

1607/5896.

AMELIE,
**HISTOIRE
ANGLOISE.**

15 OCT 1971



Albans

AMELIE, HISTOIRE ANGLOISE.

*Traduite fidélement de l'Anglois
de M. FIELDING.*

TOME PREMIER.



A L O N D R E S,
Et se vend A P A R I S,

Chez CHARPENTIER, Libraire, Quai des
Augustins, à l'entrée de la rue du
Hurepoix, à S. Chrysostôme.

M D C C C L X I I.



V



AVERTISSEMENT DU *TRADUCTEUR.*

IL y a plus d'un an que ma traduction d'Amelie est finie ; si elle a tardé jusqu'ici à paroître , c'est par la raison qu'on ne peut pas tout faire en même tems. J'avois deux Ouvrages sous presse , dont j'attendois la fin pour commencer celui - ci. J'étois sur le point de le faire , lorsque j'ai appris qu'on en alloit publier une autre : en effet j'en ai vû quelques jours après paroître une premiere partie. Le nom de M^e. Riccoboni m'annonçoit suffisamment le mérite de sa traduction : son style agréable & léger ne m'encourageoit pas à faire paroître la mienne , aussi l'avois - je

a iij

vi AVERTISSEMENT.

déjà destinée à rester dans l'oubli.

En lisant ce nouvel ouvrage j'ai vu à la tête une lettre que j'aurois prise volontiers pour un badinage. M^e Riccoboni y annonce que son Ouvrage n'est qu'une traduction informe & très-libre de différens morceaux de l'Amelie de Fielding, où elle a changé, retranché, ajouté, enfin qu'elle s'est appropriée en quelque sorte par les changemens qu'elle y a faits & les ornemens dont elle l'a cru susceptible. La lecture de son livre m'a convaincu qu'elle disoit vrai, & qu'elle avoit réellement tenu parole. J'ai trouvé que ce n'étoit pas proprement l'Amelie de M^r Fielding, mais plutôt un extrait de ce Roman, que l'on a défiguré dans toutes ses parties.

Persuadé par cette lecture que son Livre & ma traduction n'ont presque rien de commun que le titre, j'ai cru devoir changer de résolution, & faire paraître mon Ouvrage. Je ne prétends pas lutter de style avec l'Auteur.

AVERTISSEMENT. viij

des Lettres de Milady Catesby ; je reconnois la supériorité de ses talens. Mon unique objet est de présenter l'Amelie de Mr. Fielding au naturel, telle qu'il l'a composée, & dans le style simple, qui me paroît le mieux convenir au récit de faits, par eux-mêmes fort ordinaires. L'avantage que le public y trouvera, c'est qu'il l'aura tout entier, & qu'il sera en état d'en porter un jugement équitable.

Mais comme on pourroit me taxer de témerité d'avoir fait paroître mon livre après M^e. Riccoboni, & m'accuser de lui manquer d'égards, je crois être obligé pour ma propre justification, de rapporter en peu de mots les changemens que M^e. Riccoboni a faits à notre original.

Mr. Fielding a divisé son ouvrage en douze livres, & les livres en chapitres : ce sont autant de repos naturels, où le Lecteur peut reprendre haleine, & se retrouver aisément sans perdre le fil de sa lecture. Au contraire

vijj *AVERTISSEMENT.*

re Me. Riccoboni a ôté toutes ces divisions ; son discours va de suite , & le Lecteur est obligé de suivre tout d'une haleine jusqu'à la fin de chaque partie. Je ne sçais si le public lui sçaura gré de ce changement.

Elle a changé jusqu'au nom de beaucoup de personnages les plus intéressans du livre : je ne vois pas trop quelle a été sa raison d'en user ainsi ; mais il me semble que *Booth* vaut bien *Fenton* , & ainsi des autres. Il n'y a presque que le nom d'*Amelie* qui ait été conservé.

Elle a retranché, du moins à en juger par la premiere partie , toutes les petites aventures épisodiques & de remplissage , qui se rencontrent dans la suite de l'*Histoire des héros principaux* : sans doute elle les a trouvées mauvaises : car sans cela pourquoi auroit elle fait ainsi main-basse sur elles sans miséricorde ? Au moyen de ce retranchement, il ne reste plus que les faits qui ont un rapport direct avec *Amelie* , & sur-tout les événemens

AVERTISSEMENT. ix

qui sont d'une nature qui touche à la galanterie. Mais n'a-t-elle pas par-là rendu son Roman bien uniforme ? A la vérité plusieurs de ces aventures considérées en elles-mêmes, sont assez communes : cependant je pense qu'elles font beauté, & ajoutent encore au mérite du Roman. Outre qu'elles coupent la matière, & jettent de la variété dans le livre, qui, s'il n'étoit que galant, seroit insip de par sa grande simplicité ; je crois que le Lecteur sera charmé de les trouver, en ce qu'elles lui présenteront la seule utilité qu'on peut tirer de la lecture d'un Roman, je veux dire des mœurs & des caractères. On sait que c'est le principal talent de Mr. Fielding, & ce qui lui a valu la réputation dont il a joui comme Littérateur : pourquoi donc lui ôter ce qui a fait son principal mérite, & présenter son ouvrage défiguré au point, qu'on ne peut guère l'en reconnoître pour Auteur. Je conviens qu'en l'élaguant ainsi, M^e. Riccoboni s'est trouvée plus à l'aise,

X Avertissement.

n'a traité que les sujets qui lui ont plu , & qui étoient les plus susceptibles des embellissemens du discours : elle a été maîtresse d'y faire briller la délicatesse de sa plume & les agréments du stile ; elle a fait d'Amelie un joli Roman François , à juger du tout par la premiere partie. Mais plus elle a travaillé la portion qu'elle en a conservée , moins on y reconnoîtra le génie Anglois , & la touche de l'Auteur original. Il ne falloit donc pas le donner comme une traduction.

On s'est encore permis de changer dans le fond même des choses ; par exemple on nous donne le mari d'Amelie pour un homme foncierement riche , mais qui ne jouit de rien , ayant engagé son bien par des raisons de famille : Mr. Fielding au contraire en fait un homme sans autre fortune que sa demi-paye de Lieutenant. Est-ce qu'Amelie épousant malgré sa mere , n'a pas autant de mérite au moins à prendre un homme sans fortune , & qui lui plaît , qu'un homme

AVERTISSEMENT. xj

qui peut être riche un jour ? Il me semble même que cela est plus dans les mœurs Angloises.

Le Docteur Harrison chez Mr. Fielding est un bon Ecclésiastique, simple, uni, dévot & sans façon : on en a fait une espèce de Quaker, un homme dur, bizarre & presque bourru. Pourquoi avoir forcé ce caractère ? En sera-t-il plus dans la nature ?

Il me reste à relever l'endroit où Mr. Riccoboni dit que ce Roman est mauvais : je lui demanderois volontiers ; Pourquoi, Madame, avez-vous pris la peine de le travailler ? vous auriez sans doute pu trouver quelque chose de mieux dans votre propre fonds, & vous en auriez tiré plus de gloire. Mais êtes-vous bien sincére ? en disant qu'il est mauvais, n'auriez-vous pas du nous en donner la preuve ? Les Traducteurs, dites-vous, l'ont jugé tel, puisqu'ils l'ont négligé. Permettez-moi de vous présenter qu'on ne l'a pas tant négligé.

xij *AVERTISSEMENT.*

gé , puisque vous & moi avons
pensé à le traduire , sans sûrement
nous être communiqué notre projet.
Aureste je l'aurois donné depuis long-
tems , si je n'eusse craint d'être preve-
nu. Mr. l'Abbé Prévôt & Mr. de la
Place sont en possession des ouvrages
de Mr. Fielding ; je craignois qu'on
ne m'accusât d'avoir mis la main à
leur moisson , si j'avois entrepris plu-
tôt cette traduction ; mais voyant que
ces Messieurs occupés à d'autres ob-
jets , ne pensoient pas à celui-là , j'ai
cru pouvoir le travailler à leur défaut :
au reste je ne l'ai fait que par la raison
que cet ouvrage ne m'a pas paru in-
férieur aux autres Romans de cet Au-
teur. Peut-être me suis-je trompé ;
c'est au public à juger entre nous. Si
ce Livre lui plaît dans son entier tel
que je le lui présente , & que Mr.
Fielding a cru devoir le publier , mon
objet est rempli : en tout cas il aura
deux Amelies , l'une Françoise , &
l'autre dans le goût Anglois : il choi-
sira.

AMELIE.





AMELIE.



LIBRE I.

CHAPITRE I.

Servant d'introduction.

QN verrà dans cette histoire les divers accidens qui arriverent à deux dignes époux , depuis qu'ils furent unis par les liens du mariage. La plûpart des malheurs qu'ils eurent à essuyer furent si grands , & les incidens qui les occasionnerent si extraordinaires , qu'ils semblent avoir épuisé toute la malice , & l'invention la plus recherchée que la superstition ait jamais attribué à la fortune: car que le hasard puisse avoir part dans nos affaires , ou même

Tome I.

A

qu'il existe un tel être dans l'Univers , c'est ce que je me garderai bien de décider. Dans tous les tems la voix publique a fait beaucoup d'injustices à la fortune , en lui attribuant grand nombre d'événemens aux-quels elle n'a pas eu la moindre part. Je doute fort s'il ne seroit pas possible d'expliquer par des moyens naturels les succès des méchants , les malheurs des sots , & toutes les miséres que les gens sensés attirent quelquefois sur eux , en quittant les sentiers de la prudence pour suivre en aveugles les mouvemens de leur passion dominante , en un mot tous les événemens qu'on impute d'ordinaire à la fortune , quoiqu'on ne soit pas mieux fondé en cela , qu'un mauvais joueur à se plaindre d'être malheureux au jeu des échecs.

Si les hommes blâment souvent mal à propos cet être imaginaire , ils sont sujets aussi à le dédommager de ce tort , en lui faisant dans d'autres occasions un honneur qu'il mérite aussi peu. Se relever des suites fâcheuses d'une folle conduite , vaincre le malheur en luttant courageusement contre lui , c'est un des plus nobles efforts de la sagesse & de la vertu. Ainsi quiconque appelleroit un tel homme *fortuné* , s'exprimoit aussi improprement , que celui qui donneroit ce nom à un Statuaire ou à un Poëte pour avoir fait une statue ou une Iliade.



La vie peut être aussi bien regardée comme un art que toute autre chose ; & on ne doit pas plus en considérer les grands incidens comme de purs hasards , que les différens membres d'une belle statue , ou d'un excellent poëme. Les Critiques en tout cela ne se contentent pas de voir qu'une chose est grande , ils veulent savoir comment & pourquoi elle est telle. C'est en examinant avec soin les différentes gradations par lesquelles tout modèle arrive à la perfection , que nous apprenons véritablement à connoître la science dans laquelle ce modèle est formé. Or les histoires du genre de celle-ci , peuvent avec raison , passer pour des modèles de la vie humaine ; ainsi réfléchir sur le détail des divers incidens qui tendent à la catastrophe ou au complément du tout , & sur les plus petites causes qui ont amené ces incidens , c'est le moyen le plus propre à nous instruire dans le plus utile de tous les arts , que j'appelle l'art de la vie.



CHAPITRE II.

Commencement de l'histoire ; remarques sur l'excellence de la constitution d'Angleterre ; examens curieux devant un Juge de paix.

Le premier jour d'Avril de je ne sçais quelle année, le Guer de je ne sçais quelle Paroisse, dans l'étendue des libertés de Westminster, amena plusieurs personnes qu'il avoit arrêtées la nuit précédente, devant l'Ecuyer Jonathan Trasher, l'un des Juges de paix de ce district.

Avant de procéder à l'examen de ces accusés, le Lecteur me permettra de placer ici, selon mon usage, certaines choses qu'il est important pour lui de connoître.

Bien des gens ont observé, qu'aucune institution humaine n'est susceptible d'une entière perfection. S'il peut y avoir quelque chose de défectueux dans une constitution telle que celle d'Angleterre, dont Milord Coke a dit, il y a long-tems, que tous les sages du monde réunis ensemble dans un même endroit, ne pourroient rien établir de plus sage, constitution que nos plus graves personnages en corps ont jugée depuis long-tems trop bon-

ne pour souffrir le moindre changement dans aucune de ses parties , & qui néanmoins a toujours été corrigée depuis ce tems par un grand nombre de ces Séateurs ; si , dis-je , une pareille constitution est encore imparfaite , on peut , je crois , me permettre de douter qu'il y ait aucun modéle sans faute dans toutes les institutions humaines .

On m'objectera peut-être que les petites imperfections dont je vais parler , existent non dans les loix , mais seulement dans leur exécution qui est mauvaise ; un tel raisonnement me paroît aussi absurde , que de dire d'une machine qu'elle est parfaitement bonne , quoiqu'incapable de faire ses fonctions . De bonnes loix doivent s'exécuter d'elles-mêmes dans un Etat bien réglé : tout au moins si les mêmes Législateurs qui établissent les loix , ne pourvoient point à leur exécution , on peut les comparer à un habile Horloger qui fabriqueroit toutes les parties d'une montre de la maniere la plus parfaite , mais qui les assembleroit de façon , que le mouvement ne marcheroit pas : assurément on pourroit dire alors , qu'il y a une petite défectuosité dans la constitution de cette montre .

A la vérité un *Graham* en verroit bientôt le défaut ; il y remédieroit aisément , & il ne pourroit pas y en avoir d'autre , si

ce n'est que les parties en étoient mal ar-
rangées ensemble.

Un autre exemple éclaircira peut-être encore mieux ce que je veux dire. Figurez-vous une famille dont le maître distribue-roit les différens emplois , de façon que le Sommeillier fût dans le carosse , l'Inten-
dant derriere , le Cocher dans la dépense , le Lacquais dans le bureau de l'Intendant , & qu'enfin les talens de chaque domestique fussent aussi ridiculement mis en place ; il est aisé de sentir quelle figure une telle fa-
mille feroit dans le monde.

Quelque ridicule que puisse paroître une telle disposition , j'ai souvent considéré quelque chose de semblable dans les offi-
ces les moins relevés de notre gouverne-
ment. Pour commencer aussi bas qu'il soit possible , examinons le Guet de notre ca-
pitale ; sa destination est de garder les rues pendant la nuit , contre les voleurs & les libertins ; une telle fonction paroît exiger du moins de la vigueur corporelle ; & l'on choisit précisément pour cela de pauvres vieillards décrépits que le défaut de for-
ces suffisantes rend incapables de gagner leur vie en travaillant. Ils n'ont pour toute arme qu'un bâton , que quelques-uns d'eux ont encore bien de la peine à porter. Voilà les gens à qui on se confie pour assurer la personne & les maisons des

sujets de Sa Majesté, contre les attaques d'une bande de coquins, jeunes, hardis, forts, déterminés, & bien armés.

Si ces pauvres vieillards s'entraient à l'approche de pareils ennemis, faut-il être surpris, sinon, de ce qu'ils peuvent même s'en échapper ?

Plus on s'élève parmi les Officiers publics & les Magistrats, moins on remarquera sans doute de défauts de cette espèce. Cependant M. Trasher, le Juge devant qui les prisonniers en question furent amenés, avoit aussi dans son état de Magistrat quelques imperfections. J'avouerai que quelquefois j'ai été porté à croire que l'office d'un Juge de paix demande quelque connoissance des loix; par la seule raison, que dans tous les cas qui s'offrent à lui, il doit juger & agir suivant la loi: or comme ces loix sont dispersées dans une grande quantité de livres; que les Statuts qui concernent les fonctions du Juge de paix, font tous seuls au moins deux gros volumes in-folio, & qu'une partie de sa Jurisdiction qui est fondée sur la loi commune, est répandue dans plus de cent volumes, je ne saurois concevoir qu'on puisse acquérir cette connoissance sans étude. Il est pourtant vrai que M. Trasher n'avoit jamais lû une syllable sur cette matière.

C'étoit sans doute un défaut en lui; mais

ce n'est pas le seul. Quand l'ignorance a un point à décider, il y a autant à parier qu'elle décidera bien que mal ; mais je le dis à regret, l'équité se trouvoit souvent dans une position plus désavantageuse, & l'injustice avoit quelquefois en sa faveur cinq cens contre un devant ce Magistrat. S'il ignoroit les loix d'Angleterre, il étoit très-versé dans celles de la nature. Il connoissoit dans la perfection ce principe fondamental, qui fortifie si puissamment le devoir de l'amour personnel, & suivant lequel tout homme doit se considérer comme un aimant qui attire toutes choses à son centre. En un mot, ce Juge n'étoit jamais indifférent dans une cause, que quand il n'y avoit rien à gagner daucun côté.

Tel étoit le Magistrat au tribunal formidable duquel le Connétable Gotobed amena plusieurs délinquans, qui, comme nous l'avons dit, avoient été arrêtés par le Guet pour différentes causes.

Le premier qui vint pour être examiné, étoit un spectre aussi ensanglanté qu'en puisse concevoir l'imagination d'un meurtrier, ou d'un Poëte tragique. Ce pauvre misérable étoit accusé par un homme beaucoup plus robuste que lui de l'avoir battu. Il est vrai que l'accusé portoit avec lui des preuves qu'il s'étoit trouvé dans l'action, car ses habits étoient ensanglantés ; mais

certaines entailles qu'il avoit à la tête, justifioient suffisamment d'où ce sang étoit sorti. Au lieu que l'Accusateur n'avoit pas la moindre apparence de blessure. Le Juge demanda à l'accusé pourquoi il avoit *rompu la paix du Roi*? En vérité, répondit celui-ci, j'aime le Roi de tout mon cœur, & je n'ai pas eu dessein de rompre rien de ce qui lui appartient ; mais sur mon ame cet homme m'a rompu la tête, & ma tête a rompu son bâton ; voilà tout : il voulut ensuite produire des témoins contre cette accusation qui n'étoit pas probable. Le Juge l'interrompit en lui disant : Drole, ton langage annonce bien que tu es coupable : je vois que tu es un Irlandois ; il ne m'en faut pas d'autre preuve.

Le second accusé étoit une pauvre femme que le Guet avoit arrêtée comme coureuse de nuit. On alléguoit contre elle, qu'elle avoit été trouvée dans les rues après minuit sonné ; & le Guet déclara qu'il l'avoit prise pour une femme publique. Elle dit pour défense (comme il étoit vrai) qu'elle étoit servante, & que sa maîtresse, prête d'accoucher, l'avoit envoyée chercher une Sage-femme, ce qu'elle offroit de prouver par plusieurs voisins, si on lui permettoit de les envoyer chercher. Le Juge demanda pourquoi elle ne l'avoit pas fait auparavant ; c'est, répondit-elle, que faute d'argent je

n'ai pas pu trouver un commissionnaire. Le Juge l'accabla de mille noms injurieux, & la déclarant coupable, suivant le Statut contre les coureurs de nuit, l'envoya à Bridewell pour un mois.

On amena ensuite un jeune homme & une jolie femme, qu'un grave & sérieux personnage jura d'avoir surpris dans une situation qu'on ne peut pas décrire ici aussi clairement qu'elle le fut devant le Juge. Celui-ci sur un signal de son Clerc, déclara avec chaleur que le fait étoit impossible & incroyable. Sur le champ il déchargea les accusés, & alloit sans aucune preuve envoyer l'Accusateur en prison comme parjure, quand son Clerc l'en dissuada, en disant, qu'il doutoit qu'un Juge de paix eût ce pouvoir. M. Trasher ne fut pas d'abord de cette opinion, & dit qu'il avoit vu mettre un homme au pilori pour parjure, & qu'il en avoit connu un autre en prison pour pareil crime; or comment y seroit-il venu, si on ne l'y eût mis? Cela est vrai, répondit le Clerc; cependant j'ai entendu dire à un grand Jurisconsulte, qu'on ne pouvoit arrêter un homme pour parjure, qu'il n'eut été décreté; la raison en est, je crois, que le fait n'est pas contre la paix, avant que le decret l'ait rendu tel. Cela pourroit être, dit alors le Juge: en effet, le parjure n'est autre chose que des termes

scandaleux , & on ne peut pas avoir d'action pour cela , à moins que dans l'accusation on n'articule des sevices.

Le témoin alloit enfin être déchargé , lorsque la femme accusée , déclara qu'elle étoit prête à jurer qu'il l'avoit traitée de putain plusieurs fois. Ah, ah , Madame, s'écria notre Magistrat , vous jurerez , dites-vous ? Donnez-lui-en acte sur le champ : & vous , Connétable , assurez-vous du prisonnier , maintenant que nous le tenons , jusqu'à ce que l'ordre soit expédié. Tout cela fut fait aussi-tôt ; & le pauvre témoin , faute de caution , fut envoyé en prison.

Un jeune homme nommé Booth , fut chargé d'avoir battu le Guet dans ses fonctions , & d'avoir cassé sa lanterne : deux témoins déposerent du fait ; & pour fortifier la preuve , on produisit les restes d'une lanterne brisée , que l'on gardoit depuis long-tems pour servir de témoignage. Le juge voyant l'accusé en mauvais équipage , vouloit le mettre en prison sans autre information : cependant sur les instances de l'accusé , ce digne Juge voulut bien écouter sa défense. Le jeune homme alléguâ , comme il étoit vrai , que retournant tranquillement chez lui , il avoit vu dans la rue deux hommes qui en battoient cruellement un troisième ; sur quoi il s'arrêta , & tacha de secourir celui qui étoit atta-

qué d'une façon si inégalé ; que le Guet survenu pendant la querelle , les avoit arrêtés tous les quatre , & conduits aussitôt au corps-de-garde , où les deux premiers assaillans , qui avoient l'air d'être des gens aisés , avoient trouvé le moyen de faire leur cause bonne , & d'être déchargés par le Connétable , faveur que lui - même n'avoit pu obtenir , faute d'avoir de l'argent dans sa poche . Il nia absolument d'avoir attaqué aucun des gens du Guet , & déclara hautement qu'on lui avoit offert sa liberté pour une demi-couronne .

Quoiqu'on ne doive jamais en croire un accusé sur sa seule parole contre le serment de son accusateur , la matière de sa défense étoit si simple , & debitée avec un tel air de candeur & de sincérité , que si le Magistrat eût eu un peu plus de sagacité , ou qu'il eût été partagé tant soit peu d'une qualité fort nécessaire à tous ceux qui sont obligés de rendre la justice , il auroit dû prendre la peine de questionner un peu les gens du Guet : du moins il devoit accorder à l'accusé le temps nécessaire pour envoyer chercher les autres personnes qui avoient été présentes à l'affaire . Il ne fit ni l'un , ni l'autre : ce Magistrat honoroit trop la vérité , pour croire qu'elle pût se montrer sous de mauvais habits , & jamais il ne souilloit les idées sublimes qu'il avoit

de cette vertu , en les unissant avec les idées méprisables de pauvreté & de misere.

Il ne restoit plus qu'un seul prisonnier ; & c'étoit le pauvre homme même , pour la défense duquel Booth s'étoit engagé au combat. Son examen fût bientôt fini : on forma contre lui une plainte pour batterie & pour une lanterne cassée , & on la prouva de la même maniere. Le Juge ne voulut pas entendre sa défense : mais quoique sa patience fut à bout , sa respiration n'étoit pas épuisée; car il vomit contre ce malheureux une volée d'injures & de menaces.

Les accusés enfin furent tous envoyés en prison sous l'escorte d'une escouade de Guet. Pour le Juge & le Connétable , ils se donnerent rendez-vous dans un cabaret à bierre du voisinage pour y faire leur repas du matin,

CHAPITRE III.

Qui contient la description de l'intérieur d'une Prison.

M^. Booth ne fut pas plutôt en prison, que nombre de gens s'attrouperent autour de lui , demandant la bien-venue : lui qui n'entendoit pas ce terme , ne faisant pas

une réponse bien prompte , quelques prisonniers s'alloient jettter sur lui , quand un homme d'une dignité apparente , & qui se trouva là auprès , les pria de ne point faire d'affront à ce Gentilhomme. Le Concierge ou Maître de la prison (car c'étoit précisément lui) se tournant vers Mr. Booth , lui apprit que d'ordinaire chaque prisonnier , à son arrivée dans cet endroit , dormoit quelque chose à ses anciens pour boire à sa santé. Voilà , dit-il , ce qu'on appelle la *Bien-venue* : je vous conseille de tirer quelque argent de votre poche pour satisfaire à l'usage. Mr. Booth répondit qu'il n'auroit garde de se refuser à cette louable coutume , si cela étoit en son pouvoir , mais que malheureusement il n'auroit pas un shelling dans sa poche ; & ce qu'il y avoit de pis , qu'il ne possédoit pas un shelling dans tout le monde. Oh , oh ! s'écria le Geolier , c'est une autre affaire ; dans ce cas , je n'ai rien à dire. Aussi-tôt il se retira , & laissa le pauvre Booth à la merci de ses compagnons , qui , sans perdre de tems , se mirent à le dépouiller avec tant de dextérité , que son habit lui fut ôté , & disparut dans une minute.

Mr. Booth étoit trop foible pour résister , & même trop prudent pour se plaindre de ce traitement. Aussi-tôt qu'on l'eut laissé tranquille & libre habitant du lieu , il ap-

pella à son aide sa philosophie; il en étoit, par bonheur assez bien muni, & résolut de prendre son parti du mieux qu'il lui étoit possible dans de pareilles circonstances.

Si ses propres réflexions avoient pu lui faire oublier un moment le lieu où il étoit, les dispositions des autres prisonniers lui auroient fait croire qu'il étoit dans une situation plus heureuse. La plûpart de ses compagnons, aulieu de gémir & se plaindre de leur état, rioient, chantoient & s'amusoient à faire toute sorte de jeux & de gambades.

La première personne qui le joignit, fut Molly la Borgnasse, femme dont l'aspect n'étoit pas séduisant. Son œil, car elle n'en avoit qu'un, justifioit le sobriquet qu'on lui avoit donné, & se faisoit encore remarquer par deux qualités singulieres: premierement il étoit toujours tourné vers le côté aveugle, comme si la nature eût été soigneuse de pourvoir à son propre défaut; secondelement le globe en étoit presque entierement blanc, ou plutôt jaune, avec une petite tache grise dans l'angle, mais si petite, qu'on la distinguoit à peine. Pour le nez, elle n'en avoit point. Venus, envieuse sans doute de ses charmes, lui en avoit fait perdre la partie cartilagineuse; & quelque fille du monde, peut-

être aussi par envie , en avoir rendu l'os de niveau avec le reste du visage : il étoit moins saillant que les os des joues , qui à proportion étoient plus avancés qu'ils ne sont d'ordinaire. Une demi-douzaine de dents d'ébeine fortifioient le canal long & ample , que la nature avoit trace d'une oreille à l'autre , au bas duquel étoit un menton extrêmement court , la nature en ayant relevé le bas , au lieu de le laisser croître de la longueur ordinaire. Son corps étoit justement adapté à son visage : elle avoit autant de circonférence que de hauteur de la tête aux pieds. Outre l'extrême largeur de sa carrure , ses deux énormes têtons avoient abandonné depuis long-tems leur place naturelle , pour s'établir un peu au-dessous de la ceinture.

Quand des Actrices ont à représenter sur le théâtre certains rôles dégoutans , je voudrois qu'elles affectassent une façon de s'habiller aussi bien assortie avec leur caractère , que l'étoit celui de Molly. Je ne le détaillerai pas ici , pour ménager la délicatesse de mes Lecteurs ; il me suffira de dire , que jamais il n'est sorti rien de si sale , ni de si déguenillé des corps de garde à Saint Gilles.

Deux raisons m'ont engagé à décrire avec plus de soin ce personnage ; l'une que ce vilain monstre avoit été surpris en flagrant

grant délit avec un fort joli jeune homme ; l'autre qui peut fournir une leçon de morale , c'est que quelque affreux que son sort puisse paroître au Lecteur , c'étoit une des plus gaves de toute la prison.

Molly la Borgne aborda M^r. Booth avec un sourire , ou plutôt une grimace , & lui demanda un coup de rogome. Booth lui dit qu'il n'avoit pas un sol : diable , dit-elle , à votre air je vous prenois pour un garçon dégourdi , ou du moins pour un hardi filou ; mais je vois que vous n'êtes que quelque méchant voleur de mouchoirs : ensuite elle vomit un tas d'injures , lardées de juremens , qui ne sont pas bons à répéter ici ; & elle alloit empoigner le pauvre Booth , quand un grand prisonnier qui longnoit notre jeune homme avec attention depuis quelques momens , vint la prendre par les épaules , la jeta à quatre pas en jenant , & lui dit de le laisser tranquille.

Cet homme n'étoit pas lui même d'une mine bien prévenante ; il avoit le visage long & pâle , & une barbe rousse de plus de quinze jours : son habit qui étoit d'un noir tirant sur le brun , auroit laissé voir plus de trous qu'il ne faisoit , si le linge qui paroissoit à travers , n'eût été absolument de même couleur.

Ce Gentilhomme , nommé Robinson , adressa poliment la parole à M^r. Booth ,

& dit qu'il étoit fâché de voir un homme de sa mine dans un tel lieu : car , dit-il , si vous êtes sans habit , j'en devine assez bien la raison. Au reste l'habit est la moindre chose qui distingue un honnête homme. En disant ces mots , il jetta sur le sien un regard expressif , comme s'il eût voulu qu'on lui en fit l'application ; ensuite il continua de la maniere suivante.

Je m'apperçois , Monsieur , que vous ne faites que d'arriver dans ce maudit séjour , qui , en effet , est encore plus affreux par les misérables qui l'habitent , que par toute autre raison. Mais quel qu'il soit , un homme sage s'accoutume bientôt à le supporter avec indifférence : car ce qui est fait , est fait ; & ce qui doit être , ne peut s'éviter. Cette connoissance toute simple qu'elle paroît , est le sublime de la Philosophie ; elle rend l'homme sage supérieur à tous les maux qui lui arrivent. J'espere , Monsieur , que votre détention n'est causée par aucun accident fâcheux. Mais quoi que ce soit , vous pouvez compter que cela ne pouvoit être autrement : car tout arrive par une fatalité inévitable ; & l'homme ne peut pas plus résister à l'impulsion de sa destinée , qu'un charriot à la force de celui qui le tire.

Outre le service que M^r. Robinson avoit rendu à M^r. Booth , en le délivrant des insultes de Molly la Borgnesse , il y avoit

dans ses façons quelque chose , qui malgré le désavantage de son habillement , sembloit le distinguer de la foule des malheureux qui fourmilloient dans ces régions : sur-tout les sentimens dont il venoit de faire parade , étoient assez analogues à ceux de M^r Booth. Cet homme étoit ce qu'on appelle un esprit fort , c'est-à-dire , un déiste ou peut-être un athée : car s'il ne nioit pas absolument l'existence d'un Dieu , il rejettoit entierement sa providence , doctrine , qui , si elle n'est pas l'athéisme tout net , y tend directement , &c , comme l'observe le Docteur Clarke , n'en est pas éloignée. Quant à M^r Booth , quoique fort bien disposé au fond du cœur en faveur de la religion ; (car il étoit honnête homme ,) les idées qu'il en avoit étoient assez chancellantes.

Il avoit contracté cette maniere de penser , ou plutôt de douter par les mêmes raisons , qui déterminerent Brutus dans ses derniers jours , à douter de l'existence d'une vertu qu'il avoit cultivée tout le tems de sa vie. En un mot le pauvre Booth s'imaginoit avoir eu en partage plus d'infortunes qu'il n'en avoit mérité ; cette réflexion lui avoit donné une idée désavantageuse de la Providence ; d'autant plus que quoique lettré , il n'étoit pas profond en matière de religion : façon de raisonner dangereuse , dans laquelle , outre que nous tirons des

conséquences trop à la hâte , faute d'avoir fait parfaitement les choses , nous sommes encore sujets à donner dans l'erreur par prévention en notre faveur , parce que nous regardons nos vertus & nos vices comme à travers un verre , que nous plaçons toujours à notre avantage , de façon à diminuer les uns , & grossir considérablement les autres.

On ne doit pas être surpris , si Mr. Booth ne rejetta point la connaissance d'un tel homme , dans un lieu où il ne pouvoit guère s'attendre à trouver mieux. Il lui répondit donc avec une politesse qui lui étoit naturelle ; & après lui avoir marqué sa surprise , de trouver là un homme de sa sorte , il lui avoua qu'il pensoit comme lui sur la nécessité des actions humaines ; ajoutant cependant qu'il ne croyoit pas que les hommes fussent absolument entraînés à l'aveugle par l'impulsion du destin , mais qu'ils agissoient purement par la force de leur passion dominante , & qu'ils ne pouvoient faire autrement.

Ces deux Messieurs eurent ensuite un entretien sur la nécessité qui résulte de l'impulsion du destin , & celle qui naît de l'impulsion de la passion ; après quoi ils allèrent visiter la prison , & Mr. Robinson , qui , pour y avoir déjà séjourné quelque temps , connoissoit tous les prisonniers ,

& étoit au fait de leurs affaires, entrepris de les faire connoître à M^r. Booth.

CHAPITRE IV.

Détail des Secrets de la Prison.

Les premiers prisonniers qui passèrent en revue devant eux, furent trois hommes avec des fers aux pieds, qui se réjouissoient ensemble en buvant une bouteille de vin, & fumant une pipe de tabac. M^r. Robinson apprit à son ami que c'étoit trois voleurs de grand chemin, qui étoient sûrs d'être pendus aux prochaines assises. Mais cette idée n'est qu'une bagatelle pour des esprits légers, quand on l'envisage d'un peu loin.

A quelques pas de là ils virent un homme couché par terre, dont les cris amers & les actions farieuses annonçoient visiblement la plus grande aliénation d'esprit. Cet homme, me dit-il, a été emprisonné pour un crime capital; sa femme qui étoit grosse en apprenant la nouvelle, s'est jettée par la fenêtre d'un second étage: ainsi il y a apparence qu'il a perdu en même tems sa femme & son enfant.

Ensuite une jeune fille s'approcha d'eux; M^r. Booth qui fut frappé de sa beauté dès

le premier coup d'œil ne pût s'empêcher de l'admirer , & dit en même tems que l'innocence paroifsoit peinte sur son visage. Robinson lui apprit que c'étoit une coureuse des rues , & une fille publique. En passant auprès de M^r. Booth , elle fit mille imprécations , & lui lâcha une bordée d'injures trop indécentes pour être répétées.

Ensuite ils considererent une petite créature assise seule dans un coin , & pleurant à chaude larmes. Cette fille , dit M^r. Robinson , a été mise ici , parce que son beau-pere , qui est un Grenadier dans les Gardes , a juré qu'il craignoit de sa part quelque mauvaise action , & qu'il n'étoit pas en sureté de sa vie avec elle : faute de pouvoir donner une caution , Trasher Ju-ge de paix l'a envoyée en prison.

Alors il s'éleva un grand bruit , occasionné par une foule de prisonniers , qui accourroient pour voir fustiger un jeune garçon , condamné au fouet pour un petit larcin. Les spectateurs furent trompés dans leur attente. Ce garçon ne fut pas plutôt dépouillé que , moyennant quelque argent , on le laissa aller sans le frapper.

Bientôt après une autre foule attira l'at-tention ; c'étoit Molly la Borgnisse avec plusieurs de ses compagnes , qui ayant sur-pris un homme emprisonné dans certaine

action odieuse & indigne de l'homme ,
& qu'on ne peut pas nommer décemment ,
lui donnoient la discipline , & vraisembla-
blement ne l'auroient pas lâché sitôt , si on
ne l'eût arraché de leurs mains par auto-
rité.

Quand ce tapage fût appaisé , M^r. Booth
remarqua une jeune femme couverte de
lambeaux , assise par terre , & soutenant la
tête d'un vieillard , qui paroissoit prêt à
rendre les derniers soupirs. Robinson lui
dit que c'étoit le pere & la fille ; que la
derniere avoit été mise en prison pour avoir
volé un pain afin de nourrir son pere , &
le pere pour l'avoir mangé , sçachant qu'il
étoit volé.

Un homme très-bien vêtu passa ensuite
fierement devant eux. Pour celui-ci , dit
Robinson , il a été arrêté en vertu d'un dé-
cret pour un horrible parjure ; mais on croit
qu'il sera élargi aujourd'hui en donnant
caution. Bon Dieu , s'écria Booth , est-il
possible que de tels coquins trouvent des
cautions , & qu'il n'y ait pas une personne
assez charitable pour protéger ce pauvre pe-
re & sa fille ? Monsieur , répondit alors Ro-
binson , le crime de la fille est une felonie ;
& la loi n'admet point de répondans pour
pareils cas ; au lieu que le parjure n'est qu'un
crime simple ; & les personnes qu'on met
en prison pour cela , peuvent être admises

à donner caution. Il y a plus, le parjure dont cet homme s'est rendu coupable, étoit le plus grave de tous ; son dessein n'alloit pas moins qu'à faire perdre la vie à un innocent par les mains de la Justice. Quant aux parjures en matière civile, ils ne sont pas à beaucoup près si criminels. Cela est vrai , dit Booth ; cependant ceux-là même font une action horrible & digne de la plus sévere punition. On devroit sûrement faire la distinction , reprit Robinson : car qu'est-ce qu'ôter à un homme une petite portion de son bien , si on compare cette action à celle de lui faire perdre sa réputation & sa vie , & par-dessus le marché , de ruiner à jamais toute sa famille ? Comme il ne peut pas y avoir de comparaison entre ces crimes , il ne doit pas y en avoir non plus dans le châtiment. Cependant à présent la seule punition de tout parjure , est le pilory , & le transport aux Colonies pour sept ans ; & même comme c'est une accusation qui est sujette à être discutée , & qu'on peut se faire cautionner , on trouve souvent les moyens d'échapper tout-à-fait la punition.

Booth éroit occupé à en marquer sa surprise , lorsque son attention fut tout d'un coup attirée par le spectacle le plus affreux qu'il eût encore vu : c'étoit un pauvre malheureux presque nud , qui , avec un air de probité

probité, portoit dans toute sa figure des marques de la pauvreté, de la faim & de la maladie. Il avoit de plus une jambe de bois, & deux ou trois grandes cicatrices sur le front. En effet, dit Robinson, ce pauvre homme se trouve dans une situation des plus malheureuses. Il a servi sa patrie, a perdu sa jambe, & reçu plusieurs blessures au siège de Gibraltar. Quand il fut renvoyé de l'Hôpital de campagne, il se présenta à celui de Chelsea, & ne put pas y être admis sur le champ, parce qu'il n'y avoit aucun de ses Officiers en Angleterre. En attendant il fut arrêté un jour, & amené ici sur le simple soupçon d'avoir volé trois harengs. On a fait son procès, il y a quelques mois, sur cette accusation, & il a été renvoyé ab-sous : on l'a gardé ici pour le payement des frais, & il y est toujours resté depuis.

Ce récit fit horreur à Booth ; il déclara que quand il n'auroit dans sa poche que ce qu'il faudroit juste pour acquitter cet homme, il payeroit pour lui ; mais, ajouta-t-il, je ne posséde pas un sol dans tout le monde.

Robinson ayant hésité un instant, lui dit en riant : Je vais vous faire une proposition qui vous paroîtra singulière après une telle déclaration. Voudriez-vous jouer une partie aux cartes ? cela nous servira à

passer le tems , & peut-être détournera vos pensées de bien des réflexions moins agréables.

Je ne pense pas que Booth eût envie d'accepter l'invitation. Quoique l'amour du jeu eût été anciennement un de ses défauts , il n'étoit pas si possédé de cette manie , que d'être tenté par le mince équipage de Robinson , qui en vérité ne pouvoit pas avoir des attraits pour un joueur. Mais quand il en auroit eu la fantaisie , il n'auroit pas eu l'occasion de s'y livrer : car avant qu'il pût répondre à l'offre de Robinson , une grande femme vint à lui , & le prenant par le bras , le pria d'aller avec elle , en disant : Comment diable , êtes-vous assez neuf ici , pour ne pas connoître ce drôle - là ? c'est un joueur emprisonné pour avoir trompé au jeu ; il n'y a pas de plus grand filou dans toute la prison.

Il s'éleva alors entre la femme & Robinson une querelle qui finit par des gourmandes , en quoi la femme se montra supérieure de beaucoup au Philosophe.

Tandis que les deux combattans en étoient aux mains , une homme d'une mine grave , un peu mieux vêtu que le reste de la compagnie , s'approcha de Booth , & le tirant à part ; Je suis fâché , Monsieur , lui dit-il , de voir un Gentilhomme tel que vous paroissez être , en liaison si étroite

avec un coquin , qui ne se fait point scrupule de nier toute religion revelée. A l'égard des crimes , ce sont des fautes humaines , qui ne signifient pas grande chose ; je n'en parle point. Peut-être même que plus un homme est méchant au fond , plus il donne de prise à la grace. L'esprit est actif , & aime à habiter dans les cœurs où il trouve le plus d'ouvrage à faire. Quel que puisse être votre crime , il ne faut pas vous désespérer pour cela ; au contraire vous devez vous en réjouir : c'est peut-être la voie que la Providence a choisie pour vous sauver. Il continua quelque tems à parler sur le même ton , sans attendre de réponse , & finit par se déclarer de la secte des Méthodistes.

A peine le Méthodiste s'çtoit séparé de M^r. Booth , que l'on vit entrer dans la prison une jeune & jolie femme , bien vêtue , & qui ne ressemblloit en rien à ces femelles que Booth avoit vues jusqu'ici. Le Connétable ne l'eut pas plutôt remise au guichet , qu'elle appella le Geolier d'un ton imposant ; & quand il fut arrivé , elle lui dit : Eh bien , Monsieur , où va-t-on me conduire ? Je pense qu'on ne me mettra pas loger avec ces créatures. Le Geolier lui répondit avec une sorte de respect insolent : Madame , nous avons des chambres pour loger ceux qui sont en état

C ij

de les payer. A ces mots elle tira de la poche une bourse bien garnie de guinées, en disant d'un air dédaigneux, qu'elle n'étoit pas venue à titre de pauvreté. Le Geolier ne vit pas plutôt la bourse, que ses traits s'adoucirent incontinent, & avec toute la politesse dont il étoit capable, il dit à la Dame de venir avec lui, qu'elle auroit le meilleur logement de toute la maison.

Mr. Booth étoit resté seul ; car le Méthodiste l'avoit quitté après l'avoir fouillé jusqu'au fond, suivant la façon de parler des gens de sa secte. En effet il avoit examiné toutes ses poches, & lui avoit enlevé un canif & une tabatiere de fer, les seuls meubles qu'il possédât.

Booth se trouva près de la porte de la prison, quand la jeune dame, dont je viens de parler, entra dans la cour. Il en examina les traits avec attention, & crut la reconnoître : elle étoit si belle, qu'il étoit fort difficile à un homme qui l'avoit vue une fois, de l'oublier jamais. Il demanda à un des guichetiers, si cette dame ne se nommoit pas Mathieu : on lui répondit que son nom étoit Vincent, & qu'elle étoit emprisonnée pour meurtre.

La fin de cette réponse donna lieu à Mr. Booth de suspecter la mémoire : car il se pouvoit bien faire qu'elle eût changé

de nom; mais il n'étoit pas croyable qu'elle qui éroit la douceur même , eût changé de caractère , au point de commettre un tel crime : car Miss Mathieu avoit de la naissance , & on lui avoit donné une belle éducation. Il conclut donc qu'il falloit qu'il se fût mépris , & il ne songea pas à pousser plus loin ses informations.

C H A P I T R E V.

Aventures qui arriverent à Booth dans la prison.

BOOTH employa le reste du jour à faire des réflexions tristes sur son état actuel. Dénué des nécessités communes de la vie , il étoit par conséquent hors d'état de subsister dans ce lieu. Il n'y avoit pas dans toute la ville une seule personne de qui il pût raisonnablement espérer sa délivrance. Le chagrin bannit pour quelque tems de son esprit toute idée de nourriture ; mais le lendemain matin la nature commença à faire sentir fortement ses besoins : il n'avoit pas mangé un seul morceau depuis deux jours. On lui donna alors un pain de deux sols , qui est la pitance ordinaire des prisonniers de Bridewell; & tandis qu'il le mangeoit , on lui remit un pa-

C iij

quet cacheté , dont le porteur disoit qu'il n'y avoit point de réponse à faire.

M^r. Booth ouvrit aussi-tôt le paquet , & après avoir déplié plusieurs papiers successivement , il trouva enfin une guinée enveloppée avec soin dans la dernière feuille. Cette aventure le surprit d'autant plus , qu'il avoit peu d'amis de qui il pût attendre une telle faveur , toute légère qu'elle étoit , & que d'ailleurs aucun d'eux n'avoit eu avis de son emprisonnement. Le paquet n'ayant point d'adresse , & n'y trouvant pas un seul mot d'écrit , il soupçonna que peut-être on s'étoit trompé. Comme il se piquoit d'une probité inaltérable , il alla trouver celui qui le lui avoit remis , le questionna sur la personne qui l'avoit apporté , & sur ce qu'il lui avoit dit : l'homme assura Booth qu'il ne s'étoit pas trompé. Si votre nom est M^r. Booth , lui dit-il , vous êtes sûrement celui à qui appartient le paquet.

Dans une pareille situation , la probité la plus scrupuleuse auroit sans doute été satisfaite de ne trouver personne qui reclamât la guinée ; fut-tout après avoir fait courir dans la prison , que M^r. Booth avoit reçu un paquet sans adresse , & que si quelqu'un y prétendoit quelque droit , il le lui remettroit sur le champ , en déclarant ce qu'il contenoit. Ne trouvant donc per-

sonne qui y prétendit, (ou du moins qui put dire ce qu'il contenoit; car il s'en trouva plusieurs qui jurerent qu'ils attendoient un pareil paquet, & qu'ils croioient qu'il étoit à eux,) M^r. Booth se détermina enfin tout bonnement à employer cet argent à son usage.

La première chose qu'il fit après avoir racheté son habit, tout affamé qu'il étoit, fut de se fournir de tabac, dont il avoit long-tems manqué à son grand regret. Ce fut alors qu'il s'apperçut de l'absence de sa boete de fer que le Méthodiste avoit si adroirement tirée de sa poche, comme on l'a vu dans le Chapitre précédent.

Il n'eut pas plutôt fait cette découverte, qu'il soupçonna aussi-tôt le joueur de la lui avoir dérobée. Il crut même être si sur du fait, que ce n'est pas assez de dire simplement qu'il l'en soupçonna. Quelque douceur que M^r. Booth eût dans le caractère, il étoit cependant fort vif. N'ayant donc aucun doute sur la personne de son filou, il le chercha très-sérieusement, & l'accusa tout net d'avoir fait le larcin.

Le joueur, que nous pouvons, je crois, appeler maintenant le Philosophe, écouta cette imputation, sans faire paroître la moindre altération dans son esprit ni sur son visage. Après une courte pause de quelques instans, il lui répondit froidement de

de la manière suivante : Jeune homme, je ne me sens point du tout choqué de votre soupçon mal fondé : celui , qui , comme vous , s'attaque à un étranger , & l'accuse sans aucune cause , se fait plus de tort à lui-même , qu'à celui qu'il soupçonne. Vous vous connoissez bien vous-même , mon ami , mais vous ne me connoissez pas. Il est vrai qu'on m'a taxé devant vous d'être un joueur & un escroc ; mais quel est mon accusateur : regardez mon habit , mon ami : des joueurs & des filous en portent-ils de semblables ? Le jeu est ma folie & non pas mon vice : c'est mon inclination , & j'en ai été la victime. Un joueur demanderoit-il à un autre de jouer , quand il a un shelling & demi à perdre & rien à gagner ? Si cependant ma déclaration ne vous suffit pas , vous pouvez fouiller & retourner mes poches ; vous n'y trouverez rien que mon shelling & demi : en même tems il ôta son habit , & montra ses poches qui ressembloient toutes aux sceaux des Danaïdes.

Booth confus de cette justification , dit que cette boete de fer ne valoit pas en elle-même la peine d'en parler ; mais qu'il y avoit attaché une valeur de caprice , à cause de la personne qui lui en avoit fait présent , & qu'il donneroit un écu à qui la lui rapporteroit.

Si cela est, répondit Robinson, faites publier votre intention dans la prison : vous ne tarderez pas à recouvrer votre tabatiere.

Cet avis fut suivi avec succès : le Méthodiste la produisit sur le champ, disant qu'il l'avoit trouvée, & qu'il l'auroit rendue plutôt, s'il eût sc̄u à qui elle appartenoit : ajoutant avec un regard tourné vers le Ciel, que l'esprit ne lui permettoit pas de retenir de gaieté de cœur le bien d'autrui, de quelque valeur qu'il pût être. Pourquoi donc, l'ami, lui dit Robinson ? Ne vous ai-je pas souvent oiii dire, que quoique l'homme soit méchant, il n'importe, pourvû qu'il soit ce que vous appellez un croyant. Vous me prenez pour un autre, s'écria Cooper ; (c'est ainsi que se nommoit le Méthodiste.) Un homme ne sc̄auroit être méchant, quand il est possédé de l'esprit. Il y a bien de la différence entre les jours de péché & les jours de grace. J'ai été pécheur moi même. Je vous crois bien, répondit Robinson en souriant. Je m'embarrasse peu, dit l'autre, de ce que croit un athée. Vous voulez insinuer sans doute, que j'avois dérobé la tabatiere : mais je brave votre malice : Dieu connaît mon innocence. A ces mots il nous quitta avec l'écu de récompense. Booth se tournant vers Robinson, lui demanda excuse de l'avoir soupçonné sans fondement ; celui-ci lui dit sans hési-

ter ; Vous ne m'avez point accusé, Monsieur : vous avez soupçonné quelque joueur, dont le caractère ne me convient en aucune sorte. Je me fâcherois contre un ami, ou une ancienne connaissance, qui croiroit légèrement tout ce qu'on lui diroit contre moi ; mais je n'ai pas lieu de vous en vouloir, pour avoir cru ce qu'une femme & ce coquin qui vient de sortir, qui est arrêté ici pour filouterie, & que vous ne connoissiez pas sans doute, vous ont pu dire à mon désavantage. Si vous m'avez pris pour un aventurier, vous avez eu juste raison de croire toute sorte de mal sur mon compte : je ne suis arrêté ici même que pour le parjure d'un de ces coquins, qui après m'avoir filouté tout mon argent au jeu, apprenant que je voulois me plaindre contre lui à un Magistrat, m'a prévenu lui-même, & a obtenu contre moi une ordonnance du Juge Trasher, qui, sans écouter ma défense, m'a fait conduire en cette prison.

Booth marqua beaucoup de compassion à ce récit ; & ayant invité Robinson à dîner, ils passerent tout le jour ensemble. L'après midi Booth eut la complaisance de jouer aux cartes avec lui, d'abord au sol la partie, & ensuite aux shellins : la fortune fut si favorable à Robinson, qu'il ne laissa pas à l'autre un seul shelling dans sa poche.

Souvent dans un joueur on prend une veine de bonheur constant pour toute autre chose. J'ai connu à Bath un étranger honnête homme qui , ayant joué toute une soirée avec des gens qu'il ne connoissoit pas , eut le bonheur , je dirois volontiers , le malheur , d'avoir tout le jeu en main presque à chaque fois qu'il mêloit les cartes. Toute la compagnie en général , l'évitoit avec soin le lendemain. Il est certain que Mr. Booth , quoique peu incliné à soupçonner personne , commença à douter , si le caractère sous lequel les autres lui avoient dépeint Mr. Robinson , n'étoit pas plus conforme à la vérité , que celui qu'il se donnoit à lui-même.

Le lendemain la faim revint visiter Mr. Booth , & le trouva encore dans la même situation que la veille. Comme le besoin étoit pressant , il se détermina après bien des réflexions d'emprunter à Robinson quelques shillings de l'argent qu'il lui avoit gagné : il jugea que cette expérience détermineroit la bonne ou la mauvaise opinion qu'il devoit avoir de cet homme.

Robinson répondit qu'il auroit été charmé de l'obliger , si la fortune ne lui eût joué aussi un de ses tours. Depuis que j'ai gagné votre argent , ajouta-t-il , on m'a dépouillé non-seulement du vôtre , mais encore du mien même. Il alloit pousser plus

loin sa harangue, Booth lui tourna le dos avec indignation.

Notre Gentilhomme n'eut pas le loisir de réflechir long-tems sur sa misére, ni sur l'indignité de l'autre; car la même personne, qui la veille lui avoit remis la guinée de la part d'une main inconnue, vint lui dire qu'une Dame de la maison désiroit l'honneur de sa compagnie.

Mr. Booth obéit sans hésiter à cette invitation, & fut conduit dans une chambre de la prison, où il ne tarda pas à se convaincre, que Miss Vincent, n'étoit autre que Miss Mathieu son ancienne connoissance.

C A P I T R E V I .

Conduite extraordinaire de Miss Mathieu dans son entrevue avec Booth; elle s'efforce de lui prouver par des raisons & des autorités qu'il est possible à une femme de paroître tout autre qu'elle n'est réellement.

A Près huit ou neuf ans d'absence, Mr. Booth & Miss Mathieu furent également surpris de se rencontrer l'un l'autre.

Après quelques cérémonies, cette Dame apprit à Booth qu'ayant entendu dire qu'il y avoit un prisonnier qui la connoissoit sous le nom de Miss Mathieu, elle avoit eu beaucoup de curiosité de sçavoir qui il

étoit ; qu'on le lui avoit montré par la fenêtre de la maison ; qu'aussitôt elle l'avoit reconnu , & qu'étant informée de sa situation triste , dont elle le plaignit beaucoup , elle lui avoit fait tenir la guinée de la veille. Elle s'excusa de ne pas l'avoir prié alors de la venir voir , sur ce qu'elle se trouvoit dans une agitation & un trouble d'esprit inconcevables.

Booth la remercia de cette faveur , & ajouta qu'il n'étoit pas surpris de son trouble , & conclut par l'assurer qu'il étoit très-fâché de la voir dans ce lieu ; mais Madame , lui dit-il , j'espére..... ici il hésita quelques instans. Miss Mathieu fondant en pleurs s'écria : Capitaine , il s'est passé d'étranges choses depuis que je ne vous ai vu. Bon Dieu ! devois-je jamais m'attendre que nous nous rencontrassions un jour dans un tel endroit.

Alors elle se laissa aller sur son fauteuil où elle donna un libre cours à ses larmes , tandis que de la maniere la plus tendre & la plus affectueuse , il s'efforçoit de la consoler , & d'adoucir son chagrin. Mais sa fureur fit plus sans doute pour son soulagement que toutes les consolations d'un ami ; car l'ayant éteinte dans un torrent de larmes , elle devint assez tranquille : dans la conversation , Booth ayant malheureusement parlé de son pere , elle retomba dans

sa douleur , & s'écria : Hélas , pourquoи me rappellez-vous ce nom cheri ? je l'ai déshonoré , Mr. Booth, je suis indigne du nom de sa fille. Ici la douleur l'empêcha de poursuivre , & elle recommença à pleurer.

Après ce second accès de douleur , de honte , ou , si le Lecteur l'aime mieux , de rage , elle revint encore à elle - même. Franchement , je crois que ces évacuations aussi critiques que celles que les Medecins nomment ainsi , soulagent plus efficacement l'ame que tous les remèdes que l'on peut puiser dans la Philosophie.

Quand Mistress Vincent eut repris l'usage de ses sens , elle apperçut Booth qui gardoit le silence avec un air mêlé de surprise & de compassion ; alors s'adressant à lui d'un ton doux & charmant , qu'elle sçavoit si bien employer : Capitaine Booth , lui dit-elle , je ne m'étonne point de votre surprise , ni de la peine que vous cause ma situation ; je connois la bonté de votre caractère ; mais je me flatte que quand vous sçauerez tout ce qui m'est arrivé depuis notre dernière entrevue , votre pitié augmentera , quoique votre surprise puisse cesser. O , Monsieur , vous ignorez la cause de mes chagrins.

Oui , Madame , du moins je l'espére , répondit-il , car je ne puis croire ce que j'ai entendu dire dans la prison : à coup sûr le

meurtre..... à ces mots elle tressaillit sur sa chaise en répétant, le meurtre ! ah, que ce son est doux à mes oreilles ! Vous avez donc appris la cause de mon empri-sonnement, ma gloire, mon plaisir, ma vengeance..... oui, mon ancien ami, voilà la main, voilà le bras qui a plongé mon canif dans son cœur. Malheureuse que je suis, pas une seule goutte de son sang n'a atteint jusqu'à ma main. Jamais, non, Monsieur, jamais je ne l'aurois effacé ; mais si je n'ai pas eu assez de bonheur pour le voir sur ma main, j'ai du moins la satis-faction de me rappeller, que je l'ai vu couler à grands flots sur le plancher ; je l'ai vu abandonner ses joues : j'ai vu ce malheu-reux tomber victime de ma vengeance : quoi donc, est-ce un meurtre que de tuer un coquin ? peut-être la loi le nomme-t-elle ainsi..... qu'elle l'appelle si elle veut, qu'elle me punisse comme il lui plaira..... Me punir ! non, non..... cela n'est pas au pouvoir de l'homme..... non..... de ce monstre qu'on appelle homme... je suis per-due, mais je me suis vengée ; je n'ai plus que faire de la vie, qu'on me l'arrache, j'y consens.

Notre Gentilhomme pâlit d'horreur à ce discours. O ciel, qu'entends-je, s'écria-t-il ! il ne faut-pas s'en étonner, quoiqu'il fût le plus brave homme du monde.... la

voix, les regards, les gestes de Miss Mathieu, étoient parfaitement adaptés aux sentimens qu'elle exprimoit. Son air étoit tel, que jamais Shakespeare n'a pu décrire, ni Hogarth peindre plus parfaitement une furie.

Ce que vous entendez? répéta-t-elle, vous entendez la fureur d'une femme outragée: vous avez oui parler de meurtre, dites-vous: mais en sçavez-vous la cause, Mr. Booth? avez-vous depuis votre retour en Angleterre, visité le pays où nous nous sommes connus anciennement? dites-moi, sçavez-vous ma malheureuse histoire? dites-le-moi, mon ami.

Booth hésita pour répondre: en effet, il avoit entendu raconter imparfaitement quelques histoires qui n'étoient pas trop à son avantage. Elle n'attendit pas qu'il eût arrangé une réponse, & s'écria: Quoi qu'on ait pu vous dire, vous ne pouvez être informé de tous les accidens étrangers, dont l'enchaînement est cause que vous me voyez dans un lieu, où à notre dernière séparation il y avoit si peu de vraisemblance que nous dussions jamais nous retrouver. Vous ne pouvez pas sçavoir la cause de tout ce que vous avez déjà entendu de ma bouche, & que vous n'auriez pas cru devoir jamais en sortir: si ces incidens excitent votre curiosité, je suis prête à la satisfaire.

La

La curiosité , répondit-il , est un terme trop foible pour exprimer le violent désir que j'ai de scâvoir votre histoire. Après quelques façons uniquement pour la forme , elle commença à raconter ce que l'on verra dans le Chapitre suivant.

Mais avant que de finir celui-ci , il est nécessaire de dire un mot aux Critiques , qui sans doute n'ont pas été moins surpris que Booth , qu'une femme en qui nous avons remarqué un talent extraordinaire de déployer la douceur de caractère , pût aussitôt , notre remarque faite , prononcer des discours dignes de la bouche des Dalila , des Jesabel , des Médée , des Sémiramis , des Parysatis , des Tanaquille , des Liville , des Messaline , des Agrippine , des Brunehault , des Elfride , des Lady Macbeth , &c. &c. ou des autres héroïnes de Théâtre , dont l'histoire sacrée ou profane , vraie ou fabuleuse ait jamais parlé.

On prie ces Critiques de se rappeler que le climat d'Angleterre où le 10 Juin , sous un ciel serein , le Jacobite amoureux , respirant avec transport le souffle embaumé des zéphirs , forme un bouquet de roses blanches pour orner le sein de neige de la belle Celie , est le même où le 11 , c'est-à-dire , le lendemain , le fougueux Borée , secondé par le tonnerre , élève dans l'air une horrible tempête , & chassant l'orage

devant lui , détruit l'espérance du laboureur , triste ressemblance des suites de la révolution.

Il faut se rappeler encore , que la même Celia , tendre , douce & délicate , qui d'une voix dont les Syrènes envieroient la douceur , chante des airs harmonieux à la louange du jeune Prétendant , est la même , qui le lendemain , ou peut-être une heure après , avec des yeux enflammés , des sourcils menaçans , & des lèvres écumantes , débite des absurdités , & prêche la traison dans un discours politique , avec quelqu'autre Belle d'un parti tout opposé.

Ou si le Critique est un Whig qui ne goute point ces sortes de comparaisons , qu'il croit trop favorable au Thorisme , qu'il se contente de l'histoire suivante.

Etant jeune je me trouvai un jour dans une loge à la Comédie derrière deux Dames. Vis-à-vis dans le balcon opposé étoit une jolie fille avec un jeune homme , dont l'air n'étoit pas trop décent. Je me ressouviens qu'une des Dames dit à l'autre: A-t-on jamais vu un air si modeste & si innocent que celui de cette jeune fille? Quel dommage qu'une telle créature allât se perdre , comme je crains qu'elle ne fasse en sortant seule avec un tel homme? La Dame n'étoit pas mauvaise phisionomiste ; car il est impossible de concevoir plus de modestie,

d'innocence & de simplicité , que la nature en avoit mis sur le visage de cette fille. Malgré toutes ces apparences , (qu'on se rappelle que j'étois jeune alors) j'avois vu moi-même quelques jours avant , cette personne si modeste , si innocente , si simple , au lit avec un homme , fumant , buvant du punch , disant des ordures , jurant & blasphemant avec l'impudence de la dernière courueuse.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Miss Mathieu.

Miss Mathieu ayant fermé la porte aux verrouils en dedans aussi exactement qu'ils l'étoient en dehors , commença ainsi son histoire.

Je ne devrois pas prendre mon récit de plus haut que le tems que vous quittâtes le pays : cependant je ne puis me dispenser de vous rappeler certain fait arrivé auparavant. Vous vous en ressouviendrez aisément ; mais je crois que vous ignorez les suites qu'il eut alors & depuis. Hélas ! je devois alors le cacher : à présent je n'ai plus de secrets , le monde les scâit tous ; je ne dois plus avoir rien de réservé : eh bien , vous ne serez pas surpris..... j'ai peine à

Dij

vous le dire , même à présent..... oui , je suis convaincue , que vous avez trop bonne opinion de vous - même pour être étonné d'aucune conquête que vous pouvez avoir faite..... peu de gens le seroient..... & peut-être avec bien plus de sujet que vous. En effet , mon cher , vous étiez un garçon charmant ; & même à présent vous n'êtes pas beaucoup changé , du moins au goût de quelques femmes : car vos traits & votre teint sont devenus beaucoup plus mâles. Booth s'inclina , & sans doute lui fit un compliment. Après une petite pause , elle continua ainsi. Vous rappellez-vous une dispute qui s'éleva dans une assemblée entre Miss Johnson & moi , au sujet du pas : vous étiez mon écuyer , & le jeune Willam dansoit avec l'autre Dame. Les particularités ne méritent pas d'être répétées , quoique je suppose que vous les avez oubliées , il y a long-tems : il suffit que vous prîtes mon parti ; & Willam soutint d'assez mauvaise grâce celui de Miss Johnson , qui eut ensuite bien de la peine à consentir de danser avec lui. Voici vos propres termes ; je ne voudrois pas pour tout au monde faire injure à une Dame ; mais je crois pouvoir , sans rien craindre de semblable , déclarer qu'il n'y a point d'assemblée où cette Dame (c'étoit moi de qui vous parliez) ne mérite la place la plus distinguée. Si

le premier Duc d'Angleterre , quand elle est au haut bout de la falle , & qu'elle a demandé une danse , avoit la hardiesse de mener sa Dame au-dessus d'elle , je ne le souffrois pas.

Ce qu'il y avoit en cela de plus agréable pour moi , c'est que je haïssois en secret Miss Johnson : voulez-vous en sçavoir la raison ? pourquoi non ? je vous la dirai tout simplement..... elle étoit ma rivale..... ce mot vous surprend sans doute , n'ayant jamais entendu dire , que personne m'eût fait la cour. En effet , jusqu'à ce moment mon cœur avoit toujours été indifférent pour tous les hommes : j'entends aussi qu'elle étoit ma rivale , pour la beauté , la parure , la fortune. On ne sçauroit exprimer combien je fus glorieuse de cette conquête , aussi bien que de la personne à qui j'en étois principalement redevable : mon triomphé fut apperçu sans doute de toute l'assemblée : pour le plaisir que je goutois à vous voir , il étoit si bien caché , que je ne pense pas que personne l'ait pu remarquer. Cependant tout le soir vous me parutes un Ange. Vos regards , votre danse , votre langage , tout en vous me charmoit.

Quoi , s'écria Booth , est-il possible que vous me fissiez un honneur que je méritois si peu , & que j'aie été assez sor pour n'en rien appercevoir ?

Oh, Monsieur, répondit-elle, je fis tout mon possible pour vous en empêcher ; cependant je vous en voulois un peu de ne pas pénétrer ce que je cachois avec tant de soin. Hélas, Monsieur Booth, que n'aviez-vous l'œil plus perçant ? je vais répondre pour vous..... vous aviez placé toute votre affection sur une femme qui valoit mieux que moi, & que vous époufates peu après. A propos, Monsieur, donnez-moi de ses nouvelles, j'aurois dû vous en demander plutôt ; au reste, je ne suis pas digne d'en apprendre, ni de la regarder comme connoissance. Booth l'arrêta à propos ; car elle alloit retomber dans un accès de désespoir ; il la pria d'abréger tout préambule, & de passer à la partie de son histoire qu'il ignoroit entièrement.

Elle reprit donc son discours en ces termes. Vous scavez, Monsieur Booth, que je quittai la ville quelque tems après, à cause de la mort de ma grand-mere, & que je retournai chez mon pere. Bientôt après quelques régimens de dragons vinrent hiverner dans notre voisinage. Dans le nombre des Officiers étoit un Cornette nommé Hebbers que je déteste, & dont j'aurois peine à prononcer le nom, si je n'avois en même tems le plaisir de songer qu'il n'est plus. Mon pere, homme comme vous scavez, zélé pour le gouvernement actuel,

étoit dans l'usage d'attirer chez lui les Officiers ; en peu de tems ce Cornette eut le secret de s'insinuer si bien dans l'esprit du vieux Gentilhomme, (je ne scaurois y penser sans verser des larmes) que notre maison devint sa principale habitation ; il résidoit rarement au quartier, à moins que ses Officiers supérieurs ne l'obligeassent d'y aller. Je ne dirai rien de sa figure , qui ne peut être d'une grande recommandation pour un homme ; elle étoit telle cependant qu'aucune femme n'eût pu y trouver rien à blâmer , tant la nature avoit enveloppé son odieux ouvrage du plus bel extérieur : à parler vrai , c'étoit le plus bel homme que j'aie vu , à l'exception d'un seul... oui , j'en ai vu un plus beau... mais... oui... D'ailleurs il avoit toutes les qualités d'un Gentilhomme : il étoit doux , poli , parloit bien françois , & dansoit à ravir ; & ce qui lui donnoit le plus de poids , auprès de mon pere , c'étoit sa passion pour la musique ; vous scavez que ce cher homme en étoit amateur décidé. Je voudrois qu'il n'eût pas été si sensible à la flatterie sur cet article : car j'ai souvent entendu Hebbers louer sans fin des morceaux de la composition de mon pere , & j'ai remarqué qu'il étoit extrêmement flatté de ses éloges : du moins je ne scaurois mieux expliquer l'amitié extraordinaire que mon pere conçut pour lui , ami-

tié telle qu'il le regarda à la fin comme un membre de notre famille.

Cette raison, qui comme j'en suis convaincue, le rendoit si cher à mon pere, produisit sur moi un effet tout contraire: je n'avois jamais eu de gout pour la musique; ce n'avoit été qu'avec bien de la peine qu'on m'avoit engagée à apprendre le clavecin, & même j'y avois fait des progrès bien faibles. Or cet homme étant souvent cause qu'on me tourmentoit pour jouer du clavecin contre mon inclination, je le pris en aversion pour cette raison: à l'égard de sa personne, je vous certifie que je l'ai vu long-tems avec la plus grande indifférence.

Ne faut-il pas que cet homme ait eu bien de l'adresse, & un art bien étrange pour mettre à profit jusqu'à la circonstance, qui d'abord m'avoit donné du dégout pour lui, & pour en faire naître les premiers germes d'amour? Vous avez souvent vu ma sœur Betty jouer du clavecin; elle passoit pour la meilleure main qu'il y eut dans tout le canton. Personne n'étoit plus éloignée que moi de lui envier ce talent: peut-être que réellement je méprisois toute perfection de ce genre, du moins n'ayant ni l'acquit nécessaire, ni l'ambition d'exceller dans cette partie, c'étoit pour moi une chose fort indifférente,

D'abord

D'abord Hebbers me mit l'émulation dans la tête : il se donna mille peines pour me persuader que j'avois plus de dispositions pour réussir dans la musique que ma sœur ; & que, pour peu que je le voulusse, j'y excellerois très-facilement : il offrit même de m'aider, si je voulois l'entreprendre. Quand il eut suffisamment aiguillonné mon ambition, chose à laquelle, peut-être, il n'eut pas beaucoup de difficulté, les louanges continues qu'on prodiguoit à ma sœur, & auxquelles je n'avois pas fait attention jusqu'alors, devinrent insupportables à mes oreilles ; d'ailleurs, la musique étant la passion favorite de mon pere, je commençai à craindre, (comme Hebbers chercha plusieurs fois à me l'insinuer) que ce talent ne lui fît obtenir la préférence sur moi dans sa faveur.

Je m'appliquai donc jour & nuit à mon clavecin, avec tant d'opiniâtré, que bientôt je parvins à en jouer passablement : je ne dirai pas que j'y surpassai ma sœur ; bien des gens pensoient autrement, mais il pouvoit y avoir un peu de partialité.

A la fin Hebbers se rangea de mon côté ; & personne ne put appeler de son jugement. Il déclara ouvertement que j'avois la main plus délicate ; & un jour que je jouois devant lui seul, il affecta mille transports d'admiration, & dit en me prenant la

main : Enfin je vous le déclare , vous l'emportez sur votre sœur pour la musique , autant , ajouta-t-il en soupirant , que sur le reste du monde par les autres charmes .

Une femme ne peut souffrir de supériorité en rien où elle désire d'exceller. Je commençai donc à haïr les admirateurs des talents de ma sœur : tous les éloges qu'on lui prodiguoit , me faisoient peine ; & je ne pus m'empêcher d'aimer Hebbers à cause de la préférence qu'il me donnoit sur elle .

Ce fut alors que je remarquai avec plaisir la beauté de sa figure. Ici , Mr. Booth , je trahis devant vous le grand secret de notre sexe..... je crois bien qu'une femme peut fréquenter innocemment & avec indifférence les plus beaux hommes , même en leur rendant justice ; mais si une fois elle en vient à se demander à elle-même ; Cet homme qui me plaît par telle raison , est-il beau ? le sort de l'un & de l'autre dépend en grande partie de la réponse qu'elle se fera .

Dès qu'Hebbers se fut apperçu de l'impression qu'il avoit faite sur mon cœur , dont je lui donnai peut-être des preuves trop marquées , il commença à m'éviter de la façon la plus affectée. Il avoit devant moi un air triste ; & par ses regards & ses soupirs , il me persuada qu'il avoit dans le

cœur quelque chagrin secret ; vous devinez bien à quelle cause je l'attribuai.

Je desirois avec ardeur qu'il me déclarât une passion à laquelle je pensois ne m'être pas méprise ; dans le même tems , je tremblois à chaque entrevue , dans la crainte de cette même déclaration ; dans ces circonstances , la veuve Cary vint de Londres nous voir , & passer à la maison tout l'Eté.

Ceux qui connoissoient Mistress Cary , ne trouveront pas que je lui fasse injustice , en disant , qu'elle n'est rien moins que jolie : cependant c'est une coquette aussi décidée que si ce caractère étoit soutenu par la beauté la plus parfaite : si vous l'avez vue , je suis sûre que vous serez de mon avis.

Booth répondit que non : alors elle continua son récit , comme on va voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Continuation de l'histoire de Miss Mathieu.

Cette femme n'eut pas été trois jours chez nous , que Hebbes se lia intimement avec elle : tout le monde le remarqua ; & mon pauvre pere , qui , je crois ,

Eij

aimoit le Cornette , comme s'il eût été son fils , l'en badina , comme un homme qui auroit été charmé de procurer un établissement favorable à son ami.

Jugez , Monsieur , dans quelle situation d'esprit je me trouvai alors ; on ne m'y laissa pas long-tems : un jour qu'Hebbers étoit seul avec moi , il saisit l'occasion de me dire , qu'il étoit bien éloigné de faire un mariage d'intérêt & contre son inclination. Je pris son parti avec chaleur ; & je crois que j'allai jusqu'à dire , qu'il n'y avoit que des malheureux qui pussent le faire. Il me repliqua en soupirant ; oui , Madame ; mais que diriez-vous d'un homme dont le cœur est épris pour une autre femme , à qui il seroit prêt à sacrifier tout le monde ; qui n'a j'amas osé lui dire un mot de cette passion qui le tourmente au fond du cœur , parce qu'il est obligé de sacrifier son propre intérêt , à celui de l'objet qu'il aime ? Pensez-vous , Miss Fanny , qu'il y ait sur terre un homme si malheureux ? Je lui répondis avec une froideur affectée , que je ne le croyois pas. Alors il me prit tendrement la main , & avec un regard si tendre , que je ne puis vous le décrire , il me jura qu'il étoit précisément dans cette situation cruelle ; ensuite s'arrêtant , comme s'il se fût apperçu d'avoir fait une faute , il s'écria d'une voix entrecoupée ; Qu'est-ce que je

dis ? pardonnez-moi , Miss Fanny : je ne demande que votre pitié ; je n'exigerai jamais rien davantage : à ces mots entendant monter mon pere , je trahis absolument mon secret , si je ne l'avois déjà fait auparavant : je retirai promptement ma main , en criant ; Eloignez-vous de grace , voilà mon pere : ma rougeur , mes regards , mes paroles , tout lui annonça , sans doute , ce qu'il désiroit d'apprendre.

Au bout de quelques jours nous eumes ensemble un éclaircissement complet : je ressentis un plaisir inexprimable en apprenant que ce qui m'avoit causé tant d'inquiétude , étoit une crainte mal fondée. Je ne puis vous décrire combien j'étois fiere de triompher de la veuve , pour qui j'avois conçu en peu de tems la haine la plus complete. Hebbers parut à mes yeux la cause de tout ce bonheur : je ne doutai pas qu'il n'eût pour moi la passion la plus désintéressée ; & le croiant digne d'un retour parfait , je le lui accordai , & je le reçus pour mon amant.

Il me marqua la plus grande appréhension que mon pere ne nous soupçonnât , quoique je suis convaincue que cette crainte eût été imaginaire , si ses desseins eussent été honnêtes : pour donner le change , je consentis qu'il fit en apparence sa cour à la veuve ; il feignoit de tems en tems de me

raconter naïvement tout ce qui se passoit dans ses entrevues avec elle : cette femme sans foi ne manqua pas de se prêter à sa tromperie : elle me donnoit pendant tout ce tems mille témoignages extérieurs d'affection , & me juroit la plus forte amitié : voilà les amitiés des femmes !

A cette remarque , Booth quoique vraiment affecté de son histoire , eut peine à s'empêcher de rire : par bonheur il le fit sans être apperçu ; & la Dame continua son récit.

Me voilà arrivée à un endroit de mon histoire , où il est impossible d'entrer dans des détails sans me rendre ennuyeuse : en fait d'intrigue amoureuse , c'est toujours la même chose ; on n'y trouve peut-être pas une seule phrase qui n'ait été répétée des millions de fois.

Il y a pourtant une chose que je remarquai alors , & que je vais vous répéter ici. Dans tous nos entretiens , & même dans ses transports les plus vifs , lorsqu'il m'exprimoit le plus grand chagrin de voir son bonheur différé , jamais il n'a prononcé le mot de mariage : jamais il ne m'a sollicité de fixer le tems de notre union. Les femmes ne peuvent être trop sur leurs gardes avec de tels amans : car quoique j'aie entendu parler , & peut-être avec raison , de quelques femmes d'une vertu très-pure ,

Et à l'épreuve de toutes les tentations ; je crains bien que la plupart ne soient trop au pouvoir d'un homme, quand elles lui ont une fois avoué qu'elles l'aiment : ce qu'on appelle, être sur le bon pied, est peut-être ce qu'on devroit appeler, être sur un très-mauvais pied : & une femme qui a donné son consentement pour se marier, ne peut guère se croire parfaitement en sûreté, que quand la cérémonie est achevée.

Maintenant, Monsieur, je touche au temps de ma ruine entiere. Il y eut un mariage dans la maison ; ma sœur épousa un jeune homme aussi amateur qu'elle de la musique : vous pensez bien qu'entre autres fêtes qui se firent à cette occasion, il y eut un bal. Ah, M^r. Booth, la modestie doit-elle m'empêcher de vous raconter ce qui se passa dans cette occasion ? Il me fied bien de parler de modestie, à moi qui ne puis plus y prétendre ? il semble que dans tout ce qui se dit & se pratique dans ces occasions, on ait pour but d'enflammer le cœur de toutes les femmes qui y assistent : du moins c'est l'effet que cela produisit en moi : la musique, la danse, le vin, & les conversations les plus libres, auxquels mon pauvre pere prit part innocemment, firent naître en moi des idées dont je me repenterai à jamais ; & je désirai, (pourquoi le dissimulerois-je) que ce jour fût celui de

mon mariage , au lieu de celui de ma sœur.

L'indigne Hebbers dansa avec moi , il eut grand soin de profiter de l'occasion : en un mot la malheureuse soirée arriva : mon pere se sentit la tête échauffé de vin , contre son usage : la plûpart des hommes étoient dans le même cas ; j'avois bu aussi plus que de coutume , assez pour m'échauffer , mais pas assez pour me griser : j'avois perdu ma sœur qui étoit ma compagnie de nuit , & devinez le reste.... le coquin trouva moyen de se glisser dans ma chambre , & je fus foible.

Deux mois se passerent dans ce détestable commerce : j'achetois bien cher , même alors , des plaisirs criminels & imparfaits , par des horreurs & des appréhensions continues : qu'ils m'ont couté depuis , Mr. Booth , & que je les paie bien encore à présent ! Puisse mon malheureux sort apprendre à toutes les femmes à garder leur innocence , & à résister aux tentations , puisqu'elles sont sûres de se repentir un jour de leurs folies : qu'il leur apprenne à se conduire près des hommes avec réserve & précaution , à fuir les moindres approches du deshonneur , & à ne jamais compter sur la probité d'un homme , ni sur leur propre force ; qu'elles se ressouviennent toujours qu'elles marchent sur le bord d'un précipi-

ce, & d'un abysme sans fond prêt à les engloutir, pour le peu qu'elles glissent, ou qu'elles fassent un faux pas.

J'aurois pu, Monsieur, me dispenser de faire ces exhortations, il n'y a point ici de femme qui m'entende; mais vous ne devez pas être surpris de me voir vivement affeëtée.

Booth lui dit, qu'il l'étoit beaucoup plus de la trouver assez maîtresse d'elle-même, pour conserver tant de sens froid en racontant son histoire.

Oh, Monsieur, lui dit-elle, il y a long-tems que je me suis familiarisée avec mon sort: je puis actuellement mourir avec plaisir, puisque je meurs vengée. Je ne suis pas de ces femmes ordinaires qui peuvent tranquillement pleurer leur infortune: si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage.... mais continuons.

Ce fut à moi pour lors à solliciter le mariage; & je ne manquai pas de le faire de la maniere la plus pressante. Hebbers m'amusa d'abord par des délais, disant de tems à autre, qu'il en parleroit à mon pere, & s'excusant toujours de ne l'avoir pas fait: à la fin il imagina un expédient pour éloigner la chose. Il me fit entendre qu'il devoit être avancé dans quelques semaines, & obtenir le commandement d'une troupe, & qu'alors il pourroit avec plus de har-

diesse proposer le mariage à mon pere.

Il parvint à me faire gouter cet arrangement, & même avec d'autant plus de facilité, que je n'avois pas encore la moindre défiance de sa probité; mais quels termes seront capables de peindre ce que je sentis, lorsqu'un matin entrant dans ma chambre, avec tous les signes d'abattement & de désespoir sur son visage, il jeta sur ma table une lettre ouverte, & dit: *Tenez, Miss, voilà des nouvelles que je n'ai pas la force de vous apprendre; lisez, elles ne peuvent pas vous donner plus de chagrin qu'à moi.*

Cette lettre venoit de son Capitaine, qui lui annonçoit que les ordres étant arrivés, il falloit partir dans deux jours: c'étoit, comme je l'ai fçu depuis, ce qu'il attendoit, au lieu de cette promotion qui lui avoit servi de prétexte pour différer notre union.

J'éprouvai à cette lecture un saisissement inexprimable, occasionné principalement par le départ d'un infâme que j'aimois. Je repris cependant assez de présence d'esprit pour ne pas oublier le point essentiel; & j'insistai à ce qu'il m'épousât sur le champ, quoi qu'il en pût arriver.

Cette proposition le frappa comme un coup de foudre, sans doute parce qu'il se fyoit sans aucune excuse; mais trop

pressée pour attendre sa réponse , je m'écriai avec vivacité : Il n'y a pas à hésiter un instant , Monsieur , hésiter ! Madame , repliqua-t-il..... ce que vous demandez est impossible..... est-ce là une circonstance favorable pour parler à votre pere d'une affaire de cette nature ? mes yeux se défillerent..... j'entrai dans une colère qui approchoit de la fureur..... Ne me parlez pas d'impossibilité , de tems , ni de mon pere , lui dis-je..... mon honneur , ma réputation , tout y est intéressé. Je ne veux plus ni excuse ni délai..... épousez-moi à l'instant , ou je vous fais passer à la face de toute la terre pour le plus grand coquin du monde..... Il me répondit , avec un sourire insolent : Que pourrez-vous dire ? qui est-ce que vous deshonorerez ? Je voulois repliquer ; la parole me manqua ; je tombai dans une violente fureur qui finit par une fiblesse. Je ne me souviens pas de ce qui arriva ensuite : en reprenant mes sens , je me trouvai dans les bras de mon pere.

O Mr. Booth , quelle fut alors ma situation ! je tremble encore à présent en y songeant..... il faut que je m'arrête un moment. Je ne scaurois aller plus loin..... Booth fit son possible pour la tranquilliser : elle revint bientôt , & continua ainsi son histoire.

CHAPITRE X.

Conclusion de l'histoire de Miss Mathieu.

Avant que de reprendre connoissance, j'avois tout déclaré sans le vouloir au meilleur des hommes, qui au lieu de me gronder ou de se mettre en colère, tâchoit de me consoler en m'assurant que tout iroit bien. Tant de bonté produisit sur moi un effet que je ne puis rendre ; je me jettai à ses pieds, j'embrassai ses genouils, je fondis en larmes, & me sentis pénétrée d'une tendresse inconcevable.... mais je me livre à des détails trop minutieux.

Hebbers me voyant en foiblesse, s'étoit retiré, & avoit envoyé un domestique pour me secourir. Il sortit de la maison comme un voleur sans prendre congé de mon pere, ni même le remercier de toutes ses politesses. Sans s'arrêter à son quartier, il alla droit à Londres, craignant sans doute le ressentiment de mon pere, ou celui de mon frere ; car je suis convaincue que c'est un lâche : il n'avoit pas besoin de redouter mon frere, qui, je crois, auroit remercié quiconque m'auroit ruinée, plutôt que de venger mon injure ; je lui rends bien la pareille sur cet article. Toute la haine

que ce frere me portoit , ne fit point d'effet sur l'esprit de mon pere , du moins dans ce moment : car quoique cet excellent homme choisit des momens convenables , pour me reprimander comme il le devoit , on ne put jamais gagner sur lui de m'abandonner. Il entama une négociation de mariage , & m'offrit à Hebbers avec une dot plus considérable , qu'il n'en avoit donnée à ma sœur : mon frere eut beau lui représenter cette façon d'agir comme la plus haute injustice ; rien ne l'empêcha de tout sacrifier pour sauver mon honneur.

Hebbers se prêta à la négociation assez froidement : il eût même l'assurance de faire de nouvelles demandes ; mon pere y consentit ; ainsi tout fut arrangé , & le coquin fut encore reçu dans la maison. Bientôt il obtint de moi son pardon ; & même me fit convenir qu'il n'avoit jamais mérité aucun blâme ; tant est grand l'aveuglement d'une femme amoureuse.

Tout étoit disposé pour notre nôce , & le jour de la cérémonie arrêté , lorsqu'au milieu de l'espoir du bonheur , je reçus une lettre , par laquelle on m'apprenoit (jugez quel coup de foudre pour moi.) que M^r. Hebbers étoit déjà marié dans une Province éloignée du Royaume.

Je ne vous fatiguerai pas de tout ce qui se passa à notre prochaine entrevue. Je

montrai la lettre à Hebbers : après avoir un peu hésité, il convint du fait ; non content de l'avouer, il eut même l'adresse de tourner la chose à son avantage, en m'assurant que cette circonstance avoit été la seule cause de ses précédens délais. A parler vrai, j'étois moins fâchée de pouvoir imputer sa conduite à une indignité, que d'avoir à lui reprocher le défaut d'amour. Ce contretems qui détruisoit tout mon bonheur, à l'instant où j'étois prête à en jouir, me jetta dans le plus violent désespoir ; cependant quand je fus devenue plus tranquille, il n'eut pas de peine à me persuader qu'il n'avoit fait qu'obéir à l'impulsion du plus violent amour, auquel il s'étoit livré, faute de pouvoir résister. Il n'y a point de crime, à mon avis, qu'une femme ne pardonne, quand elle peut croire qu'il vient de cette source. Je lui pardonnai tout ; & je me persuade qu'en cela je ne suis pas plus foible que les autres femmes. En effet, M^r. Booth, il a le langage si séducteur ; il est si rusé & si adroit, qu'on ne peut pas s'en méfier. En vérité les charmes de sa figure sont ses moindres avantages, du moins à mes yeux.

Booth ne put s'empêcher de sourire ; heureusement Miss Mathieu ne s'en apperçut pas ; elle continua ainsi.

Il s'éleva alors une nouvelle difficulté :

c'étoit de trouver un prétexte pour différer la cérémonie ; mon pere nous pressoit fortement de finir : j'en étois si chagrine , qu'à la fin je prêtai l'oreille à une proposition extravagante. Non , si dans mes jours d'innocence , on m'eût dit qu'un jour viendroit , que je pourrois seulement souffrir qu'on me la fit pressentir , j'aurois traité cette supposition avec le plus haut mépris. Actuellement même quand j'y refléchis , elle me cause moins d'horreur que de surprise. En un mot je consentis à fuir avec lui , à quitter mon pere , à perdre ma réputation , à abandonner ce que j'aurois dû chérir le plus , pour vivre avec ce malheureux comme sa maîtresse , ne pouvant pas être sa femme.

Jamais démarche a-t-elle marqué plus de tendresse & d'amour ? Ne devois-je pas attendre le retour le plus parfait d'un homme pour qui j'avois été capable de la faire ?

Je passerai légèrement sur le reste de mon histoire : car après ce que je vous ai dit jusqu'ici , que peut-il y avoir de digne d'être rapporté ?

Je vécus plus d'un an avec cet homme à Londres dans un quartier détourné ; & j'en eus un fils , qui heureusement n'a pas vécu long-tems.

Pendant plusieurs mois il se conduisit

avec toute la tendresse imaginable , du moins en apparence. Mais , hélas ! quelle différence de la satisfaction que j'aurois dû goûter dans une autre situation ? Quand il étoit près de moi , la vie m'étoit à peine supportable. Etoit-il absent ? rien ne pouvoit égaler ma peine & mon chagrin. Je passois mon tems presque toujours seule ; car je ne pouvois pas voir de compagnie , qui ne fût au-dessous de moi. Je ne sortois presque jamais , de peur de rencontrer de mes anciennes connoissances : leur vue m'auroit plongé mille coups de poignard dans le sein. Mon unique divertissement étoit d'aller , encore très-rarement , à la Comédie , où je me cachois dans la gallerie avec une fille de mon Hôtesse. Cette fille avoit du bon sens & de bonnes qualités : mais n'étoit-il pas bien fâcheux d'avoir pour compagne une personne d'un état si bas ? O Ciel , quand j'avois vu de mes égales briller dans les loges , mon ame étoit dechirée de remors , en pensant à la perte de mon honneur.

Pardonnez-moi , Madame , si je vous interromps , s'écria Booth : je suis inquiet de scâvoir ce qu'est devenu votre pauvre pere , pour qui j'ai tant de respect , & qui doit avoir ressenti bien vivement votre perte.

O M^r. Booth , répondit-elle , il n'est presque jamais sorti de ma pensée. Sa chere image

A M E L I E.

image me revenoit toujours dans l'esprit ,
& m'auroit déchiré le cœur sans cesse , si
je n'eusse trouvé un moyen bien singulier
pour me tranquilliser..... C'est la nécessité
qui me le fit naître dans la tête.... Cela
vous paroîtra sans doute une niaiserie qui
ne mérite pas d'être répétée : vous avez
raison , & je ne m'en serois jamais rappelé
la mémoire dans toute autre occa-
sion. Vous fçaurez donc , Monsieur , que
mon frere étoit mon ennemi juré , & qu'il
avoit autant de tendresse pour ma sœur ,
que de haine pour moi. Un jour il obtint
de mon pere la permission de prendre avec
lui ma sœur dans le carosse à deux pla-
ces : par ce moyen je fus privée d'aller au
bal , quoique je le désirasse avec ardeur.
J'en fus fort chagrine alors ; mais j'avois
oublié depuis long-tems cette aventure :
& j'aurois été bien méchante , si j'en
eusse conservé la mémoire : c'est la seule
fois que mon pere m'ait jamais désobligée.
Cependant me l'étant rappelée , je la
tournai exprès de tant de manieres dans
mon esprit , que j'y trouvai enfin une injus-
tice de sa part : j'avoue que cette réflexion
m'a souvent consolée. Quand il me reve-
noit quelque souvenir tendre , je lui op-
posois dans mon imagination ce fantôme
d'injustice ; & il diminuoit beaucoup le
chagrin violent que j'aurois senti de la perte

Tome I.

F

d'un si bon pere : il mourut enfin quelque mois après que j'eus quitté la maison.

Maintenant , Monsieur , j'approche de la conclusion de mes malheurs. Un soir que j'étois dans la gallerie à la Comédie de Drury-Lane , je vis au-dessous de moi dans une loge.... (jadis elle étoit au-dessous de moi à tous égards) cette même veuve , dont je vous ai parlé précédemment.... Je ne l'eus pas plutôt apperçue , que mes yeux furent choqués d'un aspect , qui me priva presque entièrement de l'usage de mes sens. C'étoit le coquin d'Hebberts qui entra aussi-tôt après , & s'assit derrière elle. Depuis un mois il étoit parti , & je le croiois à son quartier dans la Province d'Yorck. Imaginez ce que je sentis , quand je vis cet infâme assis près de cette vilaine femme , & lui parlant avec la plus grande familiarité. Je ne pus supporter plus long-tems sa vue ; & ayant dit à ma compagne que je me trouvois mal , je l'obligeai de sortir , quoiqu'à la fin du second acte ; & nous retournâmes droit au logis.

Je passai la nuit sans pouvoir dormir ni reposer ; & pour m'achever , le matin à mon lever , j'eus la visite de mon Hôtesse , qui après un petit préambule me demanda si j'avois reçu des nouvelles du Capitaine , & quand je comptois le revoir ? Je n'eus ni la force , ni le courage de lui

répondre. En vérité, Madame, poursuivit-elle, je ne m'attendois pas que le Capitaine en agiroit ainsi avec moi. Mon mari étoit Officier de l'armée aussi bien que lui: si les gens ne sont pas avancés dans le monde, on n'a pas pour cela le droit de les fouler aux pieds. Je défie ame qui vive, de me reprocher aucune bassesse. Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, Madame, à quoi tend tout ce discours? à quoi il tend? repliqua-t-elle: je vous croyois la femme du Capitaine Hebbers, oui, sa femme légitime: sans cela jamais vous n'auriez mis le pied dans ma maison. Que le Capitaine Hebbers apprenne, que quoique réduite à louer des appartemens, je n'ai jamais logé que des gens de probité. Elle continua à parler avec une volubilité incroyable, & me dit mille injures qui ne méritent pas d'être répétées; jusqu'à ce qu'enfin la patience méchappa, & la colere prenant le dessus, je la mis dehors de la chambre.

Peu après sa fille vint me trouver, & avec mille expressions de tendresse, me dit que sa mere venoit d'apprendre par un domestique du Capitaine que Hebbers étoit marié avec une autre femme. Madame, ajouta-t-elle, je suis fâchée d'être la première à vous donner cette désagréable nouvelle.

Imaginez , Mr. Booth, combien je dus souffrir de me voir humiliée devant une fille de cette trempe , la fille d'un Hôtel garni. Cependant m'étant un peu remise , je pensai qu'il ne serviroit de rien de nier le fait : ainsi la connoissant pour la meilleure fille du monde & la plus sensible , je résolus de lui dire toute mon histoire , & de la prendre pour ma confidente. Je lui répondis donc avec assez d'assurance , qu'elle ne devoit pas se reprocher de m'avoir appris cette mauvaise nouvelle , puisque je la scavois ayant de venir demeurer chez elle.

Madame , repliqua la fille , vous ne pouvez pas le scavoit si anciennement , puisqu'il n'est marié que depuis huit jours : il a paru hier au soir pour la premiere fois avec sa femme à la Comédie. J'ai bien compris hier la cause de votre chagrin , mais je n'ai pas voulu vous en parler.....

• Sa femme à la Comédie , répondis-je avec aigreur ! quelle femme ? que voulez-vous dire ?

• Je veux dire , Madame , que le Capitaine a épousé la veuve Cary depuis quelques jours : son domestique qui est venu hier payer votre logement , a tout déclaré à ma mere.

Je ne scais quelle réponse je lui fis ; je tombai comme morte , & la pauvre fille

eut bien de la peine à me rappeller à la vie ; ni sa mere , ni la servante de la maison ne voulurent m'apporter aucun secours , & me regardoient comme un monstre , plutôt que comme une femme.

A peine eus-je recouvré l'usage de mes sens , que je reçus de mon indigne amant une lettre , où il assuroit qu'il n'avoit pas la hardiesse de paroître devant moi ; & me conseilloit en ami de tenter une réconciliation avec ma famille , ajoutant qu'au cas que je ne pusse pas réussir , il me donneroit vingt livres sterlings par année pour vivre dans quelque canton éloigné du Royaume.

Je n'ai pas besoin de vous dire l'indignation que me causa cette proposition. Dans la colere qui me possédoit , je m'en allai en chaise à sa maison : je me fis annoncer à cet infâme , dont j'avois juré la perte ; & je ne l'eus pas plutôt joint à ma portée , que tirant de ma poche un ganif que j'avois préparé exprès , je le plongeai dans l'indigne cœur de ce misérable : aussi-tôt j'ai été arrêtée , & amenée ici. Je suis prête à mourir pour cela ; & je subirai avec plaisir la décision de la loi.

Voilà , M^r. dit-elle , ma malheureuse histoire : si j'ai lassé vorre patience en appuyant trop sur les circonstances qui m'affectoient le plus , je vous en demande pardon.

Booth lui fit à cette occasion un discours touchant , & ayant exprimé son regret de la voir dans cette situation , il finit par dire qu'il espéroit que sa sentence seroit plus favorable qu'elle ne paroissoit s'y attendre.

Elle repliqua avec tant d'amertume & d'indignation , que nous n'avons pas cru devoir rapporter son discours tout au long. Après avoir donné un libre cours à sa fureur , elle prit tout d'un coup une contenance plus tranquille , & dit avec un air de complaisance : Eh bien , M^r. Booth , je crois avoir acquis le droit de satisfaire ma curiosité , en vous demandant le récit de votre histoire. Je puis dire même que ce n'est pas la seule curiosité qui m'anime : j'ai peut-être eu assez d'inclination pour vous pour prendre part à tout ce qui vous intéresse : mais , ajouta-t-elle avec un soupir . ces tems sont passés maintenant.

Booth qui avec un naturel excellent , avoit eu beaucoup d'éducation , dit qu'elle n'auroit pas besoin de lui commander deux fois ; il alloit commencer son histoire , quand le Geolier vint avertir la Dame que le dîner étoit prêt : comme Monsieur est de votre connoissance , ajouta-t-il , je suppose qu'il dînera aussi avec vous.

Miss Mathieu dit au Geolier qu'elle n'avoit plus qu'un mot à dire au Gentilhom-

me, & qu'ils alloient le joindre. Alors tirant sa bourse où il y avoit bien vingt guinées, qui étoient le restant de l'argent qu'elle avoit tiré d'ane montre d'or à répétition de son pere, & de quelques autres bijoux ; elle pria Booth d'en prendre ce dont il avoit besoin : Vous sçavez, mon cher, lui dit-elle, que j'ai toujours fait peu de cas de l'argent ; je crois qu'à présent je n'aurai pas lieu d'en faire long-tems usage. Ce ne fut qu'avec bien des difficultés, que Booth consentit à accepter deux guinées : ensuite ils se rendirent chez le Geolier qui les attendoit.

CHAPITRE XI.

Propos de table contenant un recit plaisant de tout ce qui se passoit dans la prison.

LE dîner étoit composé du Gouverneur de ces régions qu'on peut bien appeler infernales, du Gouverneur Lieutenant ou premier Guichetier, Miss Mathieu, Mr. Booth, Mr. Robinson le Joueur, plusieurs autres prisonniers hommes & femmes, & un nommé Murphy, Procureur.

Le Gouverneur saisit la premiere occa-

sion, pour mettre sur le tapis l'affaire de Miss Mathieu ; puis montrant Murphy : Il est heureux , dit-il , que ce Gentilhomme soit venu aujourd'hui. Je vous assure , Madame, que vous ne fçauriez mettre votre affaire en de meilleures mains : c'est l'homme d'Angleterre le plus habile pour une défense ; je l'ai vu souvent réussir contre des preuves les plus positives.

Fi donc , Monsieur , répondit Murphy ; vous fçavez que je n'aime pas les éloges ; mais si cette Dame me veut confier sa cause , je ferai de mon mieux. Allons , Madame , il ne faut pas perdre courage ; le pis qu'il en puisse arriver , c'est de ne pas réussir : j'espere que nous en sortirons à meilleur marché avec de l'argent & *se defendendo*.

J'ignore les loix absolument , Monsieur , s'écria la Dame.

Oui , Madame , je ne m'attends pas non plus que vous les fçachiez : ceux qui en font profession ne les connaissent pas toutes ; & même cela n'est pas nécessaire. il y a beaucoup de bagatelles & de brouilles inutiles sur les decrets , emprisonnemens , recolemens , confrontations , & autres matieres semblables , dont la plûpart se rompent la cervelle mal-à-propos. Le chapitre des preuves est le principal point : voilà la maîtresse ancre ; voilà le vrai

vrai gouvernail qui amene le vaissieu heureusement au port. Les preuves , morbleu ; voilà l'essentiel , le *summa litis* ; car *de non apparentibus & non insistentibus eadem est ratio.*

Si c'est à moi que cela s'adresse , Monsieur , dit la Dame , c'est de l'étudition en pure perte ; je vous avoue que je n'y comprehens rien.

Tace , Madame , voilà l'important. Ayons de la prudence ; quand nous serons seuls , vous m'apprendrez toutes les circonstances de votre affaire.

Je pense , dit Robinson , que Madame n'a pas de soupçon ici sur personne , & qu'il n'y a que des gens d'honneur à cette table.

Pardi , dit une femme bien vêtue , je répondrai bien pour moi & pour les autres femmes. Je n'ai de ma vie vu cette Dame , elle ne doit pas se cacher de nous ; je ne suis pas capable de faire tort à personne.

Morbleu , Madame , s'écria une autre femelle , je vous loue de ce que vous avez fait. J'ai quelquefois joué du poignard aussi moi , telle que vous me voyez : ainsi... à votre santé ; je désire de tout mon cœur que vous en sortiez avec un *se deffidenc*
do.

Ma bonne , dit Miss Mathieu , changeons

de conversations, je vous prie, ne vous inquiétez pas de mes affaires.

Vous le voyez, dit Murphy; cette Dame ne se soucie pas de parler de cela en compagnie: ne la pressez pas davantage.

Ma foi, s'écria la dernière qui avoit parlé, je ne me soucie pas plus de sa connoissance, qu'elle de la mienne. J'ai vu au moins aussi bonne compagnie que cette Dame tous les jours de ma vie. Ma bonne! je ne suis pas faite à me voir traiter de la sorte. Si elle s'avise de lâcher encore un autre mot semblable, je venx mourir si je ne lui poche les yeux. Jesus! voyez donc; ma bonne! Au bout du compte cette Dame est une catin aussi bien que moi; & quand il sera question de me tirer d'affaire, j'ai assez d'argent pour sortir d'affaire aussi bien qu'elle.

Les actions autoient suivi les paroles; si le Geolier n'eut interposé son autorité, & mis fin à toute dispute. Peu de tems après la compagnie se sépara, & il ne resta que lui, M^r. Murphy, le Capitaine Booth & Miss Mathieu.

Miss Mathieu donc, à la sollicitation du Geolier, commença à conter son affaire à M^r. Murphy, qu'elle prit pour son solliciteur, en déclarant néanmoins qu'elle étoit fort indifférente au succès de son procès.

Mr. Murphy en ayant appris toutes les particularités relatives au meurtre , se coua la tête , & dit : Il n'y a qu'une chose , Madame , que je n'aime pas , & qu'il faut écarter de votre affaire : c'est l'action d'être entrée dans la chambre avec le canif à la main. Cela annonce ce qu'on appelle en Droit un guet-à-pan. Il ne faut donc pas que cette circonstance paroisse contre vous : & si le domestique qui étoit dans la chambre l'a remarquée , il faut vous le rendre favorable à quelque prix que ce soit. Vous dites que nous sommes ici tous amis : ainsi je vous parle net ; il faut me fournir de l'argent suffisamment pour cela. Le propos délibéré est la seule chose qui peut nous nuire , & contre laquelle nous devons nous tenir en garde.

Je n'ai pas la vanité de prétendre vous apprendre les loix , dit Booth ; mais j'ai oüi dire qu'en cas de meurtre , on peut décréter un homme en vertu du statut ; que ce crime est capital , quand il ne paîtroit pas de guet-à-pan.

Vous avez raison , Monsieur , répondit Murphy : on peut décréter un homme *contra formam statutis*. N'est-vous pas Avocat , Monsieur ?

Non , ma foi , Monsieur , répondit Booth , je n'entends rien aux loix.

Eh bien donc , je vous dirai.... si un

G ij

homme est décrété *contra formam statuti*, comme nous disons; la malice n'est pas nécessaire, parce que la forme du statut fait la malice; & alors ce dont on a le plus à se garder, c'est d'avoir porté le premier coup. Diable! ..., il est malheureux que l'affaire soit arrivée dans une chambre.... si elle étoit arrivée dans la rue, nous aurions eu cinq ou six témoins pour prouver le premier coup, qui ne nous autorisent pas tant coute que celui-ci seul: car quand un homme voit d'après les circonstances malheureuses de l'affaire, que vous ne pouvez pas avoir d'autres témoins que lui, il se tient ferme & se fait acheter cher. Il en est de même dans tous les autres affaires.... Je suis franc, comme vous voyez; mais nous sommes ici tous amis. Le moyen le plus sûr est de me fournir assez d'argent pour lui offrir tout d'un coup une somme honnête; & je crois (c'est pour votre intérêt que je parle) qu'il faut lui offrir au moins cinquante guinées.... oui.... si j'étois dans le cas, je vous assure que je ne lui offrirois pas moins.

Eh pensez-vous, Monsieur, dit-elle, que je voulusse sauver ma vie, s'il falloit pour cela qu'un autre se parjurât & risquât la sienne?

Pourquoi non, répondit Murphy? quel grand mal, supposé qu'il y en ait du tout

dans ce que vous appellez parjure. Je ne crois pas que personne hésitât en pareil cas : d'ailleurs on peut arranger la chose de façon, qu'il n'y en ait pas tant que certaines gens l'imagineroient. Il n'y a qu'à ne pas baisser le livre ; & alors où est le parjure ? Après tout, si l'Officier y regarde de plus près qu'à l'ordinaire, qu'est-ce que l'on baise ? une feuille de parchemin ? Il faudroit être bien mauvais chrétien, & n'avoir guères de charité pour refuser si peu de chose, quand il s'agit de sauver la vie de quelqu'un indistinctement, à plus forte raison d'une si jolie Dame.... En effet, Madame, pour le peu que nous puissions rendre l'affaire moins odieuse, tant de beauté fera beaucoup auprès du Juge, & même des Jurés.

La dernière partie de ce discours malgré la bouche d'où il sortoit, arrêta l'indignation que Miss Mathieu ressentoit de la première ; elle lui répondit en fouriant : Vous êtes grand casuiste en cette matière, Monsieur ; mais il n'est pas besoin de disputer long-tems à cet égard : s'il faut cinquante guinées pour me sauver la vie, il n'y faut pas penser ; je ne puis pas sacrifier cette somme. Le peu d'argent que j'ai dans ma bourse, est tout ce que je posséde ; & il me semble que dans la situation actuelle, je n'en ai pas beaucoup de reste.

G iij

Allons , Madame , il est doux de vivre , permettez-moi de vous le dire ; & la vie n'est jamais plus douce , que quand on est prêt à la perdre. J'ai connu bien des gens résolus & intrépides au commencement de leur détention , qui , quand leur affaire commençoit à tourner mal , ont changé de notte.... dans la situation où vous êtes , il n'y a point de tems à perdre.

Le Geolier , qui , sur la libéralité de Miss Mathieu , & en lui voyant une bourse de guinées dans la poche , avoit pris une haute opinion de sa richesse : voyant que cette somme qu'il avoit déjà formé intérieurement le projet de s'approprier , alloit être écornée , crut devoir se tenir sur ses gardes. Oui , dit-il , Monsieur Murphy , la vie est douce , on ne sçauroit en disconvenir : mais le fût-elle encore plus , on ne peut jamais donner pour la sauver plus que l'on n'a. Si en effet cette Dame ne possède que le peu d'argent qu'elle vient de dire , je l'approuve fort de ne pas vouloir en rien détacher. Comme elle dit très-bien , elle aura besoin de tout cela pour vivre décemment jusqu'au jugement de son affaire. Quelque douce que soit la vie , on doit toujours songer à passer agréablement le tems que l'on a à en jouir : d'ailleurs , je ne puis m'empêcher de le dire , cette Dame fait bien voir ce qu'elle est , par l'hor-

teur qu'elle a du parjure , qui , dans le vrai , est un crime bien affreux , quoique , comme vous dites , ne point baifer le livre , y fait une grande difference ; & que quand on a du tems à vivre & à se répentir , on peut assez bien passer par-dessus tout cela : cependant quand on se voit près de sa fin (car qui peut sçavoir combien cette Dame a encore à vivre) , on doit songer à ne pas surcharger sa conscience . J'espere que le cas de Madame ne sera pas jugé si sévérement : car je suis toujours porté d'inclination à bien juger de tous mes prisonniers , quand ils s'annoncent pour des gens comme il faut ; néanmoins on doit toujours s'attendre au pis qui peut arriver .

Monsieur , répondit la Dame , vous parlez comme un Oracle ; & une subornation de témoins me péroit plus sur la conscience , que vingt meurtres tels que celui que j'ai fait .

Assurément , Madame , repliqua le Geolier , personne ne peut sçavoir à quel point vous devez avoir été poussée à bout pour cela . Imagine-t-on qu'une Dame , qui se conduit aussi bien que vous faites depuis que vous êtes sous mes clefs , puisse avoir tué un homme , si elle n'a pas vivement été provoquée ?

M^r. Murphy alloit sans doute répondre , lorsqu'on vint le demander . Il ne se passa

plus rien d'intéressant après cela ; & Mr. Booth retourna avec la Dame dans son appartement.

Quand ils furent arrivés, ils se mirent à commenter sur tous les discours précédens. Leurs raisonnemens furent sans doute les mêmes, que la plupart des Lecteurs feroient en pareil cas ; ainsi nous ne les répéterons pas. Enfin Miss Mathieu fit ressouvenir Mr. Booth qu'il avoit promis de l'instruire de tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'interruption de leur ancienne connoissance ; il prit la parole, & raconta ce qu'on verra dans le Livre suivant.



L I V R E I I.

CHAPITRE I.

Le Capitaine Booth entame son Histoire.

APrès le thé, M^r. Booth & Miss Mathieu étant restés seuls, il commença ainsi son Histoire.

Puisque vous desirez de sçavoir le détail de mes amours avec cette chere & excellente femme, que j'ai épousée depuis, je tacherai de me rappeller les circonstances principales, ou du moins tous les incidens qui valent la peine de vous être racontés.

Si la destinée a quelque part dans les mariages, comme on le dit communément, elle en a eu sans doute dans le mien avec Amelie. Je l'ai connue dès que les premiers rayons de sa beauté commencerent à paroître; & je crois, Madame, que jamais femme n'a été mieux partagée à cet égard: mais si je l'admirois dès lors, je fus long-tems sans ressentir de l'amour pour elle. Peut-être que l'admiration générale que l'on rendoit à ses charmes, les égards extraordinaires qu'elle s'attiroit des personnes

du plus haut rang , & les poursuites sans nombre des gens les plus riches , m'empêchoient d'aspirer à la possession d'un bien qui paroissoit si fort au dessus de moi. Quoi qu'il en soit , l'accident qui lui fit perdre l'admirition des autres , fut l'époque de la premiere impression de tendresse que mon cœur ressentit pour elle. Vous avez sc̄u qu'une chaise dans laquelle elle étoit ayant versé , elle eut le nez fort maltraité. J'eus tout lieu de me convaincre alors , que cette Demoiselle qui avoit mérité tant d'adorations par les charmes de sa figure , en méritoit encore plus par son esprit : car si sa beauté lui donnoit de la supériorité sur le reste de son sexe , son esprit la lui assuroit.

J'admire votre bon goût , répondit la Dame. Je me souviens parfaitemen bien de la constance héroïque avec laquelle votre Amelie supporta cette infortune.

• Bon Dieu , Madame , reprit-il , que sa conduite montra de grandeur d'ame ! Si on a tant exalté la force du courage , dans un homme qui supporte la perte de sa fortune , dans un Général qui peut se posséder après une déroute complète , dans un Roi qui survit à la perte d'une Couronne ; quelle surprise ne doit pas causer , quels éloges ne mérite pas une jeune Dame , qui soutient avec patience & résignation la perte d'une beauté exquise , ou , pour mieux dire , de

sa fortune , sa gloire & sa puissance , avantages que le monde recherche avec tant d'ardeur ? quelle force ne faut-il pas , pour se voir privé en un moment de tous ces avantages , par une circonstance malheureuse ? & pour supporter tout cela & des douleurs inconcevables , avec dignité , & patience , sans se chagrinier , presque sans se plaindre ? Ici Booth s'arrêta , pour laisser un libre cours à un torrent de larmes qui coulerent de ses yeux ; de ces larmes que répand un cœur vraiment noble au récit de quelque action grande & glorieuse , & qui vinrent du transport subit qu'il éprouva , en se rappelant les souffrances de sa chère Amelie. Sitôt qu'il fut en état , il poursuivit ainsi.

Pensez-vous , Madame , que l'infortune de mon Amelie , fut encore capable d'accroissement. Elle m'a souvent dit qu'une circonstance avoit aggravé toutes les autres ; ce sont les cruelles insultes de ses amies les plus intimes , dont plusieurs , après bien des grimaces & des contorsions , tournoient la tête de côté , & ne pouvant résister à leur triomphe , éclatoient de rire en l'écoutant.

Hélas , s'écria Miss Mathieu ! à quels procédés méprisables notre sexe ne se porte-t-il pas , quand il est possédé de cette détestable passion de l'envie !

C'est une circonstance de cette nature ; à ce qu'elle m'a dit depuis , qui fit naître dans son cœur le premier mouvement de tendresse pour moi. Je me trouvai un jour en compagnie avec plusieurs jeunes femmes , ou plutôt des diables , où l'on fit de l'accident de la pauvre Amelie un sujet d'amusement & de plaisanterie. Ah ! dit l'une , je pense que Miss ne portera plus la tête si haute à l'avenir. Je ne scais , repondit une autre , comment elle portera sa tête ; à coup sûr ; elle ne lévera plus tant le nez qu'auparavant. Une troisième s'écria qu'on devroit bien la marier avec un certain Capitaine , qui avoit eu cette partie mutilée , dans une occasion honorable. On lâcha beaucoup d'autres railleries , qui ne méritent pas d'être répétées. Piqué de tant de méchanceté , je m'écriai un peu brusquement : Ma foi , Mesdames , ne marquez pas tant de satisfaction de l'accident de la pauvre Amelie : sans nez elle seroit encore la plus belle femme d'Angleterre. Cette brusquerie fut diversement relevée ; les uns m'en louerent ; d'autres me blâmerent : il est vrai qu'on l'a quelquefois rendue beaucoup plus dure qu'elle n'étoit. Quoi qu'il en soit , Amelie en entendit parler ; elle me remercia fort d'avoir porté la compassion , jusqu'à brusquer une femme pour l'amour d'elle.

Un mois après cet accident, Amelie commençoit à voir compagnie avec un masque sur le visage, quand il se présenta l'occasion de prendre le thé avec elle. Nous étions seuls, & je la priai en grâce de satisfaire ma curiosité en ôtant son masque. Elle me répondit obligeamment. Peut-être, M^r. Booth, me reconnoîtrez-vous aussi peu sans masque qu'à présent; & à l'instant elle découvrit son visage. Mille tendres idées me vinrent en foule dans l'esprit. Je ne pus pas me contenir, & lui baissant la main avec ardeur, je m'écriai : En vérité, Madame, jamais vous ne m'avez paru si belle. Il ne se passa rien de plus dans cette visite; mais je crois sincèrement, qu'à compter de ce moment, nous ne fûmes plus indifférens l'un pour l'autre.

Il s'écoula encore plusieurs mois, sans que je pensasse sérieusement à devenir l'époux d'Amelie; non que je manquasse d'amour pour elle; mais par la grande affection que je lui portois. Je me regardois comme un homme dont la fortune étoit désespérée; la sienne dépendoit absolument d'une mère, femme absolue, & qui, vraisemblablement, ne voudroit pas consentir à un mariage si visiblement contraire aux intérêts de sa fille. Plus j'aimois Amelie, plus je résolus fermement de ne pas lui parler de

ma passion. Mon entendement étoit la duppe de mon cœur ; tant je croyois follement pouvoir commander à un feu que j'allumois tous les jours de plus en plus.

O Miss Mathieu ! on nous a souvent parlé de gens qui étoient absolument maîtres de leurs passions , de cœurs capables de renfermer le feu de l'amour en dedans, & de le cacher tant qu'ils veulent. Peut-être existe-t-il de ces gens-là ; mais s'il y en a , on peur , je crois , comparer leurs cœurs à ces endroits humides , où il est plus mal aisé d'entretenir le feu que de l'empêcher d'éclater. Pour le mien , il étoit au milieu de matieres combustibles.

Après plusieurs visites qui se passèrent en des regards & des soupirs reciproques , sans qu'il fût question de notre passion ; un jour que nous étions seuls , la conversation tomba par hasard sur l'amour ; où , par hasard. Je vous proteste que ce fut sans dessein de ma part ; & je jurerois bien qu'il n'y en avoit pas plus de la sienne. Je ne fus plus maître de tenir ma résolution. Je lui avouai que j'étois tyrannisé par cette passion tendre ; mais que j'en avois fait long - tems mystère à celle qui en étoit l'objet. Enfin après lui en avoir raconté plusieurs particularités, en supprimant néanmoins celles auxquelles elle auroit pu se reconnoître , je finis par lui proposer d'être

la confidente de mon amour , & de me donner ses conseils dans cette occasion.

Je n'oublierai jamais ce moment délicieux : Amelie trembla , pâlit , & par mille symptômes que je remarquai alors , elle me fit connoître qu'elle me comprenoit très-bien ; je lus dans son trouble , que la situation de son cœur n'étoit guère différente de la mienne. Elle me dit en balbutiant , que j'avois choisi un fort mauvais conseiller dans une matière qu'elle ignoroit entierement. Elle ajouta enfin : Mr. Booth , vous autres hommes , avez-vous besoin de conseils dans ces sortes d'affaires ? Vous les connoissez bien mieux que nous. Mais abrégéons cette conversation ; je craindrois de vous ennuyer en entrant dans trop de détails.

Oh , non , repondit Miss Mathieu , je serai bien aise d'apprendre tous les progrès d'un amour qui a eu un commencement si tendre. Racontez-moi tout ce que vous avez dit , & tout ce que vous avez fait , si vous pouvez vous le rappeler.

Booth continua donc son histoire , comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Continuation de l'histoire de Mr. Booth.

Il y a dans ce Chapitre certains endroits qui peuvent servir aux Belles de pierre de touche, pour éprouver le cœur de leurs amans : ainsi je leur conseille de le leur faire lire devant elles, & d'examiner avec soin leurs mouvemens pendant cette lecture.

JE me trouvai dans le plus grand embarras, continua Booth, quand de retour chez moi, je refléchis de sens rassis à ce que j'avois dit. Je vis clairement alors que j'étois amoureux d'Amelie, & j'eus déjà peur (voyez ma vanité), d'avoir été trop loin, & d'avoir trop bien réussi. Que dis-je : je craignis.... Peut-on craindre ce qu'on desire ? Comment vous peindrai-je l'embarras de mon ame ?

Vous n'aurez pas besoin d'un grand effort, répondit Miss Mathieu, pour décrire ce que je devinera si facilement. A parler franchement, M^r. Booth, je ne suis pas de l'avis de vorre maîtresse, que les hommes aient plus d'entendement que nous en fait d'amour. Souvent les hommes sont aveugles pour les passions des femmes : mais toute

toute femme a des yeux d'aigle dans ces sortes de cas : & il n'y a pas un seul point dans cette science que tout notre sexe n'entende parfaitement.

Quoi qu'il en soit , Madame , continua Booth , j'entrepris de donner le change à Amelie ; je restai trois jours sans la voir ; je tâchai de gagner sur moi de la quitter pour toujours ; mais ne pouvant pas vaincre ma passion..... que dis-je , la vaincre..... quelle absurdité ! quand je vis qu'aucune autre passion ne pouvoit vaincre mon amour , je retournai la voir , & je conçus le projet le plus étrange qui soit jamais entré dans la tête imbécille d'un Amant. Ce fut de faire croire à Amelie que j'étois amoureux d'une autre , & que je lui avois parlé sincérement en lui demandant ses conseils & la priant d'être ma confidente.

Je feignis donc d'avoir eu un rendez-vous avec ma prétendue Maîtresse depuis ma dernière visite ; & je lui racontai du mieux que je pus l'arranger , tout ce que j'imaginais m'être arrivé de particulier dans cette entrevue.

La pauvre Amelie donna dans le piege ; cette chere Amante , à ce qu'elle m'a dit depuis , crut bonnement que je disois la vérité. Le cœur le plus sincère pouvoit - il avoir la moindre idée que je le trompasse ?

avec toute sa simplicité , c'est la femme la plus sensible qu'il y ait au monde.

Vous êtes bien bon & bien généreux ! dit Miss Mathieu avec un sourire malin , d'imputer à candeur & franchise , ce que d'autres prendroient peut-être pour crédulité.

Madame , repliqua Booth , je ne fais que lui rendre justice : un bon cœur trahira dans toute occasion la meilleure tête du monde..... Eh bien , Madame , mon ange fut alors plus troublée , s'il est possible , qu'auparavant : elle avoit l'air si confus , si simple , que vous auriez peine à le croire.

Oh vraiment , dit en riant la Dame , je le croirai sans peine : eh bien , continuez..... Après avoir un peu hésité , poursuivit-il , mon Amelie me dit foiblement : J'ai un reproche à vous faire , M^r. Booth ; vous me prenez pour votre confidente , & vous me cachez le nom de votre Maîtresse.

Est-il possible , Madame , lui répondis-je , que vous ne l'ayez pas deviné ? je vous ai dit qu'elle est de votre connoissance , & qu'elle demeure dans cette ville ?

Dé ma connoissance , dit - elle ? dans cette ville ? je..... je croyois presque l'avoir deviné ; mais je vois bien que je suis mal adroite pour cela : je n'entreprendrai jamais de rien deviner : ma foi , Madame ,

je lui fais tort, en voulant vous rendre tout cela : son air, ses regards, sa voix, tout étoit inimitable : tant de douceur, de beauté, d'innocence, de modestie..... sur mon ame, si jamais homme peut tirer gloire de sa force, je crois que j'étois dans le cas, pour avoir pu m'empêcher de tomber à ses pieds & de l'adorer : cependant je triomphois : c'étoit, je crois, l'orgueil qui triomphoit, ou peut-être l'amour, d'avoir surpassé l'amour même. Nous nous séparâmes encore, & je lui promis à ma prochaine visite de lui déclarer le nom de ma Maîtresse.

Je crus pour lors avoir gagné une victoire complète sur moi-même ; je me félicitai de ma propre résolution. En un mot je triomphois comme les lâches quand ils se flattent d'avoir donné quelque marque prétendue de courage, ou comme un avare qui a fait une action généreuse ; & mon triomphe dura aussi long-tems, c'est-à-dire, jusqu'à ce que ma passion prenant le dessus, eût eu le tems de se montrer sous ses couleurs naturelles.

Ayant donc si bien réussi à mon avis, & obtenu cette belle victoire sur moi-même, je formai le projet de montrer la générosité la plus inouie, & de guerir cette passion que j'avois visiblement allumée dans le cœur d'Amelie.

Entre les femmes qui avoient marqué le plus de satisfaction de l'infortune de mon Amelie, Miss Osborne s'étoit le plus distinguée, comme celle dont la beauté approchoit le plus de celle de mon Ange. Elle le lui avoit même disputé; & dans le nombre de ses admirateurs, il s'en étoit trouvé d'assez aveugles pour lui donner la préférence.

Eh bien, dit Miss Mathieu, je vous permets de les appeler aveugles. Mais Miss Osborne étoit une fille charmante!

Elle étoit belle sans doute, répondit Booth, & outre cela fort riche: ainsi je jugeai qu'Amelie n'auroit pas de peine à me croire, si je la lui nommois pour ma Maîtresse; & je conclus que de placer ainsi mes affections sur son ennemie déclarée, étoit le moyen le plus sur pour effacer de son cœur toute idée tendre qu'elle auroit jamais pu concevoir pour moi.

J'allai donc trouver Amelie; elle me reçut d'un air plus froid & plus réservé que de coutume. J'y remarquai plus de colère que d'indifférence, & plus de dépit que d'autre chose. Après quelques discours la conversation tomba sur mon amour, & je lui nommai Miss Osborne pour la Dame en question, ajoutant que si je lui en avois fait mystère jusqu'alors, c'étoit dans l'appréhension qu'il n'y eût entr'elles quelque

petite animosité, que j'espérois avoir un jour le bonheur d'accommoder.

Amelie me répondit d'un air grave & sérieux : S'il y a quelque froideur entre nous, vous n'en ignorez pas la cause, ainsi je n'aurois pas dû m'attendre à l'affront de vous l'entendre nommer. Ne croyez pas, Mr. Booth, que je haisse Miss Osborne : le ciel m'est témoin que je la méprise trop... quand je pense à quel point j'ai aimé cette fille, qui m'a traitée si cruellement, je vous avoue que cela me fait peine... Quand j'étois à la mort, du moins je l'ai cru ainsi que tous ceux qui m'approchoient, & que je souffrois des douleurs & une affliction inconcevables, faire de moi l'objet de ses railleries en présence de mon meilleur ami ! Mr. Booth, cette idée est bien cruelle : après cela pouvois-je attendre de vous.... mais pourquoi pas de vous, pour qui je suis un objet indifférent, puisqu'une amie comme elle a pu me traiter avec tant de barbarie ?

Pendant ce discours, les larmes couloient de ses beaux yeux : je ne pus le souffrir plus long-tems. Je relevai le terme *indifférent*, & je le répétais, en disant : Pensez-vous donc, Madame, que Miss Amelie me soit indifférente ?

Oui, me répondit-elle, & j'en suis sûre. Eh ! pourquoi donc ne vous le ferois-je pas ?

Quoi, repliquai-je, mes yeux ne vous ont-ils donc rien déclaré?

Oh, je n'ai que faire de vos yeux, reprit-elle : votre langue a prononcé que vous avez choisi ma plus grande, que dis-je, ma plus méprisable ennemie..... j'avoue que je n'aurois jamais imaginé que cette qualité dût lui faire un mérite auprès de vous ; mais pourquoi pensois-je ainsi ? je suis faite pour être malheureuse, & pour me tromper toujours.

Je tombai à ses genoux, & lui saisissant la main : Chere Amelie, m'écriai-je, je n'y puis plus tenir ; vous êtes l'unique maîtresse de mes affections, vous êtes la divinité que j'adore. J'employai deux ou trois minutes ainsi à lui dire des tendresses qu'il m'est impossible de répéter ; la surprise jointe au tumulte de mille passions qui se combattoient dans son ame accablerent ses esprits ; & elle s'évanouit dans mes bras.

N'attendez pas que je vous décrive mes mouvemens jusqu'au moment où elle reprit ses sens ; cela m'est impossible. Non, non, s'écria Miss Mathieu : heureuse Amelie..... pourquoi n'ai-je pas rencontré une telle passion ! Je ne suis guère en état de vous dire ce qui suivit cette scène, continua Booth, j'étois trop transporté & hors de mes sens pour m'en ressouvenir. Qu'il vous suffise de fçavoir que depuis ce mo-

ment nous nous entendîmes très-bien. Cette conduite qui avoit si fort déplu à Amelie tant qu'elle en avoit ignoré le motif, fut ce qui l'intéressa le plus en ma faveur quand elle le sut; & elle voulut bien la regarder comme une action généreuse.

Généreuse! oui, sans doute, répéta Miss Mathieu; & même au-dessus de l'humanité. Je doute qu'on ait jamais rencontré un caractère semblable.

Peut-être le Lecteur critique formera-t-il le même doute que Miss Mathieu: de peur qu'il ne le fasse, nous laisserons ici une lacune à notre histoire, pour lui donner le temps de considérer, si cette conduite de Mr. Booth étoit naturelle ou non; & conséquemment si nous nous sommes écartés ou non de cet attachement que nous avons voué à la vérité au-dessus de tous les autres historiens.

CHAPITRE III.

Suite de l'histoire de Booth: autre pierre de touche.

Booth ayant remercié Miss Mathieu de sa politesse, continua ainsi:

Nous étions sur le pied d'amans, & Amelie bannissoit peu à peu la réserve, jus-

qu'à ce qu'enfin j'obtins de son cœur tout le retour qu'on peut espérer de l'amour le plus tendre, sans détruire l'innocence.

Ma situation auroit été un paradis pour moi, si les mêmes réflexions dont j'ai déjà parlé, n'eussent interrompu ma félicité: en un mot, si je n'eusse pas songé que mon bonheur ne pouvoit être parfait qu'aux dépens de la ruine presque certaine du cher objet à qui j'en étois redevable.

Cette idée faisoit mon tourment nuit & jour; jusqu'à ce que ne pouvant plus la supporter, je résolus de l'exposer à mon Amelie de la maniere la plus forte.

Un soir après nous être donné des témoignages réciproques de l'amour le plus désintéressé, en quoi le ciel m'est témoin que j'étois sincère, je saisis l'occasion de tenir à Amelie le discours suivant.

Il n'est que trop vrai, comme on dit, ma chere Amelie, que le plus grand bonheur ne peut être parfait: mon sort seroit charmant sans une circonstance qui y jette de l'amertume & l'empoisonne tout entier! ô charmante amie, à quoi me conduira l'honneur de vous appartenir, & de posséder votre cœur? vous sçavez ma situation, & vous connoissez la vôtre: tout ce que je posséde au monde, se réduit à une commission d'Enseigne. Vous dépendez absolument de votre mere. Si la moindre désobéissance

béissance alloit ruiner vos espérances , que vous seriez malheureuse d'être unie avec moi ! ô Amelie , quelle idée effrayante pour mon ame , que l'appréhension de votre infortune ! puis-je songer qu'au moment que vous renoncez pour moi à tous les avantages de la vie , vous vous exposez à en essuyer les inconvénients les plus terribles ! quel seroit donc mon désespoir de vous voir dans ce cas , & d'avoir à me reprocher d'être la cause funeste qui vous y auroit réduite. Supposons que dans une pareille situation je fusse obligé d'entrer en campagne : pourrois-je me résoudre à vous voir partager avec moi tous les risques & les fatigues de la guerre ? quand je voudrois y consentir , pourriez-vous les supporter ? quoi donc ? faudroit-il vous laisser mourir de faim , seule , privée de la tendresse d'un mari , après avoir perdu celle de la meilleure des mères par ma faute ? d'une femme que je chéris moi-même , parce qu'elle est la mère , & l'amie de mon Amelie ? .. Mais , ma chere , portons encore nos vues plus loin ; pensez-vous aux suites , aux gages les plus tendres de notre amour. Puis-je supporter l'idée de rendre misérable la postérité de ma chere Amelie ! nos..... ô ciel ! des enfans..... d'un autre côté , puis je seulement prononcer le mot..... je ne puis pas , je ne dois pas , non , non jamais je ne

pourrai me séparer de vous..... Que faut-il donc faire , Amelie ? c'est maintenant que je vous demande sincèrement vos conseils.

Quel conseil puis-je vous donner , dit-elle , dans une telle alternative ? plutôt à Dieu que nous ne nous fussions jamais vus !

Ces mots furent accompagnés d'un soupir & d'un regard extrêmement tendre ; les larmes coulerent en même temps sur ses belles joues. Je tâchois de lui répondre , quand je fus interrompu par un bruit qui termina désagréablement cette scène.

Notre amour avoit déjà transpiré dans la ville , & la connoissance en étoit parvenue aux oreilles de Madame Harris. En effet , j'avois remarqué quelque changement dans sa conduite avec moi , toutes les fois que j'étois allé dans la maison. Depuis long-tems je n'avois pu que ce soir obtenir une entrevue particulière avec Amelie : & il est clair même que je ne dus celle - ci qu'au dessein qu'avoit sa mère d'entendre ce qui se passoit entre nous.

Au moment dont je viens de parler , Madame Harris sortit brusquement d'un cabinet où elle s'étoit cachée , & surprit sa fille , la tête panchée sur mon sein , & accablée de la tendre affliction qu'on vient de voir. Je n'entreprendrai pas de vous décrire la rage de la mère , la confusion de la

fille & la mienne. Voilà de fort jolies choses , en vérité , s'écria Madame Harris : vous faites , Amelie , un bel usage de mon indulgence & de la confiance que j'avois en vous..... Pour vous , M^r. Booth , je ne vous accuse point : vous avez traité ma fille comme j'ai dû m'y attendre ; c'est à moi seule que je puis m'en prendre de tout ce qui est arrivé. Elle dit beaucoup d'autres choses semblables , avant que de me laisser parler ; enfin j'obtins de me faire entendre : je voulus , en rejettant tout le blâme sur moi , excuser ma pauvre Amelie qui étoit dans le plus violent accablement. Non , Monsieur , répondit Madame Harris , quoi que vous puissiez dire , vous êtes innocent en comparaison d'elle. Je vous ai même entendu employer des motifs pour la dissuader , & je vous proteste que ces raisons sont vraies..... J'ai encore , grâce au ciel , une autre fille qui est sage & obéissante ; je la regarderai désormais comme un enfant unique. Ensuite ayant chassé de la chambre la pauvre Amelie foible & tremblante , elle revint à moi , me parla d'un air tranquille , de l'extravagance & de l'injustice dont je m'étois rendu coupable , & me répéta presque mot pour mot tout ce que j'avois dit à sa fille. Pour conclusion , elle exigea de moi la promesse que je partirosis bientôt pour mon régiment ; & je me

soumis à tout , plutôt que d'être la cause de la ruine d'Amelie.

J'éprouvai pendant plusieurs jours tous les tourmens que le cœur humain soit capable de sentir : & je puis dire avec sincérité que je cherchai les moyens , & me fis tous les raisonnemens possibles pour me guérir de ma passion. Toutes les nuits je rodois autour de la maison de ma chere Amelie , & ne manquois jamais d'y trouver quelque objet qui m'en rappellât la chere idée ; je revenois ensuite chez moi plus affligé qu'au paravant.

Eh ne sentiez-vous pas , dit Miss Mathieu , que vous preniez là un fort mauvais moyen pour vous guérir ?

Hélas , Madame , répondit - il , il ne vous paroît pas plus absurde qu'il ne me le paroît à moi-même. C'est connoître bien mal la nature du véritable amour & de la douleur , que d'ignorer combien on s'abuse , en prétendant pouvoir guérir l'un ou l'autre. Il en est de ces passions comme de plusieurs maladies du corps. Rien ne nous fait plaisir alors , que ce qui est capable d'empirer le mal.

Au bout d'une quinzaine de jours , j'étois parvenu au plus haut point du désespoir , & je ne pouvois réussir à faire tenir une lettre à Amelie ; jugez de ma surprise , lorqu'un domestique de Madame

Harris me remit une carte avec une invitation de la mère même , de venir prendre le thé l'après diné chez elle ?

« Vous croyez bien , Madame , que je ne manquai pas un rendez-vous si agréable. En arrivant on me présenta à une nombreuse compagnie d'hommes & de femmes. Madame Harris & Amelie étoient du nombre.

Amelie parut à mes yeux beaucoup plus belle que jamais ; elle étoit d'une gayeté inconcevable. La mère me traita fort poliment ; mais la fille ne fit pas semblant de m'appercevoir & adressa presque toujours la parole à un autre homme de la compagnie. Elle me lança tout de même à autres quelques regards à la dérobée ; & je la vis changer plus d'une fois de couleur , quand ses yeux rencontraient les miens. Cette circonstance devoit sans doute me donner quelque consolation ; mais elle ne put dissiper mille doutes & mille craintes dont j'étois allarmé. Mes pensées vagues & inquiétées , ne me suggeroient pas moins , qu'une infidélité de la part d'Amelie ; je m'imaginai que peut-être elle avoit fait sa paix avec sa mère en promettant de renoncer à moi pour jamais , & de prêter l'oreille aux recherches de quelqu'autre Amant. Toute ma prudence m'abandonna , & je me serois dans cet instant dé-

terminé volontiers à fuir avec Amelie , & à l'épouser sans m'embarrasser des suites.

Ces pensées tumultueuses me tourmenterent près de deux heures jusqu'à ce que presque toute la compagnie se fut retirée. Pour moi j'étois incapable d'en faire autant , & je ne scais si j'aurois pris ce parti de moi-même , sans le Docteur Harrison qui m'entraîna presque par force , en me disant tout bas qu'il avoit quelque chose d'important à me dire. Vous connoissez le Docteur , Madame.....

Fort bien , Monsieur , répondit Miss Mathieu ; c'est un des plus honnêtes hommes du monde , & qui fait honneur à l'état qu'il a embrassé.

Vous jugerez , reprit Booth , par la suite , si j'ai raison aussi de le croire tel..... ensuite il continua , comme on le verra dans le Chapitre suivant.



C H A P I T R E IV.

Suite de l'histoire de Mr. Booth : le Lecteur appercevra dans ce Chapitre une esquisse du caractère d'un bon Ecclésiastique ; & d'autres matières d'une nature assez tendre.

LE Docteur me mena dans son cabinet, & m'ayant fait asseoir, il m'adressa ces mots, ou du moins quelque chose d'approchant.

Vous ne devez pas imaginer, jeune homme, que votre amour pour Amelie soit un secret dans cette contrée : je l'ai scû, il y a déjà quelque tems ; & je vous assure que je vous ai joué un mauvais tour dans cette affaire.

Je lui répondis que je lui en étois vraiment fort obligé.

Oui, oui, repliqua-t-il ; & vous en conviendrez sans doute, quand vous scâurez tout..... J'allai il y a environ quinze jours chez M^e. Harris pour lui communiquer mes craintes sur le compte de sa fille : quoi qu'on en parlât tout ouvertement dans le pays, je pensai qu'il étoit possible qu'elle n'en scût encore rien. Je vous l'avouerai franchement : je lui conseillai de veiller de

près sur cette jeune fille , & même de l'en-
voyer dans quelque endroit , où elle pût
être tout-à-fait hors de portée de vous voir ,
du moins pour le reste du tems que vous
aviez encore à passer dans la ville.

Pensez-vous , Monsieur , lui dis-je , que
c'étoit là faire quelque chose de fort agréa-
ble pour moi ? & vous attendez-vous que
j'aye beaucoup à vous remercier de ce pro-
cédé ?

Jeune homme , répondit-il , je n'ai pas
prétendu vous rendre aucun service , & ne
demande aucun remerciement : mon in-
tention étoit de garantir une digne De-
moiselle des entreprises d'un jeune fol de
qui je n'avois pas bonne idée , & à qui je
supposois le dessein de la séduire pour l'a-
mour de son bien.

Vous me faites beaucoup d'honneur ,
requis-je , d'avoir de moi une si belle
idée !

Oui , Monsieur , repliqua le Docteur ;
telle est , à mon avis , l'opinion que méritent
presque tous les jeunes gens de votre état .
J'en ai vu quelques exemples ; & j'ai en-
tendu parler de bien d'autres , où de ces
jeunes fols ont employé d'assez vilaines
mancœuvres pour parvenir à un mariage .
Malgré la mauvaise réputation qu'ont les
gens de guerre du côté de la religion , il n'y
a presque rien de si commun que de voir

des Officiers rendre leurs femmes bonnes chrétiennes, en leur procurant le véritable moyen de se repentir de leurs fautes.

J'allois l'interrompre un peu en colère ; lorsqu'il me pria d'avoir un peu de patience ; ensuite il m'apprit qu'il avoit rendu compte à M^e. Harris de ces bruits le lendemain même de la découverte que j'ai racontée ; que M^e. Harris sans lui donner le tems de s'expliquer, lui avoit appris tout ce qui étoit arrivé le soir précédent : il falloit qu'en effet elle eût une très-bonne mémoire ; car je crois qu'elle répéta les mêmes propos que j'avois tenus, & ajouta qu'elle avoit confiné Amelie dans sa chambre, où elle la retenoit prisonniere, & qu'elle ne l'avoit pas vûe depuis.

Je ne scavois vous exprimer, & quand je le pourrois, la modestie ne me permettoit pas de vous raconter tout ce qui se passa ensuite. Le Docteur me prit la main, & me fit les plus grands éloges du bon sens & de la générosité, qu'il avoit, disoit-il, remarqué dans mon discours. Vous scavez, Madame, avec quelle force & quelle singularité il s'exprime dans ces sortes d'occasions, sur-tout quand quelque chose l'affecte véritablement. Monsieur, ajouta-t-il, si je connoissois une demi douzaine d'exemples semblables dans toute l'armée, je ferois peindre en habit de soldats, tous les

Saints qui sont dans mon cabinet.

Depuis ce moment, le Docteur m'assura qu'il s'étoit déclaré mon ami, & qu'il avoit plaidé ma cause avec chaleur auprès de M. Harris, de qui il avoit enfin obtenu quoiqu'avec bien de la peine, qu'elle consentiroit à mon mariage avec Amelie, à condition que je ferois un emploi de toute la dot que la mere donneroit à sa fille, & qu'elle retiendroit entre ses mains une certaine somme, qu'elle déposeroit en tems & lieu pour mon avancement dans l'armée.

Vous vous imaginez bien, Madame, que je consentis sans hésiter à ces conditions : je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut ma joie, ni les remercimens que je fis au Docteur, qui réellement est un des plus honnêtes hommes du monde.

Le lendemain j'eus permission d'aller visiter Amelie : la façon dont j'en fus reçu, me fit entrevoir que mon bonheur éroit complet.

Tout étoit donc convenu de part & d'autre, & les Avocats chargés de rédiger le Contrat ; quand un nuage imprévu vint inopinément obscurcir la sérénité du jour qui nous luisoit ; tout mon bonheur fut dissipé en un moment.

Les choses approchoient d'une heureuse conclusion, quand je reçus avis par un ex-

près , qu'une de mes sœurs que j'aimois tendrement , étoit attaquée d'une fièvre violente , & me prioit avec instance de l'aller voir. J'obéis aussitôt à ses intentions ; & comme il n'étoit alors que deux heures du matin , je partis sur le champ , sans même prendre congé d'Amelie à qui j'écrivis un petit billet pour l'informer des raisons de mon absence.

La maison du Gentilhomme où ma sœur étoit alors , étoit à environ dix-sept lieues de distance ; quelque diligence que je pusse faire , le mal étoit si violent qu'avant mon arrivée ma pauvre sœur avoit perdu connoissance , & peu après elle rendit l'ame.

Tout l'amour que je sentois pour Amelie , ni le plaisir tumultueux dont l'idée du bonheur de la posséder bientôt , remplisloit mon ame , ne purent pendant quelque tems dissiper le chagrin que me causa la perte de ma chere & bien aimée Nancy. Sur mon ame , je ne puis encore me rappeller son nom sans répandre des larmes. Je ne crois pas que jamais un frere & une sœur aient eu une amitié si tendre l'un pour l'autre. La pauvre fille ! tandis que j'étois à son chevet pendant son délire , elle ne répétoit autre chose que mon nom ; il parut clairement qu'au moment que le transport la priva de sa raison , elle avoit mon image présente à sa mémoire , & que le dernier usage qu'elle

en fit , fut de penser à moi..... Envoyez chercher mon cher frere sur le champ , s'écria-t-elle , je suis sur qu'il accourra sans délai. Personne ne me l'amenera-t-il donc ? ne me faites pas mourir avant que je l'aie vu encore une fois ! Vous n'oseiriez me traiter de la sorte , s'il étoit ici..... Ces paroles sont encore présentes à mes oreilles..... ô ciel ! entendre de pareils discours ! & voir en même-tems cette pauvre malheureuse fremir d'horreur à ma vûe , & me prendre pour un voleur qui vient de l'attaquer sur le grand chemin ! Mais je vous demande pardon : les sentiments que j'éprouvai , ne peuvent être connus que par expérience , & doivent vous paroître fols & insensés.... Enfin elle parut pour un instant me reconnoître , & s'écria : O ciel ! mon cher frere ! aussitôt elle tomba dans des convulsions , & mourut entre mes bras.

Ici Booth fit une petite pause , & répandit des larmes : Miss Mathieu , peut-être par complaisance , pleura aussi & essuya les siennes.



CHAPITRE V.

Contenant d'étranges revers de fortune.

BOOTH continua ainsi le récit de ses aventures.

Vous jugerez peut-être, Madame, que la perte que je venois de faire, me rendoit suffisamment à plaindre, la fortune n'étoit pas encore contente : car le jour même que ma sœur fut mise en terre, il me vint un exprès de la part du Docteur Harrison avec une lettre, par laquelle il me marquoit qu'il feroit de chez M^e. Harris au départ du commissionnaire ; & il me prioit instamment de partir aussitôt sa lettre reçue, si Amelie m'étoit chere : quoique, ajoutoit-il, si la fille suit les volontés de sa mère, comme font la plûpart, il feroit peut-être encore plus sage à vous de rester où vous êtes.

Je fis monter le messager dans ma chambre, & ce ne fut qu'avec peine que je tirai de lui, qu'un grand Ecuyer avec un équipage à six chevaux, étoit arrivé chez M^e. Harris, & que toute la ville disoit que bientôt il devoit épouser Amelie.

J'eus bientôt lieu de m'appercevoir de combien mon amour pour Amelie étoit su-

périeur à toute autre passion. L'idée de ma chère Nancy s'effaça dans l'instant ; je quittai cette pauvre sœur sans vie, qui m'avoit couté des torrents de larmes ; je laissai à d'autres le soin de ses funérailles, & je pris la poste, ou pour mieux dire, je volai vers Amelie, & descendis chez le Docteur, comme il m'en avoit prié par sa lettre.

Ce bon ami m'apprit alors tout ce qui s'étoit passé pendant mon absence. Mr. Winckworth éroit arrivé le jour même de mon départ en grand équipage, & sans délai, il avoit fait ses propositions à M^e. Harris, offrant d'assurer la totalité de ses grands biens à Amelie, de telle manière qu'elle voudroit le lui prescrire. La mère sans autre délibération avoit accepté ses propositions, & exigé de la manière la plus pressante l'aveu de sa fille. Amelie avoit refusé aussi fermement de le donner, insistant de son côté sur le consentement qu'elle avoit déjà donné à notre mariage ; en quoi elle fut secondée fortement par le Docteur qui lui avoit déclaré, comme il me le déclaroit alors, que nous devions nous regarder comme mari & femme, aussi-bien que si la cérémonie eût déjà été taite.

Ces remontrances, me dit le Docteur, n'ont produit aucun effet sur M^e. Harris ; elle persiste toujours ouvertement dans la

réolution de marier sa fille à Winckworth. Je l'ai aussi attaqué lui-même , en lui représentant qu'il cherchoit à enlever la femme d'un autre homme. Tout cela a été inutile ; le jeune homme est trop amoureux pour écouter rien qui puisse le dissuader de sa passion.

Nous consultâmes alors ensemble les moyens qu'il y avoit à suivre dans de pareilles circonstances. Le Docteur s'opposa formellement à tout parti violent que je pourrois prendre contre Winckworth , que j'avois menacé assez mal à propos ; disant , que si je faisois une pareille entreprise , il abandonneroit ma cause pour toujours. Je le lui promis sur mon honneur : enfin il se détermina à faire une autre visite à M^e. Harris , & m'assura que s'il la trouvoit encore aussi opiniâtre , il se croiroit autorisé à nous marier , sans attendre d'autre consentement de la mere. Tout pere & mere , dit - il , est en droit de le refuser ; mais quand une fois ils l'ont donné , ils ne peuvent pas le retracter , à moins que les parties elles-mêmes ne leur en donnent un juste sujet par leur mauvaise conduite.

Le Docteur ayant fait cette visite sans obtenir un meilleur succès qu'auparavant , il ne fut plus question que d'examiner comment on pourroit avoir la présence d'Amelie par stratageme. Car elle étoit alors re-

nue plus resserrée que jamais ; elle couchoit toutes les nuits avec sa mère , qui pendant le jour ne la perdoit pas de vûe un seul instant.

Tandis que nous étions à délibérer sur ce point , un Marchand de vin de la ville vint visiter le Docteur pour l'informer , qu'il venoit de mettre en bouteilles un muid d'excellent vin de Portugal , dont il offroit de lui céder une portion , disant , qu'il devoit en envoyer à M^e. Harris , le jour même , douze douzaines de bouteilles.

Le Docteur alors sourit d'une idée qui lui vint dans la tête ; & m'ayant pris en particulier , il me demanda si j'avois pour mon Amelie , assez d'amour pour risquer de m'introduire chez elle dans un pannier : je saurai de joie à cette proposition. Le Marchand se prêta à notre projet sur les instances du Docteur. Car , Madame , vous n'ignorez pas le crédit que ce digne homme s'est acquis dans toute la ville. Le Docteur promit de plus d'obtenir une permission , & de faire la cérémonie dans sa maison , si je pouvois trouver quelque moyen pour y faire venir Amelie.

Je fus donc transporté à la maison de M^e. Harris dans ce pannier , & déposé à l'entrée. Je n'y restai pas long-tems : l'on me porta plus loin , & on me chargea sur un chariot pour me conduire dans une campagne

campagne à deux lieues de-là. J'en entendis donner l'ordre, lorsque j'étois dans le vestibule ; & j'appris en même-tems qu'Amelie & sa mere devoient m'y suivre le lendemain matin.

On me déchargea de dessus le chariot, & on me mit dans une grande salle aveo le reste du bagage. J'y restai trois bonnes heures à attendre le soir avec impatience ; je désirois fort de quitter ce poste où je me trouvois fort mal à mon aise, & de briser ma prison ; mais la fortune s'avisa de me mettre plutôt en liberté par les moyens qu'on va voir. La maison où j'étois alors, avoit été laissée à la garde d'une fille. Cette fidelle servante vint dans la salle, avec le voiturier qui avoit conduit le char ; les bonnes gens s'étant donné des preuves de la plus grande tendresse, le garçon proposa, & la fille y consentit, d'ouvrir le pannier & de boire ensemble une bouteille, pensant que dans la quantité leur Maîtresse n'y prendroit pas garde. Ils se mirent sur le champ en devoir d'exécuter leur projet, ils ouvrirent le pannier & furent fort étonnés de trouver ce qu'il contenoit.

Je profitai sur le champ de la consternation que je vis sur le visage de ces deux domestiques, & j'eus assez de présence d'esprit pour leur reprocher les secrets dont je venois d'être témoin. Je leur dis que leur

conduite à mon égard me serviroit de règle , pour sçavoir si j'informerois M^c. Harris tant de ce qu'ils avoient fait , que de ce qu'ils étoient prêts à faire : mais que s'ils me gardoient le secret , je garderois aussi le leur. Je les instruisis donc que mon dessein étoit de rester caché dans la maison , pour attendre la commodité d'obtenir une entrevue secrète avec Amelie.

Dans la situation où se trouvoient ces deux domestiques , vous pouvez penser que je n'eus pas beaucoup de peine à leur fermer la bouche. En un mot ils consentirent à tout ce que je voulois. Je restai la soirée dans la chambre à coucher de ma chere Amelie , & le matin on me porta dans un vieux garde-meuble , où j'attendis qu'Amelie , que cette fille avoit promis d'informier aussi-tôt son arrivée du lieu où j'étois caché , trouvât le moment favorable pour m'y venir voir.

Pardonnez si je vous interromps , me dit Miss Mathieu ; mais vous me rappellez à la mémoire une folie que j'ouïs dire dans ce tems-là , quoique je fusse bien loin de vous ; qu'un Officier d'intelligence avec Amelie avoit rompu la porte de la cave de sa mere , & en avoit enlevé une grande quantité de vin. Je ne rapporte ceci que pour vous faire voir le fondement qu'ont la plupart des contes que l'on fait.

Booth répondit qu'on lui avoit dit à lui-même quelque chose de semblable ; ensuite il continua son histoire, comme on va voir dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E VI.

Contenant bien des aventures surprenantes.

JE restai là, continua-t-il, un jour entier dans l'attente d'un bonheur, dont les approches chéries me donnoient tant de plaisir ; je n'aurois pas changé ma cachette pour le plus beau palais de l'Univers.

Un peu après à la nuit tombante, Madame Harris arriva avec Amelie & sa sœur. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur commença à palpiter. Si mes espérances croissoient à chaque moment, d'étranges appréhensions que je n'avois pas encore senties, vinrent s'y joindre & en altérer la douceur.

Après avoir resté deux bonnes heures dans cet état, j'entendis la marche d'une femme qui montoit dans l'escalier ; j'espérois déjà que ce seroit Amelie : mais tout d'un coup la porte s'ouvrit, & M^e. Harris parut elle-même, avec un visage pâle comme la mort : elle avoit tout le corps tremblant, sans doute, de colere ; elle m'ac-

Kij

cabla des injures les plus ameres. Il n'est pas besoin de vous répéter ce qu'elle dit ; & même je ne le pourrois pas, tant j'étois anéanti & confondu dans ce moment. Le résultat vû, fut que je sortis sans voir Amelie.

Mais, dit Miss Mathieu, comment fûtes-vous donc si malheureusement découvert?

Le voici, répondit Booth : La Dame ayant demandé au souper une bouteille de vin, dont les domestiques ni moi n'avions passé la présence d'esprit de nous pourvoir, on lui dit qu'il n'y en avoit point dans la maison, quoiqu'auparavant on lui avoit déclaré que tout étoit arrivé en bon état. Elle fit appeler la fille, qui, ne pouvant trouver sur le champ aucune excuse, prit le parti de se jettter aux genoux de M^e. Harris, & lui ayant avoué le projet de prendre une bouteille de vin, qu'elle rejetta sur le garçon, elle trahit mon secret.

Après avoir effuyé une vesperie d'un bon quart d'heure de la part de M^e. Harris, je me laissai conduire jusqu'à la porte extérieure de la cour, d'où je partis dans une situation d'esprit inconsolable pour revenir chez moi. La nuit étoit noire ; il pleuvoir, & j'avois deux lieues à faire. Puis-je vous ajouter ces bagatelles comme des circonstances qui augmentoient mon embarras ?

Comment se peut-il faire, s'écria Miss

Mathieu, que vous soyez sorti de la maison sans voir Amelie?

Je vous assure, Madame, répondit Booth, que j'en ai souvent été étonné moi-même : la vue de sa mère m'avoit tellement troublé l'esprit, que jamais il n'y eut d'homme si imbecile que je fus alors. Peut-être que mes tendres inquiétudes pour les chagrins d'Amelie en furent la principale cause. Quoi qu'il en soit, je sortis de la maison, & j'avois déjà marché environ cent pas, lorsqu'au détour des murs du jardin, j'entendis une voix de femme, qui d'un ton assez bas m'appelloit par mon nom. La personne de qui partoit la voix étoit bien près de moi ; la nuit étoit si obscure, que je ne pouvois la voir, & dans le trouble où j'étois, je ne reconnus même pas le son de sa voix. Je lui répondis par un vers de Congreve qui se présenta à mon esprit ; car je n'avois guère envie alors de chercher à réciter des vers. *Quest-ce qui appelle le malheureux qui fut Alphonse?* A ces mots la Dame se jeta dans mes bras en criant : Oh! c'est mon Alphonse : oui, mon unique Alphonse. O Miss Mathieu, figurez-vous quels furent mes transports, quand je fçus que je tenois mon Amelie dans mes bras ? Je l'embrassai avec un transport que je ne puis vous exprimer ; & je lui dis mille tendresses, autant qu'il est possible d'en dire.

en un moment : car l'allarme étoit déjà à la maison , Mc. Harris n'ayant pas trouvé sa fille ; & la cour étoit déjà remplie de flambeaux & de cris de toute espèce.

Je fis passer Amelie par-dessus une porte , & ayant sauté après elle , nous nous glisfames le long d'une haie , dans une route toute opposée à celle qui conduisoit à la ville , parce que j'imaginais que ce seroit par-là qu'on iroit à notre poursuite. J'avois pensé juste ; nous les entendîmes passer le long de cette route ; & j'ouïis la voix de Mc. Harris elle-même , qui courroit comme les autres malgré l'obscurité & la pluie. Par ce moyen nous leur échapâmes heureusement , & grimpant par-dessus la haie & le fossé ; (en quoi mon Amelie me feconda dans tous le chemin en vraie héroïne) nous arrivâmes enfin à un petit chemin verd ; nous y trouvâmes un grand chêne touffu qui nous mit à couvert pendant cette violente tempête.

Quand elle fut passée , & que la lune commença à paroître , Amelie me dit qu'elle sçavoit très-bien où nous étions , & enfilant peu après un autre sentier à droite , elle m'assura que ce chemin conduisoit à une maison où nous serions sûrs & hors de tout soupçon. Je m'abandonnai à sa conduite ; & à force de marcher ,

nous arrivâmes à une chaumière éloignée d'environ une lieue de la maison de M^e. Harris.

Comme il faisoit une grosse pluie, nous entrâmes sans cérémonie dans cette chaumière, où nous apperçumes une foible lueur.

Nous y trouvâmes une vieille femme seule auprès d'un petit feu. Elle ne nous eut pas plutôt vus, que se levant tout d'un coup de son siège, elle recula en arrière, & donna des marques de la plus grande surprise. Amelie se remettant un peu, lui dit : Ne soyez pas étonnée, nourrice, si vous me voyez dans ce moment si mal équipée. La vieille après avoir donné mille témoignages de joie, & exprimé ses tendres inquiétudes pour cette Demoiselle qu'elle voyoit toute trempée d'eau, se mit en devoir d'allumer un grand feu ; en même tems elle demanda à Amelie la permission de lui offrir de quoi se changer, disant que ses habits quoique grossiers étoient blancs & propres, & qu'ils seroient beaucoup plus secs que les siens. Je me joignis si fortement à ses instances, qu'Amelie, tout en disant qu'elle ne craignoit pas de s'enrhumer, (elle a en effet le meilleur tempérament du monde) y consentit à la fin. Je me retirai sous un hangard pour donner à mon ange la liberté de s'habiller dans la

seule chambre basse dont cette chaumière étoit composée.

A mon retour dans la maison, Amelie voulut que je changeasse aussi, & que je prisse un habit du fils de la bonne vieille..... Je suis bien aise, dit Miss Mathieu, de voir qu'elle ne vous oublia point. J'avoue que j'avois trouvé un peu de cruauté à vous avoir laissé sortir ainsi à la pluie.... O Miss Mathieu, continua-t-il, sans prendre garde à sa remarque, j'eus alors la commodité d'observer le grand pouvoir d'une beauté exquise, à laquelle rien ne peut ajouter ni diminuer. Amelie couverte des pauvres haillons de sa nourrice, n'étoit guère moins belle que je l'avois vue paroître au bal ou dans une assemblée. Je le veux bien croire, repliqua Miss Mathieu ; mais, je vous prie, poursuivez votre histoire.

La bonne vieille, continua-t-il, après nous avoir équippé de son mieux, & mis nos habits sécher devant le feu, commença à nous faire des questions, & après bien des hélas, s'écria : Ma chere fille, j'ai l'ame bien inquiète, dites-moi quel est ce beau jeune homme ? O Miss Amelie, j'ai bien peur que M^e. ne sçache rien de toute cette affaire. Mais, nourrice, répondit Amelie, supposez que ce fût mon mari.... Oh, bon, si cela est, repliqua la nourrice. J'espere que c'est quelque bon Gentilhomme bien

bien riche , avec un beau carosse à six chevaux : & assurément quand il seroit le plus grand Seigneur de tout le pays , vous le méritez bien.... Mais pourquoi est-ce que je m'amuse à vous rendre les propos de cette bonne femme ? Elle fit paroître la plus grande affection pour Amelie ; & j'en fus d'autant plus charmé , que j'étois offendé des soupçons qu'elle avoit eus sur mon compte , & des malédictions qu'elle prononça contre moi , si je n'étois pas un bon mari d'une si aimable Dame.

Je secondai si bien le parti dont Amelie m'avoit donné l'exemple , que la vieille n'eut pas le moindre doute que nous ne fussions réellement mariés. Elle nous dit par manière de consolation , que si ce mariage n'étoit pas aussi favorable qu'il auroit pu l'être , M^e. avoir assez de richesses pour nous deux ; & que le bonheur ne consistoit pas toujours dans les grands biens. Elle commença à badiner de ce que M^e. Harris nous avoit mis à la porte ; ce que j'avois bien pu dire sans manquer à la vérité. Quand Amelie dit , qu'elle esperoit bien que sa nourrice ne nous trahiroit pas ; la bonne femme répondit avec beaucoup de chaleur : Vous trahir ! ma chere Dame ? Non , quand le Roi me donneroit tout ce qu'il a vaillant ; quand Madame m'offriroit sa grande maison , & toute la ferme qui en dépend.

Ensuite la bonne femme courut au poulailler, tua un poulet, & le mit à la broche sans autre cérémonie. Puis appellant pour l'aider, son fils qui étoit couché, elle se mit à préparer tout pour notre souper ; & nous servit ce poulet d'une maniere si propre, je disois presque, si élégante, qu'il auroit fallu n'avoir jamais senti la faim, ou ne pas mériter le bonheur de la satisfaire, pour avoir quelque repugnance à en manger. Ce mets fut accompagné d'un peu de bierre que notre bonne hôtesse avoit, disoit-elle, résolu de ne pas déboucher avant les fêtes de Noël ; mais, ajouta-t-elle, je ne m'attendois pas d'avoir jamais l'honneur de voir ma très-honorée Dame dans cette pauvre maison.

Pour moi j'étois si content, qu'aucun objet au monde ne me faisoit envie. Amelie même me paroissoit d'assez bonne humeur ; elle me dit doucement à l'oreille, qu'elle s'appercevoit que le bonheur pouvoit habiter dans une chaumière.

Une chaumière ! s'écria Miss Mathieu, une chaumière avec ce qu'on aime, est un palais.

Quand notre souper fut fini, continua Booth, la bonne vieille voulut penser à nos autres besoins ; elle nous pria avec instance d'accepter son lit, disant qu'il étoit propre, quoique pas trop bon ; & qu'elle

alloit y mettre des draps blancs. Elle ajouta quelques autres propos qui firent un peu rougir mon ange. Quant à moi j'étois fou, & d'une étourderie sans égale. Je consentis si bien à la résolution d'Amelié de passer toute la nuit debout, que si cela ne donna pas à la vieille quelque soupçon sur notre mariage, ma conduite devoit lui inspirer pour moi le dernier mépris.

Nous tachâmes de résoudre la nourrice à se coucher dans son lit ; nous ne pûmes y réussir ; elle nous dit que grace au Ciel elle sçavoit trop bien vivre pour cela : enfin elle fut si polie & si attentive, qu'il n'y eut pas moyen de la faire sortir de la chambre de toute la nuit. Heureusement nous entendions tous deux le françois : ainsi nous consultâmes ensemble, même devant elle, sur les mesures que nous avions à prendre dans une telle conjoncture. Enfin il fut résolu que j'enverrerois le fils de la nourrice à notre digne ami le Docteur avec une lettre pour le prier de venir nous joindre ici, parce que nous ne pouvions pas avec sareté risquer d'aller à la ville, où nous pensions bien qu'avant le lendemain matin tout seroit déjà en allarme à cause de nous.

Ici Booth s'arrêta tout court en riant, & dit qu'il alloit raconter une inquiétude de sa part, si ridicule, qu'il ne pouvoit même

L ij

y penser sans rire.... Le lecteur apprendra ce que c'étoit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Histoire de Booth. Autres aventures surprenantes.

HElas ! Miss Mathieu , s'écria Booth , qu'il faut souvent bien peu de chose , pour amener les plus grandes afflictions ! Vous ne devinez pas sans doute , ce que je vais vous dire. Nous n'avions alors ni papier , ni plume , ni encre pour écrire.

Nous en fumes réduits à nous contenter d'un message de bouche. Cependant nous nous étudiaimes pour le faire dans des termes qui ne pussent pas donner le moindre soupçon de la situation présente de nos affaires. En effet Amelie me dit tout bas , que je pouvois me confier à ce garçon ; qu'il avoit été son frere de lait , & qu'elle avoit bonne opinion de sa fidélité. C'étoit en effet un garçon d'un excellent naturel : le Docteur Harrison qui l'avoit pris dans sa maison à la recommandation d'Amelie , lui avoit enseigné à lire & écrire fort bien , & s'étoit donné la peine de lui inspirer l'amour de la probité & de la religion. Il n'étoit pas même encore sorti du service du Docteur ; mais seulement il étoit venu passer quel-

que tems chez sa mere , à cause de la petite vérole dont il avoit été attaqué , & dont il étoit tout nouvellement retrabli.

Si je vous en ai tant dit de ce garçon , continua Booth , c'est afin que vous ne soyez pas surprise de quelques histoires que j'aurai occasion de vous en rapporter par la suite.

Je vais maintenant , Madame , vous apprendre un de ces accidens étranges , amenés par un enchaînement de circonstances , que le pur hazard n'a jamais été capable de réunir , & qui , pour cette raison , ont donné dans les esprits superstitieux naissance à la Fortune , & à plusieurs autres êtres imaginaires semblables.

Nous attendions donc avec impatience l'arrivée du Docteur ; notre messager avoit déjà tardé plus de tems qu'il n'en falloit ; vous sentez que ce tems ne nous paroissoit pas plus court qu'il n'étoit réellement : quand la nourrice qui étoit sortie de la maison pour quelque affaire , accourut à nous toute hors d'haleine , en criant : Ma chere jeune Dame , voilà le carosse de Madame à la porte. A ces mots Amelie devint aussi pâle que la mort ; je craignis qu'elle ne tombât en foiblesse. Que dis-je , je craignis ? à peine conservai-je moi-même l'usage de mes sens , & je n'étois guère en meilleur état que mon Ange.

Tandis que nous étions dans cette cruelle situation, Amelie renversée sur sa chaise avec un teint livide, tel qu'on peint un fantôme, moi-même à ses pieds avec un visage à-peu-près de la même couleur, & la nourrice criant & jettant de l'eau sur le visage d'Amelie, M^e. Harris entra dans la maison. A l'aspect de cette scène, elle se jeta pareillement sur une chaise, & demanda vite un verre d'eau que Miss Betty, sa fille aînée, lui alla chercher. Pour la nourrice, rien n'étoit capable de faire impression sur elle, tant elle étoit effrayée du danger de sa jeune maîtresse.

Le Docteur venoit d'entrer dans la chambre, & accourant brusquement à Amelie, après quelques discours qui marquoient son étonnement, il la prit par la main, lui fit mille amitiés, & dit que nous étions ici tous amis. Enfin il la mena toute chancelante à M^e. Harris. Alors Amelie se jeta aux genoux de sa mère. Le Docteur la fit lever, en disant : Fi donc, Miss, cette posture ne convient que devant le Tout-Puissant. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer cette singularité de sa part, vous le connoissez; vous pouvez l'avoir entendu parler contre cet usage de se présenter aux hommes, dans la posture la plus humble que nous puissions prendre devant l'Etre suprême.

Je passe sur bien des circonstances indifférentes. Nous scumes bientôt que le Docteur avoit tout arrangé avec M^e. Harris ; nous allâmes droit à l'Eglise. Le Docteur s'étoit pourvu d'avance des permissions nécessaires pour nous marier.

Mais , reprit Miss Mathieu , où est donc cet accident si étrange ? Vous avez excité ma curiosité , & vous ne l'avez pas faite.

Madame , répondit-il , vous avez raison ; le reproche est juste. Je l'aurois sans doute oublié ; mais vous ne devez pas en être surprise , si vous refléchissez que je vous racontois la partie la plus intéressante de mon histoire..... Mais avant que de vous apprendre cet accident ; il faut que je vous raconte ce qui étoit arrivé depuis la fuite d'Amelie de la maison de sa mère. M^e. Harris courut d'abord dans le chemin avec ses domestiques ; & nous poursuivit , du moins le croyoit-elle ainsi , dans la route qui conduit à la ville. Comme il faisoit fort mauvais , & que la pluie tomboit à force , elle se mit à couvert dans un cabaret à bierre , à environ un demi-mille de sa maison , d'où elle envoya chercher son équipage : ainsi elle retourna à la ville avec sa fille. Aussi-tôt son arrivée , elle envoya chercher le Docteur , qui étoit son conseil ordinaire dans presque toutes ses

affaires. Ils passerent la nuit ensemble, le Docteur rachant par toutes sortes de motifs de mettre cette Dame à la raison ; il ne put pas y réussir, quoique, comme il me l'a dit depuis, Miss Betty joignit aussi ses prières les plus pressantes.

Ici Miss Mathieu fit un éclat de rire ; Booth en ayant voulu sçavoir la raison, elle lui dit après quelques façons, que c'étoit la seule bonne chose qu'elle eût jamais entendu dire de Miss Betty ; & même ajouta-t-elle, s'il faut vous le dire, (pardonnez-moi l'idée que j'ai de votre sœur) je l'ai toujours prise pour la plus franche hypocrite. Booth fit un soupir & dit, qu'il craignoit bien qu'elle n'en eût pas toujours si bien agi ; puis après s'être un peu remis, il continua ainsi.

Vous vous rappellez, Madame, que j'avois envoyé au Docteur un message verbal. Il n'étoit question que de l'informer où nous étions, & de le prier de venir nous y joindre, ou de nous envoyer un carosse pour nous conduire à l'endroit où il voudroit bien se trouver. Ce message devoit être fait au Docteur lui-même ; & le garçon avoir ordre, en cas qu'il ne fût pas chez lui, de l'aller chercher par tout où il seroit. Il remplit sa commission à la lettre, & parla au Docteur en présence de M^e. Harris.

‘Ah le sot, s’écria Miss Mathieu! point du tout, répondit Booth, c’est un Garçon intelligent; vous aurez sans doute lieu d’en convenir par la suite. Il n’avoit pas le moindre sujet de soupçonner, que le secret fût nécessaire; car nous avions pris tous les soins possibles pour n’être point suspects..... Eh bien, Madame, cet accident qui avoit paru si fâcheux, tourna tout-à-fait à notre avantage. Dès que M^e. Harris entendit ce message, elle entra dans la plus violente colere, & accusa le Docteur d’être du complot, & de s’être ligué avec moi dans le projet d’enlever sa fille.

Le Docteur, qui jusqu’alors n’avoit employé que les voies de douceur, parla alors d’un ton tout différent. Il avoua le fait, & justifia sa conduite. Il dit qu’il n’étoit pas homme à se mêler dans les affaires de famille des autres, & qu’il ne se seroit jamais mêlé des siennes, si elle ne l’en eût prié: mais que puisque M^e. Harris elle-même l’accusoit d’être entré pour quelque chose dans cette affaire, il tâcheroit de s’en acquitter avec honneur, & sur-tout de conserver une jeune Demoiselle pour qui il avoit la plus haute estime: car, s’écria-t-il, [& en vérité il disoit vrai] c’est le plus noble & le plus généreux cœur du monde. Vous-même, Madame, ajouta-t-il, vous avez consenti à son mariage; à votre priere

je m'en suis mêlé : ensuite il ajouta en ma faveur quelques particularités que la modestie ne veut pas que je répète. Non , Monsieur , reprit vivement Miss Mathieu , j'insiste une fois pour toutes , que vous laissiez là votre modestie.... Nous autres femmes nous n'aimons pas à entendre les louanges les unes des autres ; je m'en vengerai en écoutant celles d'un homme , & sur-tout d'un homme , ajouta-t-elle en souriant , que je n'en croirai peut-être pas meilleur pour cela. Eh bien , pour vous obéir , Madame , continua Booth , le Docteur eut la bonté de lui dire qu'il s'étoit informé de mon caractère , & qu'il avoit appris que j'avois toujours été un fils obéissant , & un frere plein d'affection. Or quiconque s'acquitte bien de ses devoirs à ces deux égards , donne tout lieu d'espérer qu'il remplira aussi bien les autres..... Il finit par dire , que le bonheur d'Amelie , son cœur & même sa réputation , étoient intéressés dans cette affaire ; & que comme il y avoit été employé , il étoit résolu de la faire réussir ; puis tirant de sa poche la permission qu'il avoit obtenue , il déclara à M^e. Harris qu'il alloit partir sur le champ & marier sa fille par-tout où il la trouveroit. Ce discours , le ton du Docteur , ses regards & toute sa conduite , qu'il faisait assez bien ménager pour inspirer le respect

& même la terreur, quand il le veut, firent peur à la pauvre M^e. Harris, & produisirent plus d'effet que n'avoient fait toutes ses raisons & ses prières. Je vous ai déjà dit quelles en furent les suites.

Ainsi l'étrange accident de n'avoir point de plume, de papier ni d'encre, & de n'avoir pas voulu confier notre secret à ce garçon, découvrit notre retraite à M^e. Harris. Cette découverte mit le Docteur dans le cas de parler haut comme il fit, & enfin produisit l'heureux événement que je vous ai raconté, & que, comme notre mère l'a raconté depuis, rien n'auroit pu amener, que la chaleur avec laquelle le Docteur s'exprima après cette découverte.

Eh bien, Madame, me voilà marié avec ma chère Amelie. Vous pensez peut-être que dans cet état, mon bonheur n'étoit pas susceptible d'accroissement : peut-être le croyois-je moi-même. Cependant je puis vous assurer avec vérité, que l'amour que j'avois alors pour Amelie, n'est pas comparable à celui que je sens actuellement pour elle. Heureuse Amelie ! s'écria Miss Mathieu. Si tous les hommes vous ressemblent, les femmes seroient trop heureuses. Je dis plus ; tout le monde le seroit autant qu'il peut l'être : car sur mon ame, je crois que c'est de la maudite inconstance de votre sexe pour le nôtre, que provient la

moitié des misères de l'humanité.

Nous croyons devoir donner à nos Lecteurs le tems de méditer sérieusement sur cette maxime importante. Pour cet effet, nous finirons ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel nos Lecteurs seront sans doute partagés dans leurs sentimens, sur la conduite de Mr. Booth.

Mr. Booth continua son histoire de la maniere suivante.

Il ne se passa rien dans les premiers mois de notre mariage, qui mérite d'être raconté. Je n'ai pas besoin de dire à Miss Mathieu, que je trouvai dans mon Amelie toutes les perfections dont la nature humaine est susceptible. Mr. Harris nous fusa d'abord quelques traverses. Elle avoit plutôt cédé au Docteur, qu'elle n'avoit consenti volontairement au mariage. Cependant peu à peu elle prit son parti, & à la fin parut parfaitement réconciliée avec nous. J'ai attribué ces heureux effets en partie aux bons offices de Miss Betty, qui s'étoit toujours déclarée de mes amies. Elle avoit beaucoup aidé à Amelie pour s'échapper, quoique je n'aie pas eu l'occasion de vous le dire plutôt; & en tout elle s'étoit si bien

conduite , du moins à l'extérieur , que sa sœur & moi nous la regardions comme vraiment attachée à nos intérêts.

Six mois après notre mariage , on augmenta mon régiment de deux compagnies nouvelles , & j'obtins dans l'une le grade de Lieutenant. C'est dans cette occasion , que Miss Betty nous laissa appercevoir pour la première fois une disposition que nous n'avons que trop éprouvée depuis.

Nous y voilà , Monsieur , dit Miss Mathieu ; je ne m'étois pas tant trompée dans l'idée que j'avois de cette fille.... Ne me refusez donc pas un peu de pénétration..... Je m'y connois.... &....

Miss Mathieu alloit faire une comparaison ; mais Booth continua ainsi. Vous aurez la bonté de vous rappeller , Madame , qu'il avoit eu un traité entre M^e. Harris & moi , que j'assurerois à Amelie toute la fortune qu'elle pourroit avoir , excepté une certaine somme qui devoit être employée pour mon avancement à l'armée ; mais le mariage n'ayant pas eu lieu , comme vous avez entendu , cette convention n'avoit point été réalisée. Depuis que j'étois devenu l'époux d'Amelie , sa mère n'en avoit jamais dit le moindre mot. Pour moi je déclare que je n'étois pas encore sorti de ce délicieux sommeil de félicité , où la possession d'Amelie m'avoit plongé.

Ici Miss Mathieu soupira , & jeta sur Booth le coup d'œil le plus tendre : il continua ainsi son histoire.

Bientôt après ma promotion , M^e. Harris prit un matin l'occasion de me parler sur cette matière. Elle me dit qu'ayant été avancé à la Lieutenance sans qu'il m'en eût rien couté , elle vouloit me fournir l'argent nécessaire pour me faire monter d'un degré plus haut , & que s'il falloit même quelque chose de plus que nous n'étions convenu , elle ne manqueroit pas de me le fournir , tant elle étoit satisfaite de la conduite que je tenois avec sa fille , ajoutant qu'elle comptoit bien que j'étois toujours dans le même dessein d'assurer à ma femme tout le reste de sa fortune.

Je répondis aux bontés de notre mère avec les sentimens de la plus vive reconnaissance ; & je lui protestai que si je possédois toutes les richesses du monde , j'erois prêt à les mettre aux pieds de ma chère Amelie. Oui , quand je posséderai dix mille mondes.... le Ciel m'en est témoin.

M^e. Harris parut enchanté de la vivacité de mes sentimens , & dit qu'elle alloit sur le champ envoyé chercher son Notaire & lui donner les ordres nécessaires. La conversation ne fut pas poussée plus loin sur ce sujet.

Depuis cet instant je remarquai une alteration sensible dans la conduite de Miss Betty. Elle devint plus réservée avec sa sœur & avec moi : à la moindre occasion, elle éroit bizarre & de mauvaise humeur ; & même elle affectoit de parler, sur-tout devant sa mère, des suites fâcheuses d'un mariage imprudent. Si par hasard il m'échappoit en public de faire quelques amitiés, ou de dire quelques douceurs à Amelie, elle plaçoit toujours quelques remarques malignes sur le peu de durée des passions violentes. Enfin quand j'exprimois un sentiment de tendresse pour ma femme, sa sœur disoit méchamment ; Je souhaite vous en entendre dire autant dans sept ans d'ici.

C'est la réflexion qui nous a fait remarquer après coup toutes ces choses. Dans le moment même, Amelie & moi étions trop délicieusement occupés l'un & l'autre, pour songer à pénétrer ce qui se passoit dans l'âme des autres.

Malheureusement pour nous, le Notaire de M^e. Harris éroit allé faire un voyage à Londres, où il resta plus d'un mois. Comme elle ne se soucioit pas de confier ses affaires à un autre, l'arrangement fut suspendu jusqu'à son retour.

Amelie qui éroit enceinte alors, m'avoit souvent marqué son appréhension que je ne

fusse commandé quelque jour ; elle m'avoit juré que si cela arrivoit , quand même elle ne se trouveroit pas dans le même état qu'actuellement , elle en auroit un chagrin inconcevable. Elle me faisoit ces représentations avec tant de tendresse , & d'un air si touchant , que pour éviter pareille chose , je rachai d'obtenir d'être transferé dans les gardes à cheval , parce que cette troupe va rarement en campagne , & ne marche que quand le Roi commande en personne. Je trouvai un Officier pour cela ; nous convinmes de nos arrangemens , & M^e. Harris avoit ordonné que l'argent que j'aurois à donner fût tout prêt , malgré les oppositions de Miss Betty , qui tout ouvertement cherchoit à l'en dissuader , alleguant pour raisons que cet échange étoit à mon désavantage ; que je ne pourrois plus après cela espérer d'avancer dans l'armée , sans oublier en même-tems de jeter au hasard certains traits très-préjudiciables à ma réputation & à mon courage.

Quand tout fut convenu , les deux commissions furent expédiées , & il n'y manquoit plus que la signature du Roi. Un jour à mon retour de la chasse , Amelie vint à moi , & m'embrassant tendrement , s'écria : Mon cher mari , j'ai des nouvelles pour vous qui me comblient de plaisir. Il n'y a rien assurément de si heureux que l'échange

change que vous avez fait. Le régiment dans lequel vous étiez, a ordre de partir pour Gibraltar.

Je reçus ces nouvelles avec moins de transports qu'elle ne s'y étoit attendu. Je lui répondis froidement, que puisque cela étoit, je souhaittois de tout mon cœur que les commissions fussent signées. Que dites-vous, repliqua Amelie avec surprise. Ne m'avez-vous pas assuré que tout étoit fait? votre air glacé me fait mourir de frayeur.... mais j'entre dans de trop petits détails. Cette lettre venue par la poste, étoit de l'Officier avec qui j'avois fait l'échange; il me marquoit que, quoique le Roi n'eût pas signé nos commissions, le marché devoit tenir; qu'ainsi il insistoit comme un droit, & me demandoit comme une faveur de le laisser aller à Gibraltar à ma place.

Cette lettre leva tout d'un coup mes incertitudes. Elle m'apprenoit que nos commissions n'étoient pas signées, & qu'ainsi l'échange n'étoit point consommé. Par conséquent mon homme n'avoit aucun droit d'exiger que je le laissasse partir: quant à ce qu'il me le demandoit comme une faveur, il étoit clair que je ne pouvois y consentir qu'aux dépens de mon honneur. Je me trouvai donc réduit à l'alternative la plus terrible, où un homme puisse se renconter: & je vous l'avoue sans honte,

l'honneur ne fut pas si supérieur à l'amour qu'il auroit dû l'être. La pensée d'abandonner Amelie, dans l'état où elle étoit, aux souffrances & peut-être à la mort, m'étoit insupportable ; il ne falloit pas moins que la considération de mon honneur qui me boureloit l'ame, pour remporter la victoire dans ce combat.

Il n'y a point de femme au monde, s'écria Miss Mathieu, qui méprise tant le défaut de cœur dans un homme que moi ; cependant, permettez-moi de le dire, vous futes peut-être un peu trop scrupuleux dans cette occasion.

Vous conviendrez, Madame, répondit Booth, que qui viole les loix de l'honneur dans la plus petite circonstance, doit être traité de même que le plus criminel. Il n'y a point d'excuse, point de pardon à espérer ; & on n'a rien fait du tout, si on laisse quelque chose à faire. Si le combat avoit été si terrible en moi-même, jugez de ma situation en présence d'Amelie ? Le moyen de supporter ses soupirs, ses larmes, sa désolation, son désespoir ? Comment pouvois-je m'envisager comme la cause de ses souffrances ? ou soutenir l'idée d'être le maître de lui donner un soulagement présent, & la refuser ? Car j'étois précisément dans ce cas.

Miss Betty étoit redevenue mon amie.

Elle ne m'avoit pas dit un seul mot agréable depuis plus de quinze jours ; & maintenant elle m'élevoit jusqu'au ciel , & blamoit aussi sévèrement sa sœur à qui elle reprochoit , comme une foiblesse méprisable , de préférer ma sûreté à mon honneur. Elle dit à cette occasion mille choses déplaisantes que je ne vous répéterai pas.

Au milieu de cette discussion , le bon Docteur vint dîner chez M^e. Harris , & à ma priere il nous dit son sentiment sur cette matière.

Ici M^r. Booth fut interrompu par l'arrivée d'un homme dont nous parlerons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Contenant une scène bien différente de celle du précédent Chapitre.

LE Gentilhomme qui arriva étoit le Géolier , ou si vous voulez , comme il aimoit qu'on le nommât , le Gouverneur de la prison.

Il fit si peu de cérémonie à son arrivée , que le verrouil que nous avions mis en dedans obéit , & la porte s'ouvrit sur le champ. Tout en entrant il dit à Miss Mathieu qu'il lui apportoit une bonne nouvelle , pour la-

Mij

quelle il exigeoit une bouteille de vin de récompense.

Certe demande lui ayant été accordée ; il apprit à Miss Mathieu que le Gentilhomme blessé n'étoit point mort , & même que sa blessure n'étoit pas mortelle ; que la perte de son sang & peut-être la frayeur lui avoient occasionné un évanouissement ; mais, Madame , ajouta-t-il , je crois que si vous voulez employer les moyens propres , vous pouvez être cautionnée demain. J'attends le Procureur ce soir ; chargez-le de votre affaire ; je vous garantis que c'est une chose sûre. Il est vrai qu'il faudra distribuer de l'argent ; ces gens en demandent toujours un peu en pareils cas. Pour moi je ne cherche jamais à garder les prisonniers plus long-tems que la loi ne le demande ; soyez-en convaincue : sitôt que j'apprends qu'ils peuvent obtenir leur élargissement sous caution , je ne manque jamais de le leur dire. Jamais je ne fais de marché avec eux , non plus ; j'aime mieux m'en remettre à la générosité des Messieurs & des Dames : c'est ma méthode. Je ne soupçonne pas des gens comme il faut de manquer de générosité.

Miss Mathieu répondit assez faiblement à toutes ces belles propositions. Elle dit que n'ayant rien fait dont elle se repentît , elle étoit absolument indifférente à tout ce

qui en pourroit arriver. Tout ce que je puis vous dire , ajouta-t-elle , c'est que si ce misérable vit encore , c'est le plus grand coquin du monde. Ainsi au lieu de lui dire un mot de caution , elle le pria de la laisser encore seule avec Mr. Booth. Le Géolier lui repliqua : En effet , Madame , peut-être vaudra-t-il mieux rester un peu plus long-tems ici , si vous n'avez pas de caution prête , que de la payer trop cher. D'ailleurs dans un ou deux jours , quand le Gentilhomme sera tout-à-fait hors de danger , ces mêmes gens qui aujourd'hui exigeroient une somme exorbitante , ne pourront plus rien prétendre. A coup sur , vous ne manquerez de rien ici. On peut avoir pour de l'argent tout ce qu'il y a de mieux pour le boire & le manger : je m'en flatte ; ma maison peut le disputer aux meilleures auberges. Le Capitaine que voilà n'avoit pas besoin d'être si honteux d'avouer ce qu'il est , quand il est entré ici ; nous avons eu des Capitaines & d'autres grands personnages ici avant lui : & il n'y a pas de mal à cela , je m'en flatte. On trouve quelquefois des gens distingués dans des lieux qui ne leur conviennent pas moitié si bien ; permettez-moi de vous le dire , Capitaine Booth ; oui , ceci soit dit en passant.

Je vois , Monsieur , répondit Booth , un peu déconcerté , que vous êtes bien in-

formé de mon état ainsi que de mon nom. Oui, Monsieur, dit le Géolier; & je vous en honore d'autant plus. J'aime les gens de guerre moi : j'ai été à l'armée aussi autrefois, tel que vous me voyez, dans le régiment du Comte d'Oxford. Il est vrai que j'étois simple volontaire; mais j'avois assez d'argent pour acheter une place de Quartier-Maître, quand il me prit envie de me marier; ma femme ne voulut pas souffrir que je restasse dans le militaire. Elle aimoit la vie simple & unie; c'est ce qui m'a fait prendre cette profession.

Sur ma parole, Monsieur, répondit Booth, vous avez bien fait de consulter les inclinations de votre femme. Mais vourez-vous bien satisfaire ma curiosité? qui est-ce qui vous a appris que j'étois homme de guerre? car il me semble que mon habillement n'a pas pû me trahir.

Trahir! répondit le Géolier, il n'y a point de trahison à cela, je crois.... je ne suis pas un homme à trahir les gens: mais à vous voir si réservé, & de si mauvaise humeur, vous me feriez presque croire qu'il y a quelque chose de plus grave dans votre affaire. Si cela est, vous pouvez me le confier sans hésiter, je vous en assure: excusez, si je vous parle ainsi: mais le plustôt c'est le mieux: voila tout. D'autres pourroient vous venir offrir leurs services;

dans pareils cas les premiers doivent avoir la préférence. Voila tout. Les Causeurs sont odieux, n'en doutez pas, & on ne s'embarrasse pas de passer pour tel, quand on peut s'en empêcher, à cause des mauvais traitemens que cela attire : il est même dangereux d'avoir trop de confiance, & quand il y a la sureté, & de l'argent d'un côté, & la potence de l'autre.... je sçais le parti qu'un homme sage a à choisir.

Que diable voulez-vous dire avec tout ce verbiage ? s'écria Booth ?

Ne vous fâchez pas, je vous prie, reprit le Géolier : ce que j'en dis est pour votre bien ; & si vous avez été..... vous m'entendez, je crois..... Non ma foi, répondit Booth, sur mon honneur, je ne vous entends pas.

Eh bien, eh bien, repliqua le Géolier, avec un sourire amer & méprisant ; si vous traitez si mal les gens qui vous veulent du bien, il faudra en voir les suites..... Pour moi, je sçais bien que je n'aurois pas pour deux sols de confiance en Robinson.

Qu'entendez-vous par-là, s'écria Booth, quel est ce Robinson ?

Vous ne connoissez pas Robinson, reprit le Géolier fort ému ? Booth ayant répondu que non ; celui-ci après avoir donné quelques marques de surprise, s'écria : Eh bien, Capitaine, il faut avouer que vous

êtes le seul parmi tous les Gentilhommes que j'ai vus. Cependant j'ai un avertissement à vous donner : Mr. Murphy & Robinson ont beaucoup disputé à votre occasion cette après dîné : pendant plus d'une demi-heure, je les ai entendus plusieurs fois nommer le Capitaine Booth : pour moi je ne répondrois pas que Mr. Murphy ne soit déjà allé travailler à cette affaire ; mais si vous prétendez me donner le change, ni rien faire de semblable, j'irai de ce pas trouver Mr. Trasher ; j'ai assez de crédit dans son esprit pour faire travailler à votre procès.

Ah nous y voilà donc, s'écria Booth, vous me prenez réellement pour un voleur de grand chemin.

Ne vous fâchez pas, je vous prie, Capitaine, répondit le Géolier ; dans ce tems-ci, il y a beaucoup de gens dans le monde qui font pis encore. D'honnêtes gens peuvent se trouver dans la détresse ; quand ils y sont une fois, je ne vois guère de ressource meilleure que le grand chemin. Bien de braves gens se sont trouvés dans le cas, à ma connoissance, & des gens qui avoient autant d'honneur, que qui que ce soit au monde.

Eh bien, Monsieur, dit Booth, je vous assure que je ne suis point de ces gens d'honneur que vous dites.

Miss

Miss Mathieu qui avoit été long-tems, ainsi que Mr. Booth, sans entendre le Géolier, ne sçut pas plutôt ce qu'il vouloit dire, qu'elle se mit contre lui dans une furieuse colere, à laquelle il ne s'attendoit pas. Mr. dit-elle au Géolier, comment osez-vous insulter un honnête homme, qui a eu l'honneur de servir avec commission de Sa Majesté, comme vous en convenez vous-même. Si ses malheurs l'ont conduit ici, il n'y a point de loi qui autorise un drole comme vous à lui faire insulte..... Drole ! murmura le Géolier..... Je ne vous conseille pas, Madame, de vous servir de pareils termes avec moi..... Quoi, repliqua Miss Mathieu en fureur, vous osez me menacer ! qu'il ne vous arrive pas de passer par-dessus les bornes de votre pouvoir par rapport à moi : car je vous poursuivrois à toute outrance.

Il s'éleva entr'eux une forte altercation, jusqu'à ce que Booth se rendit médiateur, & appaissa le Géolier qui ne demandoit pas mieux qu'un accommodement ; car il avoit affaire à forte partie. D'ailleurs il ne vouloit pas irriter Miss Mathieu, qu'il s'attendoit de voir sortir le lendemain sous caution, & qui avoit plus d'argent de reste qu'il ne comptoit qu'elle en dût emporter. À l'égard des procédés violents & illégitimes, la Dame avoit montré trop de con-

noissance pour avoir rien à craindre de tel. Ainsi le Gouverneur prenant un ton plus doux, protesta que s'il avoit offensé le Capitaine, il lui en demandoit pardon de tout son cœur : que s'il avoit su qu'il fut réellement Capitaine, il n'auroit pas écouté de tels soupçons. Que le nom de Capitaine est un titre fort commun dans cet endroit, & que prennent bien des gens qui n'ont jamais été à l'armée, ou du moins qui n'ont été que simples soldats comme lui. Vous conviendrez avec moi, Capitaine, ajouta-t-il, que votre habillement n'est pas militaire, (en effet, il étoit vêtu d'un drap simple) je ne connois pas dans le monde un plus grand coquin que ce Robinson dont je parlois. Non en vérité, Monsieur : je souhaite qu'il ne se trame pas quelque complot contre vous. En tout cas, je ferai tout ce que je pourrai auprès de Mr. Murphy pour l'empêcher. Comptez que c'est, en fait de procédure, l'homme du monde le plus habile ; ses ennemis même en conviennent : comme je lui procure le plus d'affaires qu'il m'est possible, (& dans une prison comme celle-ci, il est sur qu'il s'en présente beaucoup,) un service en demande un autre. Je ne pense pas qu'il veulût entrer dans aucun complot pour faire tort à un de mes amis, du moins quand je ne le lui demande pas : sûrement il ne seroit

pas honnête homme , s'il le faisoit.

Booth fut alors convaincu que Mr. Robinson , qu'il ne connoissoit encore que de nom , étoit le joueur qui lui avoit escroqué son argent au jeu. Miss Mathieu qui étoit impatiente de cette longue interruption , exigea du Géolier qu'il les laissât seuls. Dès qu'il fut parti , Mr. Booth la félicita de la nouvelle qu'elle venoit de recevoir , que le blessé étoit en bon train de guérison. A quoi elle répondit après une petite pause ; Il y a peut-être quelque chose que vous ne soupçonnez pas , qui fait que je reçois votre compliment avec plus de plaisir , que le premier avis que ce misérable ait échappé au sort qu'il mérite : car je vous proteste qu'en lui-même il ne me dédommage pas de l'interruption de ma curiosité. Maintenant j'espére que nous ne serons plus interrompus , jusqu'à ce que vous ayez fini toute votre histoire..... Vous en étiez , ce me semble , au combat que vous eutes à soutenir pour quitter votre chere , votre heureuse Amelie. Eh pouvez-vous la juger heureuse dans une telle situation , s'écria Booth ? Oui , répondit Miss Mathieu , on est heureuse dans quelque situation que ce soit avec un tel mari : au moins je me croirois telle , moi qui ai éprouvé tous les revers de la fortune ; mais je n'étois pas née pour être heureuse. Je puis dire avec le

poète : *L'encre la plus noire de la fortune étoit faite pour moi , & quand le destin a écrit mon nom , il a fait un pâté.*

Non , non , ma chere Miss Mathieu , répondit Booth , bannissez ces idées tristes & mélancoliques. Le sort , je l'espére , vous réserve des jours plus heureux..... Croyez-vous , Mr. Booth , repliqua-t-elle ? Je crois que vous fçavez le contraire. Oui , vous le fçavez , car vous ne pouvez pas l'avoir oublié..... Toutes les Amelies du monde ne peuvent pas en avoir tout-à-fait effacé la mémoire. Il n'est pas en notre pouvoir d'oublier entierement..... si cela étoit , j'aurrois lieu de croire..... mais je ne fçais ce que je dis.... continuez , je vous prie , votre histoire.

Booth par sa promptitude à lui obéir , fit voir qu'il y prenoit réellement plaisir. A parler franchement , si on rassembloit tout ce que Miss Mathieu avoit laissé échapper de tems en tems sans le vouloir , il semble qu'on en pourroit tirer des conséquences capables de donner des idées assez désagréables pour un mari constant. Booth continua de raconter ce que l'on verra dans le livre suivant. :





L I V R E I I I.

CHAPITRE I.

Dans lequel Mr. Booth reprend son histoire.

J'Allois, si je ne me trompe, Madame, continua Booth, vous dire le sentiment du Docteur, lorsque le Géolier est venu nous interrompre.

Le Docteur ayant entendu les conseils que l'on me donnoit de part & d'autre, c'est à-dire, M^e. Harris pour rester, & Miss pour partir, à la fin y joignit aussi son sentiment. Pour Amelie elle fendoit en larmes & gardoit le silence; moi je n'étois guère en meilleure situation qu'elle.

Les commissions n'étant pas signées, dit le Docteur, on peut dire que vous êtes toujours dans le même régiment; ainsi je vous crois dans l'obligation de partir pour cette expédition. Votre devoir envers le Roi & la patrie, de qui vous avez mangé le pain, le demande de vous; & c'est un devoir d'une nature trop importante pour admettre le moindre manquement. Le soin de votre réputation demande aussi que

N iij

vous partiez. Le monde pourroit blâmer votre séjour ici : si même il étoit bien informé des choses , il ne vous traiteroit pas si doucement. Il faudroit vous attendre d'en voir exagerer toutes les circonstances à votre désavantage , & diminuer tout ce qui pourroit contribuer à votre justification : vous seriez timpanisé par-tout , & regardé comme un lâche & un poltron : on ne vous feroit aucune grace. Vous ne connissez que trop le penchant des hommes à la médisance , & le cruel plaisir qu'ils prennent à ternir la réputation des autres : l'usage que nous devons faire de cette connoissance est de ne point donner prise à leur malignité ; car il est difficile de rencontrer un homme assez scrupuleux pour n'avoir pas donné quelquefois la plus légère cause de le censurer ; méchant comme est le monde , il grossit les objets dix fois plus qu'ils ne sont réellement ; quand donc nous criions avec chaleur contre les mauvaises langues qui aggravent les choses pour les blâmer , nous ne devrions pas oublier que souvent nous y donnons lieu par notre imprudence. Ressouvenez - vous , mon enfant , qu'il y va ici de votre honneur. Or vous sçavez combien dans ces sortes de cas l'honneur d'un militaire est une chose délicate. C'est un trésor qu'on ne sçauroit essayer de vous ravir sans se déclarer votre

ennemi. Ainsi vous devriez considérer comme tel, quiconque avec cette connoissance cherchoit à vous faire perdre l'honneur en vous priant de rester.

Entendez-vous cela, ma sœur ? s'écria Miss Betty.... Oui, je l'entends, répondit Amelie, avec plus de courage que je ne lui en avois encore vu; & je donnerois ma vie pour conserver son honneur; oui, je le conserverai, quand je devrois l'acheter à ce prix; & puisque le Docteur Harrisson est d'avis que M^r. Booth doit partir, j'y donne mon consentement. Allez, mon cher mari, s'écria-t-elle, en se jetant à genoux; puissent tous les Anges du ciel vous garder & vous ramener sain & sauf.... Je ne puis répéter ses paroles sans en être vivement affecté, dit-il, en essuyant ses yeux; les termes ne peuvent rendre toute l'excellence de cette chere femme: en vérité, Miss Mathieu, elle posséde toutes les perfections de la nature humaine.

Je ne vous fatiguerai pas plus long-tems de ce qui se passa dans cette occasion, ni de la querelle que M^r. Harris eut avec le Docteur. La bonne mere ne pouvoit souffrir que je quittasse sa fille dans l'état où elle se trouvoit. Elle tomba avec fureur sur l'état des gens de guerre, & maudit le jour où sa fille avoit épousé un militaire; sans oublier le Docteur qui avoit eu beaucoup

de part à ce mariage. Je ne détaillerai pas non plus la scène tendre qui se passa entre Amelie & moi avant mon départ.

Ah, reprit Miss Mathieu, je vous prie de ne pas m'en priver. Rien ne me fait tant de plaisir que les scènes de tendresse. Je serois charmée de sçavoir, s'il étoit possible, jusqu'à la moindre syllabe qui fut prononcée de part & d'autre.

Je vous la rapporterai donc, répondit Booth, aussi bien qu'il sera en mon pouvoir : je m'en rappellerai facilement la plus grande partie : car l'impression ne s'en est jamais effacé de ma mémoire.

Il continua donc pour complaire à Miss Mathieu. Mais de crainte que tous nos Lecteurs ne se trouvent pas de même goût qu'elle, nous tâcherons, selon notre usage ordinaire, de nous accommoder à toutes les humeurs, & nous placerons cette scène dans un Chapitre exprès. Ceux de nos Lecteurs qui n'aiment pas, ou peut-être ne connaissent pas le plaisir de la tendresse, pourrons la passer, sans que cela interrompe en aucune sorte le fil de la narration.



C H A P I T R E I I.

Contenant une scène très-tendre.

MAdame, continua Booth, le Docteur passa la soirée chez Madame Harris, où je lui fis compagnie pour fumer, comme il disoit, sa pipe d'oreiller; Amelie s'étoit retirée dans son appartement, il y avoit déjà une bonne demi-heure. Quand j'allai la rejoindre, je la trouvai à genoux dans une posture où jamais je ne la troublois. Quelques minutes après, elle se leva, accourut à moi, & me dit en m'embrassant, qu'elle venoit de demander au Ciel la résolution nécessaire pour soutenir le choc le plus cruel qu'elle auroit jamais à essuyer. Je lui rappellai dans l'esprit combien plus amer seroit notre adieu au lit de la mort, quand il faudroit nous séparer pour ne plus nous revoir, du moins dans ce monde. Je tachai alors de diminuer les objets qui l'affectedoient le plus, & particulièrement les dangers que j'allois courir. Elle parut recevoir quelque consolation à cet égard.... mais pour le tems que pouvoit durer mon absence, ni l'éloignement des lieux où j'allois, c'est ce que toute ma rhorique ne pouvoit lui déguiser. Oh Ciel,

s'écria-t-elle , fondant en larmes , puis-je penser à la distance immense que les terres & les mers vont mettre entre nous ? voyez le coup d'œil qu'on apperçoit de cette montagne dans notre parc , où j'ai passé de si doux momens avec mon cher mari ? Quelle distance jusqu'à la plus haute montagne qu'on voit delà ! Qu'est-ce que tout cela, en comparaison de celle qui va se trouver bientôt entre nous ! Ne soyez pas surpris de cette idée : vous devez vous rappeler , mon cher ami , que cette même idée m'est venue dans cet endroit même , dans un tems où mon âme prévoyoit déjà la fâcheuse circonstance où je me trouve aujourd'hui. Je vous priois alors avec instance de quitter le service : pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Ne vous disois-je pas alors , que la plus petite chaumiere seroit pour moi un paradis avec vous ? oui, je la regarderois encore de même ; pourquoi mon cher Booth ne pense-t-il pas comme moi ? Mon amour est-il donc supérieur au sien ? où est donc le déshonneur, mon cher ? ou s'il y en a , qui est-ce qui viendra nous le reprocher dans notre petite cabanne ? Est-ce la gloire & la réputation qui font le bonheur de mon mari , plutôt que la possession de son Amelie ? Vas donc , achete-les à mes dépens : il t'en coutera quelques soupirs , & peut-être quelques larmes à

notre séparation. Ensuite de nouveaux objets, un genre de vie nouveau effaceront de ta pensée l'idée de ta pauvre Amelie. Mais moi ! quel soulagement aurai-je dans mon affliction ? Aucune scène nouvelle ne pourra t'éloigner un instant de mon souvenir. Tous les objets que j'envisagerai, rappelleront à mes yeux ton idée chérie, de la manière la plus vive. Voilà le lit où tu as reposé : ce fauteuil a servi pour t'asseoir. Tu t'es posé sur ces bancs. Tu m'as lu tous ces livres. Pourrai-je me promener parmi ces fleurs, sans considerer celles que tu aimais le plus, celles que tu a plantées & cultivées de tes propres mains ? Puis-je voir de dessus cette montagne une seule perspective agréable que tu ne m'ayes montrée plusieurs fois ? C'est ainsi, Madame, qu'elle s'exprimoit. La femme, comme vous voyez, est toujours sûre de l'emporter sur nous.... Puisque vous en parlez, dit Miss Mathieu en souriant, j'avoue que j'ai fait la même observation. Il ne nous est que trop ordinaire de ne considerer que nous seuls ; M^r. Booth, vous allez entendre, reprit-il.... Enfin l'idée de son état actuel lui vint dans la pensée.... Mais, ajouta-t-elle, si ma situation, même en santé, m'est si insupportable, comment pourrai-je soutenir votre absence dans les douleurs & les dangers d'une couche ? Ici

elle s'arrêta , & me regardant avec toute la tendresse imaginable , elle reprit ainsi : Suis-je donc assez misérable pour souhaiter votre présence dans un instant si cruel ! Ne dois-je pas me réjouir au contraire , de ce que vous ne ferez pas à portée d'entendre mes cris , & de scavoir mes douleurs ! Si je meurs , vous aurez du moins échappé à l'horreur d'une séparation dix mille fois plus terrible que celle-ci. Allez donc , allez , mon cher ; la circonstance qui me faisoit le plus redouter votre départ , est précisément celle qui me détermine entièrement à le supporter. Je vois maintenant que je ne cherchois qu'à étayer de votre force ma propre foiblesse , & à soulagier mes douleurs aux dépens des vôtres. Croyez-moi , mon amour , je me fais honte à moi-même.... Je la pris dans mes bras avec des transports qu'il n'est pas possible de vous exprimer ; je l'appellai mon héroïne.... En effet jamais femme n'a mieux mérité ce nom. Nous restâmes quelque tems en silence , toujours serrés dans les bras l'un de l'autre.... Je suis convaincue , dit Miss Mathieu , en soupirant , qu'il y a des momens que rien au monde n'est capable de payer.

Enfin le matin fatal arriva. Je m'efforçai de cacher toute la désolation de mon cœur ; & j'effectuai la plus grande gaieté. Ame-

lie en fit autant. Armés de ces sentimens, nous descendîmes pour déjeuner avec toute la famille ; mais nous avions le cœur trop rempli pour pouvoir manger. Le Docteur avoit passé ce matin plus d'une heure avec M^e. Harris pour la consoler de mon départ. Il employa tout son art pour adoucir l'affliction de la pauvre Amelie. Ce ne fut ni en combattant la folie qu'il y a à se chagriner, ni en lui conseillant sérieusement de prendre son parti ; Miss Betty avoit suffisamment épuisé ces motifs. Le Docteur au contraire eut recours aux vrais moyens qui pouvoient écarter toute idée de chagrin, & faire naître des idées consolantes dans l'esprit de mon ange. Il racha de diminuer la prétendue longueur de mon absence, en discourant sur des matieres qui étoient encore plus éloignées. Il nous dit qu'il projettoit de rebâtir l'année suivante une partie de son presbytère.... C'est vous, Capitaine, ajouta-t-il, qui poserez la première pierre, je vous en réponds. Il nous dit mille autres choses de cette nature, qui, je crois, produisirent un bon effet sur notre esprit à tous.

Amelie parla peu ; elle versoit presque autant de larmes qu'elle disoit de paroles ; cependant elle paroissoit résolue de supporter son chagrin avec résignation. Quand on nous apporta la terrible nouvelle que

les chevaux étoient prêts , & qu'après avoir pris congé de tous les autres , je m'approchai d'elle ; elle ne put résister davantage aux combats de la nature ; & se jettant à mon cou , elle s'écria : Adieu , donc , adieu pour toujours ; jamais , non , jamais.... je ne vous reverrai plus. A ces mots son fang se glaça entierement dans ses veines ; ses belles joues se couvrirent d'une pâleur mortelle , & elle s'évanouit dans mes bras.

Amelie resta si long-tems sans connoissance , que le Docteur aussi bien que M^e. Harris commencèrent à sentir les plus vives appréhensions ; du moins ils me l'avouerent après : pour moi je n'étois en état de faire aucune observation. Dans la vérité , je n'avois guère plus de forces & de connoissance que le cher objet que je soutenois. Au bout de quelque tems nous fumes délivrés de nos craintes ; & le sang revint animer le plus beau corps que la nature ait jamais produit.

J'avois été , & j'étois même encore si effrayé de ce qui s'étoit passé , & Amelie se trouvoit si foible & si mal , que je résolus de ne point partir ce jour-là , quelque chose qu'il en pût arriver. Elle n'apprit pas plutôt cette résolution , qu'elle se jeta à genoux , en criant : O Ciel , je vous rends grace de cette légère consolation ; puissent tous les momens qui me restent à

vivre être semblables à cet heureux jour !

Notre bon ami le Docteur resta avec nous. J'avois dessein , dit-il , d'aller visiter cette après midi une famille affligée ; mais je ne vois pas qu'il soit besoin de faire quatre lieues pour aller chercher du chagrin ; nous n'en manquons pas ici. Le Docteur est l'homme du monde qui entend le mieux à consoler : son naturel extrêmement bon lui fait trouver un plaisir infini à cet office ; aussi sa grande pénétration jointe à une expérience consommée , sont cause qu'il y réussit parfaitement. Il sciait quand il faut pallier la douleur , raisonner , & même plaisanter ; & jamais il n'employe ces moyens que très-à propos ; qualités fort rares chez presque tous les Médecins des ames , qui communément n'ont ni assez d'adresse , ni le jugement assez exquis pour éviter les défauts contraires.

Le Docteur s'appliqua principalement à tourner en ridicule les appréhensions des dangers d'un siége ; en quoi il réussit au point , qu'il arracha plusieurs fois un sourire de la tendre Amelie. Mais ce qui la consola le plus , ce fut l'argument qu'il mit en usage , pour prouver que suivant toutes les apparences je reviendrois bientôt , si même j'étois obligé de partir. Il nous dit que le bruit général étoit , que la place se-

roit prise avant notre arrivée , auquel cas nous n'aurions plus rien à faire de mieux que de revenir promptement.

Amelie se laissa si bien bercer par ces raisons , qu'elle passa la journée beaucoup mieux que je n'avois osé l'espérer. Quoique le Docteur ne pût pas fortifier l'orgueil assez pour vaincre l'amour , il l'excita néanmoins assez pour lui faire tête ; de sorte que ma pauvre Amelie , du moins j'ai eu plus d'une fois cette idée , se flatta , pour parler le langage ordinaire , que sa raison avoit remporté une victoire complète sur sa passion ; jusqu'à ce que l'amour , s'il m'est permis de m'exprimer ainsi , revint avec un renfort d'idées tendres , & renversa tout l'édifice à ses pieds.

Le soir , ayant passé encore une demi-heure en particulier avec le Docteur , il me proposa de partir le matin , tandis qu'Amelie seroit encore plongée dans le sommeil ; & il me promit de se trouver à son reveil , & de lui fournir tous les secours & les consolations qui seroient en son pouvoir. Il ajouta que rien n'étoit si extravagant à des amis , que de prendre congé les uns des autres. Il est vrai , ajouta-t-il , que dans les amitiés & les connaissances ordinaires , ce n'est qu'une cérémonie , qui ne fait aucun mal : mais entre deux personnes qui s'aiment réellement , je ne crois pas

pas que dans l'Eglise Romaine on ait jamais inventé une pénitence si dure de moitié , que celle que nous nous imposons follement ainsi à nous-mêmes.

J'approuvai fort la proposition du Docteur ; je l'en remerciai , & promis , s'il étoit possible , de la mettre en usage. Il me prit ensuite la main , me souhaita un bon voyage , en me disant à sa façon ordinaire : Allons , mon enfant , j'espere vous voir couronné de lauriers au retour; ce qui me console du moins , c'est que la mer & de bonnes murailles de pierre vous empêcheront de fuir , quand vous le voudriez.

En quittant le Docteur j'allai joindre ma chere Amelie , que je trouvai occupée à toute autre chose que la nuit précédente ; elle serroit quelques bagatelles dans une boëte qu'elle me pria d'emporter avec moi. Cette boëte étoit un ouvrage de sa façon ; & elle venoit de finir , lorsque je l'avois joint.

Ses yeux m'annoncerent visiblement ce qui s'étoit passé pendant son travail : cependant elle étoit devenue plus raisonnable , & elle me parla du moins avec plus de tranquillité : Conservez bien cette boëte , mon cher , me dit-elle ;..... vous le devez..... car.... [Ici a douleur prit le dessus ; un torrent de larmes la soulagea , & elle continua] car , quand je la reverrai , je me

trouverai la plus heureuse femme du monde. Je lui répondis que j'espérois graces à Dieu, que ce jour viendroit bientôt..... Bientôt, dit-elle.... non, pas sitôt.... une semaine est un siecle pour moi....cependant cet heureux jour peut venir.... oui, je l'espere, il viendra : oui, & alors nous ne nous quitterons plus.... du moins dans ce monde, je l'espere.... Pardonnez à ma faiblesse, Miss Mathieu, dit-il, en essuyant ses larmes ; en vérité je ne puis retenir mes pleurs.... Je m'étonne de votre patience : je n'en abuserai pas plus long-tems. Amelie qui éroit fatiguée d'un si long combat entre ses différentes passions, & qui n'avoit pas fermé des yeux depuis trois nuits, tomba vers le matin dans un profond sommeil. Je profitai de ce moment pour la quitter.... & m'étant habillé avec toute la promptitude imaginable, en chantant, sifflant, & cherchant tous les moyens possibles de dissiper mon chagrin, je montai à cheval, & m'éloignai au grand galop d'une maison où je laissois en dépôt tout mon trésor.

Telle fut à-peu-près la scene que vous m'avez ordonné de vous raconter : elle vous aura peut-être ennuyée ; mais c'est à vous-même qu'il faut vous en prendre : vous l'avez voulu. Je suis persuadé que pour y trouver du plaisir, il faut avoir le

cœur plein de tendresse : peut-être même n'est-ce pas assez ; il faudroit s'être trouvé dans de pareilles circonstances.

C H A P I T R E III.

Dans lequel Booth fait la relation de son Voyage.

EH bien , Madame , nous avons donc pris congé d'Amelie. Je galopai un bon mille sans oser tourner la tête ; étant arrivé au sommet d'une petite montagne , le dernier endroit d'où je pouvois encore appercevoir la maison de M^e. Harris , ma résolution m'abandonna ; je m'arrêtai , & jettai les yeux derrière moi. Vous dirai-je ce que je sentis alors ? Cela m'est impossible. Tant d'idées tendres se présentèrent en foule , que mon cœur en fut presque accablé. Ce fut alors , Madame , que le plus fâcheux contre-tems me revint à la mémoire. Dans l'embarras & le trouble où j'étois en partant , j'avois oublié la boëte de ma chère femme. J'eus envie d'abord de retourner sur mes pas ; mais les suites en étoient trop sensibles. Je resolus donc d'envoyer mon valet , & pendant ce tems de continuer ma route tout doucement. Il partit sur le champ , & après quelques mo-

O ij

mens , me repaissant la vue de ce délicieux aspect , si cher à mon cœur , je fis retourner mon cheval pour descendre la montagne , & j'avançai une centaine de pas ; puis songeant en moi-même , qu'il ne m'en couteroit pas plus pour me donner encore la même satisfaction , je retournai sur la montagne , pour attendre mon valet , qui me rapporta la boète , & me dit qu'Amelie étoit encore endormie , comme je l'avois laissée : alors je tournai bride , & je continuai ma route avec la plus ferme résolution.

J'avois remarqué que mon valet à son retour.... mais avant que de continuer ce propos , il est bon de vous dire qui il étoit. C'étoit le frere de lait d'Amelie : ce jeune garçon s'étoit mis en tête d'aller à l'armée , & il avoit désiré de servir sous mes ordres : le Docteur avoit consenti à s'en défaire en ma faveur. Sa mere avoit à la fin cédé à ses importunités ; & on n'eut pas de peine à me faire accepter un des plus beaux hommes qu'il y ait en Angleterre.

Vous sentirez aisément que j'eus quelque attention particulière pour un homme qui avoit succé le même lait que mon Amelie. Comme il n'avoit jamais vu le régiment , je n'eus pas beaucoup d'occasions de lui donner de grandes marques de faveur. Il me servit en qualité de domestique , & je le

traitois avec toute la douceur qu'on peut avoir pour un homme de son état.

Lorsque j'avois été sur le point de passer dans les Gardes à cheval , le pauvre garçon avoit commencé à craindre de ne pouvoir plus rester dans le même corps avec moi ; ce qui n'auroit pourtant pas manqué d'arriver. Cependant jamais il ne m'avoit dit le moindre mot de son inquiétude : c'est véritablement un garçon d'un cœur bien-noble ; mais quand il apprit que je resterois dans le même régiment , & que nous irions ensemble à Gibraltar , il fut si transporté de joie , qu'on crut qu'il en perdroit l'esprit. En un mot ce pauvre garçon avoit pris beaucoup d'attachement pour moi , quoique je n'en fçus rien que fort long tems après.

Quand donc il revint à moi , comme je vous le disois , avec la boëte , je remarquai qu'il avoit les yeux gros de larmes ; je l'en grondai un peu trop durement alors. Quoi donc , lui dis-je , qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que j'ai une poule mouillée avec moi ? si je croyois que vous montrassiez une telle mine à l'ennemi , je vous laisserois ici. Vous n'avez que faire d'avoir peur , me répondit-il , Monsieur , je ne laisse ici personne que j'aime assez pour me faire pleurer. Cette réponse me fit plaisir : je crus y entrevoir du bon sens & du cou-

rage. Je lui demandai pourquoi il avoit pleuré depuis qu'il m'avoit quitté, (car il n'y paroifsoit point alors) & s'il avoit vu sa mère chez M^e. Harris ? Il me répondit qué non ; & me pria de ne pas lui en demander davantage , ajoutant qu'il n'étoit pas homme à pleurer, & qu'il esperoit que jamais je n'aurois lieu de lui faire ce reproche. Je ne rapporte ceci que comme une marque de son affection pour moi : car jamais je n'ai pu expliquer ses larmes autrement que par la peine qu'il avoit eue alors à me quitter. Nous fimes bien quatorze lieues ce jour-là sans nous arrêter ; & arrivant à l'auberge où j'avois dessein de passer la nuit, je me retirai dans ma chambre avec la boëte de ma chere Amelie , dont l'ouverture fut pour moi le plus délicieux repas , & auquel tout autre besoin céda.

Il est impossible de vous détailler toutes les petites choses dont Amelie avoit rempli cette boëte. Elle contenoit entre autres des remédes de toute espèce , que sa mère qui étoit l'Apothicaire de tout le canton , lui avoit fournis. Le plus précieux de tous les bijoux étoit une boucle de ses cheveux , que j'ai toujours portée depuis sur mon cœur. Que n'aurois je pas donné alors pour un petit portrait de mon ange , qui s'étoit trouvé perdu dans sa chambre environ un mois auparavant ; & que nous étomes tout

lieu de croire alors que sa sœur avoit dérobé ? car les soupçons s'arrêtèrent sur elle, & sur une femme de chambre d'Amelie, qui étoit la plus honnête des domestiques, & à qui sa maîtresse avoit souvent confié des choses d'une bien plus grande valeur. Ce portrait qui étoit monté en or avec deux ou trois petits diamants autour, ne valoit guère que douze guinées, aulieu que Amelie avoit laissé à sa disposition des bijoux beaucoup plus précieux.

Surement, s'écria Miss Mathieu, cette fille ne pouvoit pas être si malheureuse & si friponne.

Non, par rapport à l'or & aux diamans, répondit Booth : aussi nous ne l'imputâmes qu'à un simple dépit ; & pour cela la chose étoit possible. Elle sçavoit qu'après Amelie elle-même, je n'estimois rien tant que ce petit portrait. Il étoit en effet si ressemblant, qu'Hogarth n'a, je crois, jamais rien fait de plus parfait. Le dépit donc pouvoit être le seul motif de cette friponnerie : sa conduite dans cette occasion nous prouva assez la justesse du soupçon : cependant nous n'osâmes pas l'en accuser ; elle eut même l'assurance d'insister fortement, quoiqu'inutilement, qu'Amelie mit cette domestique dehors, disant qu'elle ne vouloit pas demeurer dans une maison où l'on garderoit une telle friponne.

Miss Mathieu donna alors quelques malédictions à Miss Betty, qui ne méritent pas d'être répétées, & Mr. Booth continua son histoire en ces termes.

CHAPITRE IV.

Récit de marine.

Le lendemain nous rejoignimes le régiment qui devoit bientôt après s'embarquer. On ne voyoit que joie & satisfaction briller sur les visages des Officiers & des soldats. Ayant rencontré plusieurs de mes amis que je n'avois pas vus depuis plus d'un an, je passai en leur compagnie bien des momens où l'image de ma pauvre Amelie venoit rarement interrompre mes plaisirs. Pour vous parler vrai, ma chere Miss Mathieu, la plus tendre des passions n'est pas incapable de *diminution* : & l'éloignement de nos plus chers amis n'est pas aussi insupportable, qu'on pourroit le croire au premier abord. La distance des tems & des lieux guérit réellement ce qu'on croiroit qu'elle irrite ; & l'adieu qu'on fait à ses amis, ressemble à celui qu'on dit à la vie : bien des auteurs ont écrit, que ce n'est pas la mort, mais le moment de la mort qui est terrible. Ici Miss Mathieu fit un grand éclat de

de rire, & s'écria; Je vous demande pardon, Monsieur ; mais franchement, je ne puis m'empêcher de rire de la gravité de votre philosophie. Booth lui répondit, que la doctrine des passions avoit toujours fait son étude favorite ; qu'il étoit convaincu que tout homme agissoit absolument, suivant l'impulsion de sa passion, qui étoit la plus forte chez lui. Puis, je donc, ajouta-t-il, penser, sans concevoir le plus grand mépris pour moi-même, qu'aucun plaisir sur la terre ait été capable d'éloigner pour un instant de mon esprit l'idée de ma chere Amelie ?

Enfin nous nous embarquâmes sur un vaisseau de transport, & nous fîmes voile pour Gibraltar. Le vent, qui d'abord étoit fort bon, changea bientôt, & nous fûmes obligés pendant plusieurs jours de lutter contre ses efforts. Durant tout ce tems, la vie de marin ne parut pas fort agréable ; nous étions balottés de côté & d'autre dans une petite chambre étroite, où nous étions trois Officiers, tous attaqués du mal de mer : notre maladie étoit encore augmentée par le mouvement du vaisseau, par la vue les uns des autres, & par la puanteur du lieu. Ce n'étoit encore qu'un prélude de l'état fâcheux où nous nous trouvâmes bientôt après. Quand nous fûmes arrivés à-peu-près à six lieues à

l'ouest de Scilly, on vit se former du côté du nord-est une violente tempête, qui bientôt éleva les flots aussi hauts que des montagnes. L'horreur de ce spectacle ne peut pas être pleinement décrite ; il faut l'avoir vu soi-même. La tempête commença le soir ; & comme les nuages amenaient promptement la nuit ; elle fut bientôt entièrement obscure. Nous n'eumes pendant plusieurs heures point d'autre clarté, que celle qui resultoit du combat des élémens, qui de tems à autre nous envoyoient des éclats de lumiere, ou plutôt des traînées de feu. Tandis que ces flammes présentoient à nos yeux les plus terribles objets, le mugissement des vents, le bruit des vagues qui se brisoient contre le vaisseau & les unes contre les autres, formaient un son, pour le moins aussi horrible à nos oreilles ; cependant notre vaisseau tantôt s'élevoit jusqu'aux cieux ; tantôt entraîné dans l'abysme le plus profond, sembloit être le jouet des vents & des ondes. Le Capitaine lui-même se crut presque perdu, & craignoit fort d'être jeté sans pouvoir l'éviter sur les rochers de Scilly, & brisé en pièces. Tandis que les uns s'adressoient à l'Etat suprême, d'autres se consoloient en buvant des liqueurs fortes : pendant tout ce tems mes pensées étoient entièrement occupées de mon Amelie.

Mille tendres idées se succédoient tour à tour dans mon ame. Je ne puis pas dire avec vérité que j'aye fait aucune réflexion sur ma situation , dans laquelle elle n'ait eu part. Mourir n'étoit autre chose pour moi que la quitter ; la crainte de ne plus la revoir jamais , étoit un poignard qui me perçoit à tout moment le cœur. Toutes les frayeurs que cette tempête , si elle en avoit connoissance , devoit faire naître dans son ame en ma faveur , & les chagrins qu'elle devoit ressentir , quand elle apprendroit ma triste fin , me donnoient à moi-même des mouvemens de douleur si insupportables , que je me repentis alors de ma résolution , & j'aurois souhaité , oui , je l'avoue , j'aurois souhaité d'ayoir suivi son avis , & préféré l'amour & une chaumiere à tous les charmes éblouissans de l'honneur.

Tandis que je me tourmentois par ces réflexions , & que je me croyois perdu sans ressource , le Maître entra dans la chambre , & d'un ton qui respiroit la joie , nous annonça que le péril étoit passé , & que nous étions certainement à l'ouest des rochers. Cette nouvelle consolante nous rassura tous : mon Capitaine qui étoit resté long-tems prosterné à genoux , se releva sur le champ , & nous témoigna sa joie par un grand jurement.

Toute personne peu accoutumée à la
P ij

mer, auroit eu de quoi s'étonner de la satisfaction qui paroifloit alors sur le visage du Maître , & de tous ceux qui étoient à bord : car la tempête duroit encore avec beaucoup de violence ; & le jour qui parut alors , nous offroit un spectacle d'horreur suffisant pour effrayer des esprits qui ne sont pas tout-à-fait esclaves de la crainte. Mais telle est la force de l'habitude , que ce qui inspireroit à un homme de terre les plus vives atteintes de la frayeur , ne donne pas la moindre inquiétude à un marin pour qui les rochers & les bas-fonds sont presque les seuls objets à redouter.

Cependant le Maître s'étoit un peu mépris dans ses conjectures ; il n'y avoit pas une heure qu'il étoit sorti de la chambre , que mon domestique vint nous apprendre que le vaisseau étoit à moitié plein d'eau ; que les matelots alloient lancer la chaloupe à la mer & se sauver ; en même tems il me conseilloit de venir à l'instant , si j'avois à cœur ma propre conservation. Cet avis qu'il me donna à voix basse , je le répétais tout haut au Capitaine & à l'Enseigne. Nous montâmes tous ensemble sur le pont, où nous trouvâmes le Maître qui employoit toute son éloquence , pour persuader aux matelots que le vaisseau n'étoit pas en danger , & en même tems , usoit de tout son pouvoir pour faire jouer les pompes , au

moyen desquelles il les assura qu'on empêcheroit l'eau de nous gagner , & que l'on conserveroit sa pauvre *Lovely-peggy* , (c'est ainsi qu'on nommoit notre vaisseau) qu'il aimoit aussi chérement que son ame.

Il y parut bien en effet ; car la voye étoit si grande , & l'eau y entroit si abondamment , que sa *Lovely Peggy* en étoit à moitié remplie avant qu'on pût le déterminer à la quitter. Alors on amena la chaloupe ; & le Maître lui-même , malgré l'amour qu'il lui portoit , le quitta & s'atura dedans. Tous ceux qui étoient présents , se mettoient en devoir d'en faire autant , lorsque j'entendis la voix de mon domestique qui m'appelloit de toute sa force , jusqu'à perdre haleine. J'allai droit au côté du vaisseau : il étoit trop tard ; la chaloupe déjà trop chargée s'éloigna aussi-tôt. Je vais maintenant vous raconter une preuve héroïque de l'affection de ce pauvre garçon pour son maître , dont l'amour lui-même , parmi des gens d'une éducation distinguée , fourniroit peu d'exemples. Mon pauvre valet ne pouvant me faire entrer avec lui dans la chaloupe , s'atura dans la mer , & se mit à nager pour regagner le vaisseau ; je le grondai doucement d'une telle témérité ; mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir avec moi , que de survivre pour aller porter la nouvelle de ma

mort à Amelie. En même-tems versant un torrent de larmes : Bon Dieu , s'écriait-il , que deviendra cette pauvre Dame , quand elle apprendra ce malheur ? Cette tendre inquiétude pour ma chere femme , me rendit ce pauvre garçon encore plus cher , que la preuve éclatante qu'il venoit de me donner de son affection.

C'est alors que mes yeux furent frappés d'un spectacle , dont l'horreur peut à peine entrer dans l'imagination. La chaloupe n'éroit pas encore à quatre cens pas du vaisseau , qu'elle fut engloutie dans la mer. Les flots sans pitié , étoient alors tellement élevés , que de tous ceux dont la chaloupe étoit remplie , il n'y eut pas un seul homme qui pût regagner le vaisseau ; de sorte que nous eumes la douleur d'en voir pétir misérablement à nos yeux plusieurs , sans qu'il nous fût possible de leur donner le moindre secours.

Tout ce que nous sentîmes pour eux , nous le sentions , je crois , encore plus pour nous-mêmes , & nous nous attendions à chaque minute d'avoit bientôt le même sort. Un de nos Officiers entr'autres , paroissloit tout à-fait absorbé par la frayeur. Jamais de ma vie je n'ai vu un exemple plus frappant du pouvoir de cette passion. Je ne dois pas cependant oublier de lui rendre justice , en disant que dans la

suite j'ai vu le même homme se comporter très-bien dans une affaire où il fut blessé.

L'autre de nos Officiers ne fut pas moins affecté, mais dans un genre tout contraire ; il fit paroître une insensibilité incompatible avec la connoissance du danger. A vous dire vrai, cet exemple, & quelques autres dont j'ai été témoin, me feroient presque penser que le courage aussi bien que la poltronnerie, viennent de ce qu'on connoît plus ou moins le véritable objet de la crainte. En effet on peut expliquer l'extrême intrépidité de certaine gens, de la même maniere que les frayeurs des enfans pour la chute d'un balon. L'enfant ne croit pas que le balon soit le propre objet de sa frayeur ; & l'intrépide ne connoît pas qu'un boulet de canon est celui de la sienne.

A l'égard du reste de l'équipage & des soldats, la plûpart étoient yvres ; les autres tachioient autant qu'ils pouvoient de se préparer à la mort de la même maniere.

Dans cette situation terrible, nous apprîmes, qu'il n'y a point d'état au monde capable de jeter l'homme dans un désespoir complet : car quand la tempête fut apaisée, & que le gonflement des vagues fut diminué considérablement, nous apperçumes au bout de quelque tems le vaisseau de guerre qui nous escortoit, & qui

n'étoit pas loin de nous. Ceux qui étoient sur son bord , ne tarderent pas à connoître notre détresse , & firent route vers nous. Quand ils furent proche , ils mirent deux chaloupes à la mer pour venir à notre secours ; elles ne furent pas plutôt auprès du vaisseau , qu'elles furent remplies incontinent : j'eus moi-même une place dans une par le moyen de mon excellent domestique , dont je ne puis trop célébrer & exalter l'attachement pour moi dans toutes les occasions. En effet j'entrai dans la chaloupe d'autant plus aisément , qu'un grand nombre de ceux qui étoient dans le vaisseau , étoient yvres , & incapables de songer d'eux mêmes à leur propre conservation. Il y eut cependant du tems pour passer & repasser ; de sorte que quand nous nous avisâmes de faire l'appel , il ne se trouva de manque que trois hommes de tous ceux qui étoient dans le vaisseau , depuis que la chaloupe avoit été submergée.

Le Capitaine , l'Enseigne & moi , nous fumes reçus avec beaucoup d'accueil de tous nos Officiers à bord du vaisseau de guerre... Les Officiers de mer pareillement , à l'exception du Capitaine , nous complimenterent , quoiqu'un peu grossierement , & même avec quelques railleries , sur notre délivrance. Quant au Capitaine , nous ne le vîmes que plusieurs heures après ; &

lorsqu'il parût, ce fut avec un air de majesté, tel que je n'en ai jamais vu. La dignité qu'il affectoit, me présenta l'idée d'un Grand Mogol, ou d'un Empereur Turc, plutôt que d'aucun Monarque de la Chrétienté. En effet je ne puis comparer sa démarche sur le pont, à rien moins, qu'à l'image du Capitaine Gulliver, marchant au milieu des peuples de l'Hliput. Il sembloit se croire d'un ordre supérieur à tout ce qui l'environnoit, & plus particulierement à nous autres Officiers au service de terre. Oui, telle éroit aussi la façon d'agir de tous les Officiers de mer, & même des matelots envers nous & nos soldats, qu'au lieu de paroître les sujets du même Prince, engagés dans la même guerre, & réunis pour soutenir la même cause, nous autres gens de terre paroissions plutôt comme des captifs à bord d'un vaisseau ennemi: c'est un grand inconvénient, & qui se trouve souvent si fatal au service de la patrie, qu'il est fâcheux qu'on ne cherche pas les moyens efficaces d'y apporter remède.

Ici Mr. Booth s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Le Lecteur nous permettra d'en faire autant.



CHAPITRE V.

Arrivée de Booth à Gibraltar, & ce qui lui arriva pendant le siège.

Mes aventures depuis ce jour jusqu'à mon arrivée à Gibraltar, n'ont rien de bien intéressant. Après un voyage dont la fin fut assez heureuse, nous débarquâmes dans cette ville dont la force naturelle est assez connue de tout le monde.

Huit jours après mon arrivée, mon tour vint d'être commandé pour une sortie, dans laquelle j'eus la jambe gauche cassée d'une balle de mousquet. J'y aurois péri misérablement, ou je serois tombé infailliblement au pouvoir de quelques-uns des ennemis, si mon fidèle domestique ne m'eût enlevé sur ses épaules, & ne se fût fait aider par un de ses camarades pour me transporter dans la ville.

Les douleurs de ma blessure furent cruelles, & me causerent une fièvre dont mon Chirurgien appréhendoit les suites. Je commençai alors à les ressentir pour ma chère Amelie, & pour moi-même à cause d'elle. Le trouble d'esprit dans lequel me jetterent ces idées tristes & mélancoliques, irrita considérablement la force de mon

mal, de sorte que j'aurois eu vraisemblablement beaucoup de peine à m'en tirer, sans l'amitié du Capitaine James, Officier de notre régiment, & mon ancienne connoissance, qui est sans difficulté un des plus agréables hommes & des meilleurs amis qu'il y ait au monde. Ce digne homme qui avoit la tête & le cœur entièrement portés à rendre tous les services de l'amitié, passoit presque tous les jours & les nuits avec moi pendant ma maladie; & en fortifiant mes espérances, rappellant mon courage, & détournant mes idées tristes, il me sauva la vie.

La conduite de cet homme suffit toute seule pour fortifier la croyance où je suis, que tous les hommes n'agissent absolument que d'après l'impulsion de leurs passions; car on ne peut jamais supposer que Bob James fut déterminé par aucun motif de vertu ou de religion, lui qui se rit constamment de l'une & de l'autre; cependant sa façon d'agir envers moi annonce un degré de bonté qu'on auroit peine à trouver dans aucun des partisans les plus zélés de la vertu ou de la religion.

Ne prenez pas tant de peine à me convaincre de votre doctrine, dit en souriant Miss Mathieu. J'ai toujours pensé ainsi: les deux mots que vous venez de nommer, ne sont à mon avis que comme un masque,

dont l'hypocrisie se sert pour mieux tromper le monde. J'ai toujours goûté cette opinion, depuis que j'ai lu les charmans ouvrages de Mandeville.

Pardonnez-moi, Madame : je ne puis croire que vous pensiez en tout comme Mandeville ; cet Auteur a peint la nature humaine sous les traits les plus difformes : il a banni de son système la meilleure passion dont l'ame soit susceptible, & voudroit faire dépendre les effets ou l'énergie de l'amour, des viles impulsions de l'orgueil ou de la crainte. Cependant l'amour existe dans le cœur de l'homme aussi bien que la haine son contraire ; les mêmes raisons prouvent également l'existence de l'un & celle de l'autre.

Je n'assurerai rien là-dessus, reprit la Dame ; car en vérité je n'ai jamais bien réfléchi sur cette matière ; tout ce que je scias, c'est que, quand je lis Mandeville, je pense que tout ce qu'il dit est vrai : j'ai souvent oui dire qu'il prouve que la religion & la vertu ne sont que des noms en l'air. Cependant s'il nie l'existence de l'amour, il se trompe très-certainement.... je serois en état moi-même de lui donner le démenti.

Je me joindrai à vous, quand vous voudrez, Madame, lui répondit Booth.

Vous vous joindrez à moi, reprit-elle,

en le regardant vivement.... Oh , Mr. Booth , je ne sçais pas ce que je vas dire.... quoi & où me laisserez - vous je ne veux pas vous interrompre.... Mais je suis impatiente de sçavoir une chose.

Quelle chose , Madame , s'écria Booth , si je puis vous donner satisfaction....

Non , non , dit - elle , il faut entendre tout le reste ; je ne voudrois pas pour tout au monde rompre le fil de votre histoire.... D'ailleurs je crains de demander.... allons , Monsieur , je vous prie , continuez.

Eh bien , Madame , continua Booth , je crois que j'en étois à vous parler des traits d'amitié extraordinaires que je reçus du Capitaine James. Je ne puis m'empêcher de remarquer aussi la fidélité presque incomparable du pauvre Atkinson mon domestique , qui non-seulement fut très-assidu à me servir , mais qui montra pendant que j'étois en danger , une inquiétude & une affliction , qu'il n'est pas facile d'expliquer. Car si j'ai obtenu de son Capitaine de le faire Sergent , c'est la seule faveur qu'il ait jamais reçue de moi ; encore ne fut-ce qu'après que je fus entièrement rétabli de ma jambe cassée. Le pauvre garçon ! je n'oublierai jamais les extravagances que la joie de se voir Sergent lui fit faire. Je me rappelle ce jour avec d'autant plus de plaisir , que ce fut un des plus heureux de

ma vie ; celui-là même , où après un long silence , je reçus de ma chere Amelie une lettre qui m'apprenoit qu'elle étoit quitte de tous les dangers de sa couche.

Je me trouvai donc encore en état de reprendre mes fonctions ; mais voyez comme les hazards de la guerre me sont contraires ; dès la seconde fois que je montai la garde , je reçus une violente contusion par l'éclat d'une bombe : je tombai par terre du coup , & j'y restai sans connoissance , jusqu'à ce que le bon Atkinson me secourut , & me porta dans ma chambre où le Chirurgien se rendit aussitôt pour me panser.

Il trouva cette blessure beaucoup plus dangereuse que la précédente. Elle me causa le crachement de sang , & fut accompagnée de fièvre & autres symptômes fâcheux , de sorte que l'on en appréhendoit des suites fatales.

Dans cet état l'image de ma chere Amelie me tourmentoit nuit & jour ; la crainte de ne la plus voir jamais , m'étoit si insupportable , qu'il me vint dans la pensée de résigner ma commission , & de retourner au pays , tout foible que j'étois , afin d'avoir au moins la consolation de mourir dans ses bras. Le Capitaine James persista à me détourner d'une telle résolution. Il me fit sentir que mon honneur y étoit inté-

ressé : il employa toute son éloquence pour me faire concevoir des espérances de guérison ; mais sur-tout il me vainquit en me suggerant que quand ce que j'appréhendois de pis arriveroit , il valoit mieux que Amelie ne fût pas présente dans une conjoncture si triste. Je ne doute point , s'écria-t-il , de la joie que vous éprouveriez en revoyant Amelie , & de la consolation que vous auriez de mourir dans ses bras ; mais considerez aussi ce qu'elle auroit à souffrir elle-même dans un moment si affreux. Voudriez-vous acheter un peu de satisfaction au prix de tant de douleur de sa part ? Ce raisonnement me persuada à la fin , & après de long débats entre nous , il fut résolu qu'elle ne devoit même être informée de mon état actuel , que quand on scauroit absolument à quoi s'en tenir sur les dangers d'en mourir ou l'espoir de la guérison.

O ciel , que cela est noble & généreux ! s'écria Miss Mathieu : en vérité Booth , vous êtes un garçon admirable ; je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une femme digne d'une passion si belle.

Booth fit à ce compliment une réponse modeste , qui lui attira d'autres politesses de Miss Mathieu , auxquelles il répondit encore par des remercimens. Nous les passerons sous silence , pour reprendre le fil de notre histoire.

CHAPITRE VI.

Contenant des matieres qui plairont à certains Lecteurs.

Il y avoit deux mois & plus que j'étois dans cet état d'incertitude , tantôt avec des espérances flatteuses , tantôt avec des symptômes allarmans , lorsqu'un jour après midi Atkinson entra dans ma chambre hors d'haleine , & pâle comme la mort ; & me recommanda de ne point être surpris. Je lui demandai ce qu'il avoit à m'apprendre , & si c'étoit quelque chose qui regardât Amelie ? A peine avois-je prononcé ce nom cheri , que je la vis entrer brusquement , & accourir à moi , en criant : Oui , c'est elle , c'est votre Amelie elle-même.

Rien n'est si difficile à décrire que les scènes d'une tendresse excessive ; & communément quand on l'entreprend , on y réussit fort mal.

Pouvez-vous le croire ? dit Miss Mathieu : pour moi je ne connois rien de si charmant..... Oh , M^r. Booth ! notre sexe est malheureux par le défaut de tendresse du vôtre..... Si tous les hommes vous ressemblaient..... non vous n'avez jamais eu d'égal.

Madame ,

Madame, s'écria Booth, vous me faites bien de l'honneur. Mais..... Eh bien donc, quand les premiers transports de hotte entrevûe furent calmés, Amelie me gronda tendrement de lui avoir caché ma situation. Car dans trois lettres que je lui avois écri-
tes depuis mon accident, je n'en avois pas fait la moindre mention, ni même rien marqué qui pût lui faire croire que je ne fusse pas en parfaite santé. Quand je me fus excusé, en lui en rapportant les vérita-
bles raisons ; Oh, Mr. Booth, s'écria-t-elle, vous connoissez bien mal votre Amelie, si vous pensez que je pusse ou que je voulusse vous survivre ! ne vaudroit - il pas mieux qu'un spectacle affreux m'ôtat la vie tout d'un coup, que de languir & de mourir par parcelles ? ô mon cher mari , y a-t-il quel-
que chose qui puisse me payer de la perte de cet embrassemement..... Mais je vous prie de m'excuser, Madame : ma tendresse doit vous paroître bien ridicule ? dit Booth.

Ne vous ai-je pas assuré vingt fois du contraire , répondit - elle..... Eh bien que voulez-vous de plus , Mr. Booth..... Vous dirai-je que de toutes les femmes il n'y a que M^e. Booth à qui je porte envie ? Vou-
driez-vous me croire ? j'espéte que... qu'est-
ce que je dis ? allons , point d'excuses da-
vantage ; continuez.

Après une scène trop tendre pour être
Tome II. Q

sentie par bien des gens, continua Booth, Amelie me dit qu'elle avoit reçu une lettre écrite par une main inconnue qui lui apprenoit ma maladie, & lui conseilloit de venir promptement à Gibraltar, si elle avoit envie de me voir encore une fois. Elle m'assura qu'après cette lettre reçue, elle n'auroit pas différé un instant de partit, si le même vaisseau ne lui avoit apporté aussi une de mes lettres écrites avec plus gaieté qu'à l'ordinaire, & dans laquelle je ne disois pas un mot de mon indisposition. Cela les avoit jettées, elle & sa mère dans une grande perplexité; & le bon Docteur avoit tâché de lui persuader d'ajouter foi plutôt à ma lettre, & d'imputer l'autre à une espèce de gens dont le monde n'est que trop rempli, qui se font un amusement cruel de faire de la peine, sur-tout aux femmes, calomniant l'une, trompant l'autre, compromettant une troisième, & excitant une quatrième à se compromettre; en un mot, faisant des unes des objets de risée, des autres des objets de mépris, & quelquefois en les exposant à de fort grands inconveniens, ou même à leur ruine, & tout cela sans autre vûe que de s'amuser.

M. Harris & le Docteur attribuerent cette lettre anonyme à quelque écrivain de ce genre. Cependant Miss Betty fut d'un avis différent; elle conseilla à Amelie

d'aller trouver un Officier que le Gouverneur avoit renvoyé par le même vaisseau ; ce Capitaine avoit si bien confirmé la nouvelle de ma maladie, qu'Amelie avoit aussi tôt pris la résolution de partir.

Quelque curiosité que j'eusse de connoître l'Auteur de cette lettre, je ne vis pas la moindre trace pour le découvrir. La seule personne avec qui je vécusse dans une certaine intimité étoit le Capitaine James ; mais d'après tout ce que je vous en ait dit, Madame, vous sentez que c'étoit le dernier que j'aurois pû soupçonner. D'ailleurs il me déclara sur son honneur, qu'il n'avoit aucune connoissance de cela ; & il n'y a personne pour qui l'honneur soit une chose si sacrée. A la vérité un Enseigne d'un autre régiment qui connoissoit ma femme, étoit venu me visiter quelquefois durant ma maladie ; mais il n'étoit guère homme à se mêler des affaires qui ne l'intéressoient pas ; d'ailleurs il me déclara aussi que ce n'étoit pas lui.

Vous n'avez donc jamais pû découvrir ce secret ? interrompit Miss Mathieu.

Non, jusqu'à présent, répondit Booth. J'imagine, reprit-elle, que je pourrai vous donner quelque soupçon..... Ne seroit-il pas raisonnable de penser que M^e. Booth, quand vous partites, auroit ordonné à son frere de lait de l'informer de tout ce qui

Q ij

pourroit vous arriver ? cependant attendez..... cela ne peut pas être non plus : car dans ce cas elle n'auroit pas hésité à quitter l'Angleterre en recevant sa lettre..... non, il faut qu'elle l'ait appris par quelque autre moyen..... Cependant celui - là me paroissoit extrêmement naturel : car pour moi si j'avois été quittée par un mari tel que vous , je crois que j'aurois pris toute sorte de précautions.

Non , Madame , s'écria Booth ; il faut que la nouvelle lui soit parvenue par un autre canal. Je suis sur que mon Amelie ignoroit absolument la chose. Pour Atkinson , il n'auroit pas osé faire une telle démarche sans m'en avertir. Outre cela le pauvre garçon avoit tant de respect pour ma femme par reconnaissance des bontés qu'elle avoit eues pour sa mère , que je ne doute pas qu'il ne fût bien - aise de lui sauver plutôt une scène si triste. Au reste quel que puisse être l'Auteur de cette lettre , cela n'est pas fort important ; & même je ne vous en ai parlé que comme d'un incident que je n'ai jamais pu développer.

Depuis l'arrivée d'Amelie jusqu'à mon rétablissement , il ne se passa rien de remarquable , si ce n'est de sa part une conduite & des soins si prodigieux , qu'elle n'a point son égale dans tout le monde.

Oh , non ! M^r. Booth , reprit la Dame.

elle est bien égalée, j'en suis sûre, par votre reconnoissance. Je ne connois rien de si rare dans votre sexe, que la reconnoissance, sur-tout parmi les maris. Un ressouvenir si doux est capable de payer & au-delà une telle obligation. Car, au fond, où est le grand service qu'une femme rend à son mari, quand elle possède un trésor inestimable, & qu'elle a assez de bonté pour elle-même que d'en avoir soin & de le chérir ? Je ne dis pas cela pour diminuer la bonne idée que vous avez de M^e. Booth : je ne doute pas qu'elle n'ait pour vous tout l'amour dont elle est capable. Mais je ne veux pas que vous pensiez assez mal de notre sexe, pour imaginer qu'il n'y ait pas mille femmes capables d'une véritable tendresse pour un homme qui en mérite tant... Croyez-moi, M^e. Booth, si j'avois reçu la nouvelle d'un accident arrivé à un tel mari, il n'y a ni mère ni Docteur qui eût pu m'arrêter un seul instant. Je me serois jetée dans la première barque de pêcheur que j'aurois trouvée ; j'aurois bravé les vents & les flots..... Oh, il n'y a de vraie tendresse que dans une femme de courage. Encore une fois, ne croyez pas que je veuille censurer M^e. Booth : je ne fais que défendre la cause de mon sexe. Car prodiguer des pareils éloges à une femme seule, c'est faire la satyre de toutes les autres...

— Vous voulez riailler sûrement, Miss Mathieu, répondit Booth en souriant. Cependant si vous jugez à propos, je continuerai mon histoire.

CHAPITRE VII.

Le Capitaine continue son histoire, & raconte certains faits qui ne paroîtront peut-être pas naturels à bien des gens.

JE ne fus pas plutôt refait de ma maladie, qu'Amelie tomba malade à son tour. Cela lui vint sans doute à l'occasion des fatigues que je ne pus pas l'empêcher de prendre autour de moi : j'avois eu des sueurs violentes pendant lesquelles le Chirurgien avoit ordonné expressément que je couchasse seul. On ne pouvoit pas déterminer Amelie à rester long-tems dans son lit. Durant mes accès & mes insomnies, elle lisoit quelquefois long-tems de suite, & ne vouloit jamais quitter ma chambre. Ces fatigues jointes à la perplexité de son ame, affoiblirent ses esprits, & lui occasionnerent une des maladies les plus fâcheuses qui puissent arriver à une femme ; maladie fort commune chez les Dames, & sur le nom de laquelle les Médecins ne sont pas bien d'accord. Quelques-uns l'appellent fièvre

herveteuse, d'autres vapeurs, & d'autres maladie histérique.

Oh, ne m'en dites pas davantage, interrompit Miss Mathieu : je vous plains, je vous plains de toute mon ame. Il vaudroit autant être attaqué de toutes les plaies de l'Egypte, que d'avoir une femme vaporeuse.

Vous me plaignez, Madame, répondit Booth ! plaignez plutôt cette chere femme, qui à force d'amour & de soins pour moi qui n'en suis pas digne, avoit contracté une maladie dont l'horreur ne peut presque pas être imaginée. C'est en effet comme une complicarion de toutes les maladies ensemble, avec une espéce de folie qui s'y joint. Dans cette situation & le siège fini, le Gouverneur m'accorda un congé pour accompagner ma femme à Montpellier dont l'air éroit jugé le plus propre à lui rendre la santé. Dans cette occasion elle écrivit à sa mere pour lui demander une remise d'argent, & lui exposer le mauvais état de sa santé. Elle le fit dans des termes capables de toucher tout cœur sensible à l'humanité, & même une personne entierement inconne. Sa sœur lui fit réponse : je crois avoir encore une copie de sa lettre dans ma poche. Je l'ai gardée par curiosité : vous en jugeriez encore mieux si je pouvois vous faire voir celle de ma femme. Alors il tira

de son portefeuille cette lettre, dont voici
les termes.

Ma chere sœur ,

» Maman qui est fort malade , m'ordon-
» ne de vous écrire , qu'elle est fort surpri-
» se , & en même-tems choquée de votre
» demande singuliere , ou , comme elle dit ,
» de votre ordre d'envoyer de l'argent :
» Vous fçavez , ma chere , dit-elle , que vo-
» tre mariage avec cette esaque rouge , a
» été fait absolument contre son aveu &
» celui de toute la famille ; (car je crois
» pouvoir me mettre dans le nombre) que
» cependant après cet acte de désobéissan-
» ce formelle , elle a bien voulu vous re-
» cevoir comme son enfant ; mais non
» comme un enfant chéri , tel que vous l'é-
» tiez auparavant ; qu'elle vous a pardon-
» né à la vérité , en qualité de chrétienne
» & de mere , mais en conservant toujours
» dans son cœur le juste sentiment de votre
» désobéissance , & la résolution de s'en
» venger. Malgré ce mécontentement ,
» elle vous prie de vous ressouvenir , que
» voyant que vous vous opposez une se-
»conde fois à ses volontés , & que rien ne
» pouvoir vous détourner de faire une dé-
» marche (fort indécente à mon avis) pour
» courir après votre homme , elle a jugé à
» propos

» propos de vous montrer encore une ten-
» dresse de mere en vous donnant cin-
» quante guinées pour votre extravagant
» voyage. Peut-elle donc ne pas être sur-
» prise que vous en demandiez encore ?
» que , si elle étoit assez foible pour y con-
» sentir , vous recommenceriez tous les
» mois de même , pour fournir aux extra-
» vagances d'un jeune Officier débauché.
» Vous dites qu'elle aura pitié de vos souf-
» frances. Oui , surement , elle en a com-
» passion & moi aussi , quoique vous ne
» soyez pas assez polie ni assez bonne pour
» le croire. Mais je vous pardonne tous
» vos mépris passés & actuels. Je fais plus ,
» je prie Dieu tous les jours pour vous....
» Mais ma chere sœur , que pouviez - vous
» attendre de moins que ce qui est arrivé ?
» Vous auriez dû croire vos amis qui
» étoient plus sages & plus vieux que vous.
» Je ne parle point ici de moi , quoique
» votre ainée d'environ onze mois & quel-
» ques semaines ; cependant quand j'aurois
» été plus jeune , j'eusse été , peut-être ,
» en état de vous donner des conseils : la
» prudence , & ce qu'on appelle la beauté ,
» ne vont pas toujours de pair ensemble.
» Ne soyez pas choquée de ce que je vous
» dis. Je sciais qu'au fond du cœur vous
» vous êtes toujours élevée au - dessus de
» quelques personnes , dont d'autres ont

» fçu mieux juger que vous. Mais pourquoi
 » vous parlez de choses que je méprise ?
 » Non , ma chere sœur , à Dieu ne plaise
 » que l'on dise jamais de moi que je tire
 » gloire de ma figure..... ce n'est pas que si
 » j'en voulois croire les hommes , peut-
 » être..... mais je hais & je méprise les
 » hommes..... Vous le fçavez , ma chere ;
 » je souhaiterois que vous les eussiez mé-
 » prisés autant que moi ; mais le sort en
 » est jetté : ce qui est fait , est fait. C'est à
 » vous de songer à votre fortune ; j'entens
 » celle que Maman pourra vous faire , car
 » vous fçavez que tout est en son pouvoir.
 » Je vous conseille donc de prendre votre
 » parti ; & ressouvenez-vous (je ne fçau-
 » rois m'empêcher de vous l'écrire pour vo-
 »tre bien) que les vapeurs ne sont point
 » une maladie qui aille bien avec un havre-
 » sac. Songez à ce que vous avez fait ; son-
 » gez à ce que Maman a fait pour vous ;
 » songez que vous nous avez laissés après
 » vous un dépôt à garder ; & ne vous re-
 » gardez plus , ni comme fille unique.....
 » ni comme fille chérie. Je demeure , ma
 » chere sœur , votre affectionnée sœur ,
 » très-humble & obéissante servante :

E. Harris.

O brave Miss Betty ! s'écria Miss Ma-
 thieu : j'ai toujours eu une haute idée d'elle ;

mais ceci surpassé tout ce que j'aurois pu en attendre.

Jugez, Madame, continua Booth, si cette belle lettre fut un puissant cordial pour remettre les esprits de ma pauvre femme. Elle produisit un tel effet sur elle qui l'avoit ouverte en mon absence, qu'à mon retour je la trouvai dans l'accès le plus violent. Elle fut si long-tems à reprendre ses sens, que je crus pendant quelques heures que jamais elle n'en reviendroit. J'étois tellement agité que peu s'en fallut que je ne cédasse à mon désespoir. A la fin, la connoissance lui revint; & je songeai aussitôt aux moyens de la conduire à Montpellier, d'autant que ces secours lui devenoient beaucoup plus nécessaires qu'auparavant.

Quoiqu'extrêmement choqué de la barbarie de cette lettre, je n'en appréhendai point de mauvaises suites. Toute l'armée étant persuadée que j'avois fait un mariage fort riche, plusieurs Officiers m'avoient fait des offres de leur bourse, en cas que j'eusse besoin d'argent. En effet, je n'étois point du tout embarrassé de conduire ma femme à Montpellier; mais elle répugnoit fort à ce voyage, & désiroit de retourner en Angleterre, comme j'en avois obtenu la permission. Elle se trouvoit mieux de jour à autre; & sans cette mau-

R ij

dite lettre dont je vous ai fait lecture, je suis sûre qu'elle auroit été en état de repartir pour l'Angleterre dans le premier vaisseau.

Il y avoit dans la garnison un Colonel, qui non seulement m'avoit offert de l'argent, mais m'avoit même importuné pour en recevoir. J'allai donc aussitôt le trouver; & pour justifier ma démarche, je produisis la lettre, & je l'instruisis en même-tems du véritable état de mes affaires. Le Colonel ayant lu la lettre, secoua la tête, & après un moment de silence, dit, qu'il étoit fâché que je n'eusse pas accepté plutôt ses offres; que depuis ce tems il avoit arrangé ses affaires, & disposé de son argent, de façon qu'il ne pouvoit pas retrancher un écu de ce qu'il lui en resroit.

Plusieurs autres me firent une semblable réponse, & je ne pus rien emprunter. J'ai été fortement persuadé depuis, que cet honnête Colonel, non content de me refuser lui-même, avoit pris les moyens les plus surs pour m'empêcher de réussir d'un autre côté: c'est ainsi que sont faits les hommes. Si quelqu'un vous refuse un service, il ne veut pas qu'un autre vous l'accorde.

Ce fut la première fois que j'éprouvai l'embarras qu'il y a de manquer d'argent,

sur-tout pour un homme marié. Car quoi de plus fâcheux que de sentir quelque chose nécessaire à la conservation de l'objet qu'on aime, & de ne pouvoir pas le lui procurer ?

Vous serez peut - être surprise que je n'ais pas parlé du Capitaine James dans cette occasion : il étoit alors à Algiers où le Gouverneur l'avoit envoyé pour une fièvre qui lui étoit survenue. Cependant il revint assez à tems pour m'aider ; & il le fit avec le dernier empressement , au premier mot qu'il apprit de ma détresse. Ainsi le bon Colonel , quoiqu'il eût disposé de son argent , escompta la lettre du Capitaine. Vous voyez dans l'exemple de mon ami James , un exemple qui prouve la fausseté de toutes les satyres qu'on fait contre le genre humain en général.

Mais peut - être serez-vous encore plus touchée de la générosité extravagante de mon Sergent ? Le jour qui précéda le retour de M^r. James , le pauvre garçon vint à moi les larmes aux yeux , & me pria de ne point me choquer de ce qu'il avoit à me dire. Alors tirant de sa poche une bourse qui contenoit , disoit-il , une somme de douze livres sterlings , il me pria de l'accepter , ajoutant qu'il étoit fâché de ne pouvoir me prêter toute la somme dont j'avois besoin. Je fus si frappé de ce trait d'amitié &

de générosité dans un homme de sa sorte, que je lui donnai le tems de me presser une seconde fois, avant de lui répondre. J'érois surpris en effet, comment il avoit pû amasser ce petit fonds, & encore plus comment il avoit été informé de mes besoins. Quant au premier, il paroît qu'il avoit pillé une quinzaine de pistoles, à un Officier Espagnol ; pour le second point, il m'avoua l'avoir appris d'une fille de ma femme, qui avoit entendu quelques lambeaux de conversation entre Amelie & moi. En effet, on se trompe fort, si on se flatte de pouvoir cacher des situations si embarrassantes à ses domestiques : ils ont toujours le coup d'œil très-pénétrant dans ces sortes de cas.

Bon Dieu ! s'écria Miss Mathieu, qu'une telle conduite est surprenante dans un état si humble !

Je le croyois aussi moi-même, répondit Booth ; cependant en y pensant plus attentivement, je ne vois pas par quelle raison nous devons être plus surpris de trouver une ame grande dans cet état que dans tout autre. L'amitié, la bienveillance, ou de quelque nom que vous vouliez appeler cette action, peut être la passion dominante dans un mendiant, aussi bien que dans un Prince : & par-tout où elle se trouve, son énergie se fait sentir.

Je crains bien , à vous parler naturellement , que nous ne donnions souvent des éloges à ce que nous appellons un état relevé , un peu trop légerement , & au préjudice des autres états plus humbles. Si on voit assez fréquemment des exemples qui dégradent l'humanité dans les personnes de la plus haute extraction , & les mieux élevées , on rencontre aussi quelquefois des preuves de grandeur & de bonté réelle parmi ceux qui ont été privés de tous ces avantages. Pour moi je crois , à n'en pouvoir douter , que quelquefois les palais sont remplis de bassesse & d'indignité , & que souvent le soleil de justice brille de tout son éclat dans une misérable chaumière.

C H A P I T R E VIII.

Suite de l'histoire de Booth.

Mr. Booth , après cette réflexion , continua son histoire en ces termes.

Nous primes donc congé de la garnison , & ayant débarqué à Marseille , nous nous rendîmes par terre à Montpellier , sans qu'il arrivât rien qui mérite d'être récité , si ce n'est que ma pauvre Amelie fut fort incommodée du mal de mer. Je fus ensuite bien dédommagé des peines que ce voyage m'a-

R iv

voit causées , & de mes frayeurs par les heureuses suites qu'il eut. Car je crois qu'il contribua encore plus plus que l'air de Montpellier au parfait rétablissement de sa santé.

Pardonnez si je vous interromps , s'écria Miss Mathieu ; vous ne m'avez pas dit , si vous acceptâtes l'argent du Sergent..... Je suis devenue presque amoureuse de ce pauvre garçon.

Pouvez - vous imaginer , Madame , répondit Booth , que j'acceptasse d'un pauvre garçon , un argent qui étoit de si foible ressource pour moi , & dont en même tems il pouvoit avoir besoin lui-même ? peut-être maintenant attribuerez-vous ce refus à orgueil de ma part.

Non , dit-elle , je ne regarderai cette action ni comme un orgueil , ni comme une folie ; mais il me semble que vous auriez pu accepter son offre ; & je suis sûr que vous lui avez fait peine en le refusant. Eh bien , je vous prie , continuez votre histoire. Alors Booth poursuivit ainsi .

Quand Amelie fut dans le train de recouvrer sa santé de jour en jour , nous commençâmes à passer le tems fort agréablement à Montpellier. Les plus grands ennemis des François sont obligés de reconnoître que c'est le peuple chez lequel il est le plus agréable de vivre , du moins

pour un peu de tems. Il y a des pays où il est aussi aisē de faire une fortune qu'une bonne connoissance. En Angleterre surtout, les connoissances sont presque aussi lentes à faire qu'un chêne à croître : la vie d'un homme suffit à peine pour les pousser jusqu'à un certain degré : & les familles ne contractent guère une grande intimité qu'à la troisième, ou au moins à la seconde génération. En effet, nos Anglois ont si peur de laisser entrer des étrangers dans leur maison, qu'on croitoit qu'ils les prennent tous pour des voleurs. Les François sont d'un caractère tout opposé. La qualité d'étranger est un titre chez eux pour obtenir la meilleure place, & plus d'égards & de politesses ; pour peu que vous ayez l'air d'un Gentilhomme, ils ne font jamais de doute que vous ne le soyez. Il est vrai que leur amitié ne s'étend guère jusqu'à leur bourse : une pareille preuve d'amitié n'est guère plus usitée dans les autres pays. Mais la politesse fait pousser l'amitié assez loin dans les circonstances ordinaires de la vie : & ceux qui manquent de cette qualité, en dédommagent rarement par leur sincérité. Car la grossiereté, plutôt la rudesse, comme on l'appelle communément, n'est pas toujours une marque d'honnêteté, comme on voudroit le faire croire.

Le lendemain de notre arrivée, nous

fimes connoissance avec Mr. Bagillard. C'éroit un François plein d'esprit & de vivacité , qui joignoit à ces qualités plus de littérature que les Gentilshommes n'en possédent pour l'ordinaire. Comme il logeoit dans la même maison que nous , nous ne tardâmes pas à nous connoître : je goutai si fort sa conversation , que jamais je ne le trouvois de trop dans notre compagnie. En effet , je passois avec lui une si grande portion de mon tems , qu'Amelie (je ne scias si je dois vous faire part de son inquiétude à cette occasion ,) se lassa de cette familiarité , & se plaignit à moi de ce que mon goût trop vif pour cette connoissance ne lui laissoit à elle pas assez de tems pour me voir. Nos entretiens roulant d'ordinaire sur la littérature , & particulierement sur les Auteurs latins (car nous lumes ensemble plusieurs des Auteurs classiques , elle ne pouvoit pas goûter beaucoup d'agrément avec nous. Quand une fois ma femme se fut mise en tête que Mr. Bagillard la privoit de ma compagnie , il ne fut plus possible de lui faire changer d'opinion ; & quoique je restasse alors plus de tems avec elle qu'auparavant , elle devint plus mécontente de jour à autre , jusqu'à ce qu'enfin elle me pria sérieusement de changer de logis , & exigea cette complaisance avec plus de force que je ne lui en avois jamais

remarqué jusqu'à ce moment. A vous parler vrai , si jamais cette excellente femme a pu passer pour déraisonnable , je crois que ce fût dans cette circonstance.

Sous quelque point de vûe que j'envisageasse ses désirs , comme ils n'aïssoient visiblement d'une affection dont elle me donnoit tous les jours les preuves les plus chères , je résolus de la satisfaire ; je louai donc un appartement dans un autre quartier fort éloigné. Car je suis d'avis qu'il faut avoir bien peu d'amour pour une personne , quand on ne cherche pas à la contenir , même dans une demande qui n'est pas raisonnable. Il est vrai que je m'en fis une certaine peine à cause de Mr. Bagillard. Ne pouvant pas lui communiquer honnêtement les raisons pour lesquelles je changeois de demeure , il étoit difficile aussi de lui donner une fausse adresse. D'ailleurs je pensai que j'aurois bien plus rarement sa compagnie qu'auparavant. J'aurois pu , j'en conviens , éviter cet embarras en quittant tout-à-fait Montpellier ; la santé d'Amelie étant rétablie parfaitement ; mais j'avois donné ma parole au Capitaine James d'attendre son retour d'Italie où il étoit allé de Gibraltar quelque tems auparavant ; & Amelie étant grosse de près de six mois , ce tems n'étoit guère propre à lui faire entreprendre un long voyage.

Cette difficulté ne se trouva néanmoins pas si forte que je l'avois cru. Car mon ami le Fran^{çois}, soit qu'il soupçonnât quelque chose par la conduite de ma femme, quoique jamais elle ne lui fit, du moins à ma connoissance, aucune impolitesse, soit par d'autres raisons, devint aussi très-froid de son côté. Depuis que nous eûmes changé de demeure, il ne me fit au plus que deux ou trois visites, pour la forme : son tems fut bientôt après employé à une intrigue d'amour, dont le bruit s'est répandu dans tout Montpellier.

A peine avions-nous passé quelque tems dans notre nouvel appartement, qu'il arriva à Montpellier un Officier Anglois qui vint loger dans la même maison que nous. Son nom étoit Bath; il étoit Major, & d'un caractère si singulier, que l'on n'a peut-être jamais vu son pareil. Il s'en falloit bien que celui-ci eût aucun goût pour les livres, comme celui qui avoit donné de l'inquiétude à mon Amelie. Il est vrai qu'en général sa conversation rouloit sur des matieres qui ne sont pas du ressort des femmes. Il ne parloit presque que de guerre, de sièges, de batailles; mais comme il avoit une sœur qu'Amelie goûtoit beaucoup, il se lia bientôt entre elles une grande intimité, & nous ne faisions tous les quatre qu'une famille.

Ce Major étoit grand conteur de merveilles, & presque toujours le principal héros de ses contes. Ce talent le fit trouver fort amusant à Amelie , qui ne le cédoit à personne au monde pour le vrai goût , & l'art de s'amuser des ridicules. Mais si personne ne le saisit plus promptement qu'elle dans le caractère d'un autre , nul ne réussit si bien à cacher cette connoissance à la personne intéressée. Permettez - moi de vous rapporter à ce sujet une pensée d'elle , qui lui fait , je crois , beaucoup d'honneur. Si j'avois , dit-elle , pour les personnes ridicules autant de mépris qu'elles en inspirent d'ordinaire , elles me paroîtroient plutôt un objet de tristesse que d'amusement ; mais réellement j'en ai trouvé plusieurs qui étoient extrêmement ridicules dans une partie de leur caractère , tandis que pour le reste , il étoient extrêmement aimables. Par exemple , disoit-elle , voyez le Major , il nous parle de bien des choses qu'il n'a jamais vues , & d'autres qu'il n'a pas faites , & le tout de la maniere la plus extravagante : cependant voyez combien il tient une conduite aimable avec sa pauvre sœur ? Non - seulement il l'a fait venir ici à ses dépens pour rétablir sa santé ; mais encore il lui tient compagnie lui-même. Je crois , Madame , que ce sont ses propres termes que je vous rends ; car

je suis assez propre à me rappeller tout ce qu'elle dit.

Vous croirez aisément d'après une circonstance que je vous ai dite en faveur du Major, sur-tout quand je vous ai dit que sa sœur est la meilleure fille de la terre, qu'il falloit nécessairement se cacher d'elle pour rire des ridicules de son frere. A la vérité la chose étoit aisée; tant la pauvre fille étoit aveuglée d'amour & de reconnaissance: elle honoroit & respectoit tellement son frere, qu'elle n'avoit pas le moindre soupçon qu'il y eût au monde quelqu'un capable d'en rire.

Je suis persuadé véritablement que jamais elle n'avoit soupçonné le sujet de nos risées; à coup sûr elle en auroit marqué du ressentiment: car outre son amitié pour son frere, elle avoit un petit orgueil de famille, qu'elle laissoit percer quelquefois. En effet si elle avoit quelque défaut, c'étoit la vanité; en totalité c'étoit une bonne fille: d'ailleurs qui de nous est entièrement exempt de défauts?

Que vous êtes bon, Booth! répondit Miss Mathieu; la vanité est une faute de la premiere classe dans une femme, & qui souvent lui en fait faire beaucoup d'autres.

A cela Booth ne fit aucune réponse, & continua ainsi.

Nous passâmes deux ou trois mois assez

agréablement avec cette compagnie , jusqu'à ce que le Major & moi nous fumes obligés de nous renfermer chez nous , ma femme étant en couche , & Miss Bath retenue dans sa chambre par une indigestion qui pensa lui causer la mort.

Ici Miss Mathieu fit un grand éclat de rire ; & Booth lui en ayant demandé la raison : Je ne puis , dit elle , m'empêcher de rire de l'idée des deux gardes malades. Mais dites-moi , faisiez-vous chauffer vous-même les bouillons à votre femme ?

Oui , sans doute , Madame , je le faisois , répondit-il : le trouvez-vous extraordinaire ?

Oui , vraiment , reprit-elle : je croyois que les meilleurs maris regardoient le tems des couches de leurs femmes , comme un tems de fête & de réjouissance ? Quoi ! vous ne vous êtes pas enyvré dans le moment même de sa délivrance ? Dites-moi franchement , comment vous étiez employé alors.

Fort honnêtement , répondit-il ; malgré votre ton râilleur , je vous dirai que j'étois à son chevet , & que je la tenois dans mes bras. En vérité je crois que j'ai ressenti dans l'ame autant de douleurs qu'elle en sentoit dans son corps. Maintenant répondez-moi aussi franchement : Pensez-vous que le moment où une femme que l'on aime à la fureur souffre les tourmens les plus cruels , &

court risque de la vie , soit un tems bien propre à la joie ? Et.... je n'ai pas besoin d'exprimer d'autres circonstances plus attendrissantes.

Je vais vous répondre franchement , reprit elle..... Oui , & très sincèrement , s'écria Booth.... Eh bien donc franchement & sincèrement , dit-elle , que je meure si je ne vous regarde comme un ange.

Mais , Madame.... En vérité.... Vous me faites trop d'honneur. Il y a beaucoup de maris semblables.... N'avons-nous pas un exemple de la même rendresse dans le Major ? Quoique pour lui , je crois que je vous ferai rire : tandis que ma femme étoit en couche , Miss Bath étant extrêmement mal , j'allai un jour me présenter à la porte de son appartement pour m'informer de sa santé , aussi bien que de celle du Major , que je n'avois pas vu depuis huit jours. Je frappai doucement à la porte ; & ayant ouvert , je trouvai le Major dans l'anti-chambre de sa sœur , occupé à faire chauffer son bouillon. Son habillement étoit certainement des plus singuliers ; il avoit un manteau de lit de femme & un bonnet de nuit de flanelle fort sale ; cet équipage joint à sa mine singuliere (car c'est un grand homme , mince & sec , de près de six pieds de haut) en faisoit un objet tout-à-fait réjouissant.

jouissant. Le Major se leva , quand j'entrai dans la chambre , & s'écria d'un air ému & en jurant : Quoi c'est vous , Monsieur ? Je lui demandai des nouvelles de sa santé & de celle de sa sœur. Il me répondit qu'il se portoit bien , & que sa sœur étoit mieux. Je ne m'attendois pas , Monsieur , ajouta-t-il , que vous me verriez dans une telle situation. Je lui dis que je ne croyois pas qu'il pût paroître dans un état plus convenable à son caractère. Vous ne le croyez pas ? répondit-il ; par Dieu , je vous suis fort obligé de cette opinion. Je crois , Monsieur , quoique ma foibleffe ait pu m'en faire écartier , que personne n'est plus intimement persuadé de sa propre dignité que moi-même. Sa sœur l'ayant alors appellé de la chambre du fond , il sonna son domestique , & après avoir fait quelques pas en travers de la chambre , il me dit d'un air animé : Je n'aurois pas cru , Mr. Booth , que pour m'avoir surpris dans ce déshabillé , en entrant un peu trop brusquement , oui , un peu trop brusquement , vous m'auriez pris pour la garde de ma sœur. Je sciais trop ce qui est dû à la dignité d'un homme , & je l'ai fait voir sur le champ de bataille.... Je crois y avoir bien figuré , Mr. Booth , & d'une manière qui convient à mon caractère. Par

Dieu, si mon naturel n'est pas tout-à-fait exempt de foiblesse, il ne faut pas me mépriser pour cela. Il prononça ce discours & plusieurs autres de même genre avec beaucoup de majesté, ou, comme il dit, de dignité. Il se servit même de quelques mots durs que je n'entendis pas : car tous ses termes ne se trouvent pas dans les dictionnaires. J'eus peine à m'empêcher de rire. Cependant je me contins, & bientôt après je le quittai fort surpris, qu'un homme si rempli de bonté, pût être en même tems si honteux de le paroître.

Si je fus surpris de ce qui s'étoit passé dans cette visite, je le fus bien davantage le lendemain matin, quand il entra chez moi de fort bonne heure, & me dit que ce qui s'étoit passé entre nous l'avoit empêché de dormir toute la nuit. Vous m'avez dit, ajouta-t-il, certaines choses qui demandent une plus ample explication, avant que je sorte d'ici. Vous m'avez dit, Monsieur, en me trouvant dans une situation que je ne puis me rappeller sans regret, que je ne pouvois pas à votre avis, être dans un état plus conforme à mon caractère. Ce sont vos propres termes ; je ne les oublierai jamais. Croyez-vous qu'il y ait quelque chose dans mon caractère qui soit au-dessous dela dignité d'un homme ? Pensez-vous que pendant la maladie de ma

sœur, je me sois conduit avec une foiblesse qui fente l'homme effeminé? Je sciais qu'il est au-dessous d'un homme de pleurer & de se lamenter pour une fille; je le sciais aussi bien que vous, & que tout autre: & si ma sœur étoit morte, on m'aurroit vu me conduire dans cette occasion en homme. Ne croyez pas que je me sois séquestré de la compagnie uniquement à cause d'elle. J'ai été fort incommodé moi même: & quand vous m'avez surpris dans cette situation, la garde venoit de sortir & je soufflois le feu de crainte qu'il ne s'éteignît tout-à-fait..... Il parla ainsi pendant près d'un quart-d'heure, sans me donner le tems de lui répondre. Enfin le regardant fixement, Dois-je conclure, lui dis-je, que vous parlez sérieusement? Sérieusement? dit-il en répétant mes mots: prenez-vous donc mon caractère pour un jeu? Tenez, Monsieur, lui dis-je gravement, je pense que nous nous connoissons bien l'un & l'autre: & je n'ai pas lieu de soupçonner que vous attribuez à la peur, si je vous dis que bien loin de vous insulter, j'ai compté vous faire le plus grand compliment. La tendresse pour les femmes prouve un caractère vraiment mâle, plutôt que de nous dégrader. Brutus étoit un héros; cependant il a marqué la plus grande tendresse pour sa chere Porcie. Le grand Roi Sij

de Suéde, le plus brave & même le plus fier des hommes , s'est enfermé trois jours entiers au milieu d'une campagne sans vouloir paroître après la mort d'une sœur favorite. A ces mots je vis son front se déridier , & il s'écria : Ma foi , j'admire le Roi de Suéde plus que tous les hommes du monde ; & il n'y a qu'un sot qui soit honteux de faire tout ce que le Roi de Suéde a fait.... Et si quelque Roi de Suéde en France osoit me dire que sa sœur a plus de mérite que la mienne : par Dieu il auroit affaire avec moi. La pauvre petite Betsy ! C'est la plus honnête & la plus digne fille qu'il y ait jamais eu. Grace à Dieu , elle est guérie. Si je l'avois perdue , je n'aurois jamais goûté un moment de bonheur sur la terre.... Il continua à parler ainsi , jusqu'à ce que ses larmes se firent passage.... Dès qu'il s'en apperçut , il s'arrêta ; ou peut-être ne pouvoit-il pas aller plus loin.... car il paroistoit à bout. Après un moment de silence , ayant essuyé ses yeux avec son mouchoir , il poussa un profond soupir , & dit : Je suis honteux , M^r. Booth , que vous soyez témoin de ceci : mais la nature est plus forte que la dignité. Je le consolai alors par l'exemple de Xerxés, comme j'avois fait auparavant avec celui du Roi de Suéde ; bientôt après nous déjeunâmes ensemble avec la plus grande cordialité. Je vous as-

Ture que malgré toute sa bizarrerie, il n'y a point d'homme d'un si bon caractère que le Major.

D'un bon caractère ! s'écria Miss Mathieu, avec mépris. C'est un fol ! pouvez-vous parler d'un tel homme avec éloge ?

Booth dit tout ce qu'il put pour la défense de son ami ; en effet il le lui avoit représenté du côté le plus favorable , & avoit principalement obmis exprès les termes durs dont il avoit remarqué auparavant , qu'il avoit entrelardé son discours. Booth continua ensuite , comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Contenant bien des choses extraordinaires.

Miss Bath , continua Booth , se rétablit si promptement , qu'elle fut en état de sortir aussi-tôt que ma femme. Nos petites parties redevinrent plus agréables ; & nous nous répandimes dans les compagnies de la ville un peu plus que nous n'avions fait jusqu'alors. Bagillard recommença ses assiduités ; car sa bonne amie étoit partie pour Paris. Ma femme n'en parut pas fâchée d'abord : j'imaginais que

comme elle avoit une compagne de son sexe (car Miss Bath & elle avoient contracté une grande amitié , elle se passeroit plus aisément de ma compagne.) Je m'étois trompé : bientôt elle renouvela ses inquiétudes , & son impatience de voir arriver le Colonel James , afin que nous pussions quitter tout-à-fait Montpellier.

Cette mauvaise humeur de ma femme ne put manquer de me faire de la peine , d'autant plus que je la jugeois un peu déraisonnable. Un peu , dites-vous , repliqua Miss Mathieu ? O Dieu , quel mari vous êtes ! ... Hélas que j'étois peu digne d'une telle femme qu'Amelie ! Vous le verrez par la suite. Un jour que nous étions à converser ensemble , j'entendis un grand cri : ma femme se leva en criant ; C'est la voix de Miss Bath : aussitôt elle courut vers la chambre d'où il sortoit. Je la suivis ; en arrivant nous apperçumes le spectacle le plus affreux , Miss Bath tombée morte sur le plancher , le Major tout ensanglanté à ses genoux & criant au secours. Amelie quoiqu'en presque aussi mauvais état que son amie , courut à elle , lui découvrit la gorge , & tacha de la délacer ; moi je courrois ça & là sans sçavoir ce que je faisois , demandant de l'eau & des liqueurs fortes , & envoyant coup sur coup plusieurs domestiques appeler des Médecins & des Chirurgiens.

Enfin à force d'eau , de cordiaux , & de tout ce qui étoit nécessaire , on rappella les sens de Miss Bath ; on la fit asseoir dans son fauteuil , & le Major se mit lui-même à côté d'elle. La jeune Dame tout-à-fait revenue de sa foiblesse , le Major , qui jusque-là avoit aussi peu songé à lui-même , qu'il avoit attiré l'attention des autres , devint l'objet de toutes nos observations , & sur-tout de sa pauvre sœur , qui , dès qu'elle se sentit un peu de forces , s'écria que son frere étoit tué , & déplora amèrement son sort de n'être revenue à la vie , que pour être témoin d'un spectacle si terrible. Tandis qu'Amelie s'occupoit à appaiser la douleur de son amie , je m'informai de l'état du Major : en quoi je fus aidé par le Chirurgien qui venoit d'arriver. Le Major dit avec assez de tranquillité , qu'il ne croyoit pas que sa blessure fût dangereuse , & pria sa sœur de se consolet : disant qu'il étoit convaincu que bientôt le Chirurgien lui en donneroit les mêmes assurances. Mais ce bon homme n'étoit pas si liberal en promesses que le Major l'avoit cru : car après avoir sondé la plaie , il ne put nous donner que de l'espérance ; disant que la blessure étoit terrible ; mais il ajouta pour motif de consolation , qu'il en avoit guéri de bien plus mauvaises.

Quand le Major fut pansé , sa sœur pa-

rut l'occuper tout entier; & son unique soin fut d'adoucir ses chagrins. Il protesta solennellement, que sa blessure n'étoit que dans les chairs, pas fort profonde; & qu'il sentoit qu'elle ne pouvoit pas être bien dangereuse. Cette déclaration du Major, le même raisonnement de ses amis, & plus que tout cela peut-être, le libre cours que Miss Bath avoit donné à sa frayeur, parurent un peu la tranquilliser. Amelie l'emporta enfin; & à mesure que la terreur diminuoit, la curiosité prit sa place. Pour moi, je m'informai de ce qui avoit occasionné cet accident, & donné lieu à tout ce remumenage.

Le Major me prit la main, & me regardant tendrement: Mon cher Mr. Booth, me dit-il, je commencerai par vous demander pardon; car je vous ai fait une injure, que la force de votre amitié peut seule vous faire excuser. Vous pouvez penser, Madame, que ce préambule allarma beaucoup toute la compagnie & moi sur-tout. Mon cher Major, lui répondis-je, je vous pardonne, quelque chose que ce puisse être. Mais en quoi pouvez-vous m'avoir fait injure? En quoi? repliqua-t-il, en faisant ce que tout homme qui a autant d'honneur & de dignité que vous, doit regarder comme une fort grande injure. Je vous ai ôté des mains l'occasion de

de vous faire justice à vous-même. Je crains bien d'avoir tué l'homme qui a fait tort à votre honneur, je veux dire, ce coquin de Bagillard. Mais je ne puis pas continuer ; car, Madame, dit-il à ma femme, vous y êtes intéressée : & je fçais ce que je dois à la dignité de votre sexe.... Je remarquai qu'Amelie pâlit à ces mots; cependant elle le pria de poursuivre. Eh bien, répondit-il, dès qu'une Dame me l'ordonne, l'obéissance est une partie de ma dignité. Ensuite il continua à nous raconter, que Bagillard l'avoit taillé, prétendant que lui Major faisoit sa cour à Amelie ; qu'il lui avoit dit qu'il ne réussiroit jamais, lui donnant à entendre que, si cela eût été possible, il auroit réussi lui-même ; & qu'il avoit conclu par dire qu'Amelie étoit une prudeachevée : sur quoi le Major lui avoit donné un soufflet, & tous les deux ayoient tiré l'épée.

Le Major avoit à peine fini de parler, qu'un domestique vint m'annoncer un Moine qui demandoit avec empressement à me parler. Je pris la main du Major, & lui dis que non-seulement je lui pardonnois, mais même que je lui étois fort obligé de son amitié. Alors étant descendu pour parler au Moine, il se trouva que c'étoit le Confesseur de Bagillard, qui de sa part venoit me demander pardon de l'in-

jure qu'il avoit voulu me faire , & me prier de lui accorder une visite avant de mourir. Ma femme s'opposa d'abord à ce que je sortisse , parce qu'il lui vint quelques craintes soudaines à mon occasion ; quand je l'eus convaincue que c'étoit sans fondement , elle y consentit.

Je trouvai Bagillard au lit ; le Major lui avoit passé son épée au travers du corps jusqu'à la garde. Après m'avoir demandé pardon , il me félicita de posséder une femme qui joignoit à la beauté la plus accomplie la vertu la plus imprénable : en témoignage de quoi il m'avouoit sa violence , ainsi que le mauvais succès de ses tentatives ; & pour rendre la vertu d'Amelie encore plus éclatante , sa vanité lui fit passer en revue les noms de plusieurs femmes comme il faut , lesquelles avoient cédé à sa passion ; mais il protesta que jamais cette passion ne s'étoit fait sentir avec tant de force que pour ma pauvre Amelie : aussi prétendoit-il tirer de cette violence à laquelle il n'avoit pu résister , un motif pour obtenir son pardon. Il n'est pas nécessaire de vous répéter ce que je lui dis alors : je l'assurai d'un pardon sincère , & nous nous séparâmes. A vous dire vrai , je me crus presque redevable à Bagillard de mon entrevue avec Amelie , qui fut la plus délicieuse qui se puisse imaginer.

Je courus alors à ma femme , que j'em-
brassai avec des transports d'amour & de
tendresse. Quand cette premiere vivacité
fut appaisée : Avoüez-moi , dit-elle , mon
cher : vos bontés vous empêchent-elles de
me trouver un peu déraisonnable , d'avoir
marqué tant de regret de la perte de vo-
tre compagnie ; tandis que j'aurois dû me
réjouir dans l'idée que vous en seriez si
bien dédommagé ? Oui , surement ; jugez
donc de ce que je dois avoir senti , en
voyant que je perdois tous les jours dans
votre estime , & que j'étois forcée à tenir
une conduite , qui , parce que vous en igno-
riez le motif , devoit vous paroître basse ,
vulgaire & intéressée. Cependant quelle
autre conduite avois-je à tenir avec un
homme , que les rebuts ni les mépris ne
pouvoient faire rentrer en lui-même. Si c'é-
toit une tâche cruelle , que penserez-vous
de la contrainte que j'étois obligée d'essuyer
en sa présence ? Il falloit devant vous mar-
quer une politesse apparente à un homme
que je détestois au fond de l'ame ; & cela
pour empêcher les suites fatales de vos
soupçons ; tandis que j'avois peur en mêm-
me tems , qu'il ne la regardât comme un
encouragement ? N'avez-vous pas de pi-
tié de votre pauvre Amelie en songeant
à sa situation ? Pitié ! mon amour , m'é-
criai-je ; la pitié est-elle un terme propre à

Tij

peindre l'estime , l'adoration ? Mais , ma chere , comment pouvoit-il vous poursuivre si secretement.... par lettres ? Oh non , dit-elle : il m'en a voulu donner plusieurs , je n'en ai jamais voulu recevoir qu'une seule , encore la lui ai-je rendue . Bon Dieu ! je ne voudrois pas pour un monde avoir une telle lettre en ma possession : j'ai cru mes yeux souillés pour l'avoir lue.... Bravo.... s'écria Miss Mathieu , cela est héroïque , je vous en répons . Réellement , s'écria Booth , comment pouvez-vous tourner en ridicule un tel excès de tendresse ? En ridicule la tendresse , repliqua-t-elle ? Oh M^r. Booth , vous me connoissez peu . Mais , je vous prie , continuez votre histoire .

CHAPITRE X.

Qui contient une Lettre des plus curieuses.

LA blessure du Major , continua Booth , se trouva en effet aussi légère qu'il l'avoit pensé ; de sorte qu'en fort peu de tems il se retrablit parfaitement bien . Bagillard quoique blessé tout au travers du corps , ne fut pas long - tems en danger de la vie . Le Major me prit alors en particulier , & me marquant sincèrement sa joie du rétablissement de Bagillard , il me dit que

maintenant, graces au Ciel, j'allois être à même de me faire justice. Je lui répondis que je ne songeais à rien de pareil, & que l'ayant cru prêt à mourir, je lui avois pardonné sincèrement & de bon cœur. Cela étoit fort bien & compatible avec votre honneur, dit-il, lorsqu'il étoit au lit de la mort; mais ce pardon n'étoit que conditionnel, & il est revoqué de droit, puisque le voila retrabli. Je lui dis que je ne pouvois me dédire ainsi, & que ma colère étoit passée. Quoi, dit-il, qu'y a-t-il de commun dans cette affaire avec de la colère? La dignité de ma nature a toujours été la raison qui m'a fait tirer l'épée: & quand elle est intéressée, je me battrais aussi bien avec l'homme que j'aime, qu'avec celui que je hais. Je ne vous lasserai pas en vous répétant tout ce discours. Vous sentez bien que le Major ne l'emporta pas: & je crois réellement, que j'ai perdu un peu de son estime par cette raison, jusqu'à ce que le Capitaine James qui arriva quelque tems après, me remit parfaitement dans ses bonnes graces.

Quand le Capitaine James fut arrivé, nous n'eûmes plus de prétexte pour demeurer davantage à Montpellier; ma femme étoit en meilleur état de santé que je ne l'avois jamais vue; & Miss Bath avoit non-seulement recouvré la sienne; mais

de mince & pâle comme un squelette qu'elle étoit auparavant , elle étoit devenue grasse , ronde & jolie femme. James fut encore mon caissier : car loin de recevoir aucune remise , il y avoit longtems que je n'avois eu aucune lettre d'Angleterre , quoique nous eussions écrit plusieurs fois Amelie & moi à sa mère & à sa sœur. Mais comme nous étions sur le point de quitter Montpellier , je m'avisai d'écrire à mon bon ami le Docteur , & de l'informer que nous partions pour Paris , où je le priois de me faire passer sa réponse.

Nous arrivâmes à Paris sans avoir eu sur la route aucune aventure : & même il ne nous y arriva rien de remarquable dans les quinze premiers jours. Comme vous ne connoissez ni James , ni Miss Bath , il est presque indifférent de vous dire , qu'il se forma alors entr'eux une liaison intime qui finit dans la suite par un mariage : ce que vous y trouverez de singulier , c'est que ce fut moi qui découvrit le premier l'inclinaison de la Dame , & ma femme celle du Capitaine.

Le dix-septième jour après mon arrivée à Paris , je reçus du Docteur une lettre que j'ai dans ma poche ; je vais , si vous me le permettez , vous en faire la lecture : car je ne voudrois pas en la répétant de mémoire , m'exposer à en estropier les phrases.

On peut bien croire que Miss Mathieu demanda avec empressement d'entendre la lettre ; & Mr. Booth y lut ce qui suit.

Mes chers enfans ,

» Car je puis vous appeler ainsi main-
» tenant , puisque vous n'avez plus d'autre
» parens que moi dans le monde. Je vous
» aurois appris plutôt cette triste nouvelle ,
» si j'avois cru que vous ne la scussiez pas
» déjà , ou plutôt si votre adresse m'eût été
» connue. Si votre sœur a reçu de vous quel-
» ques lettres , elle en a fait un mystère ;
» peut-être par amitié pour vous , les a-
» t-elle déposées dans le même lieu où elle
» renferme sa bonté , ou ce qui , je crois ,
» lui est plus cher encore , son argent. On
» a tenu sur votre compte différens dis-
» cours ; c'est ce qui arrive toujours dans
» les choses que l'on ignore. Quand on ne
» scait pas la vérité , chacun se croit en li-
» berté de dire ce qu'il lui plaît. Ceux qui
» vous veulent du bien , mon fils Booth ,
» disent simplement que vous êtes mort ;
» d'autres que vous vous êtes enfui du sié-
» ge , & que vous avez été cassé. Pour ma
» fille , toute le monde s'accorde à dire
» qu'elle est là-haut dans le Ciel ; il ne
» manque pas même de gens qui insinuent
» que son mari lui en a hâté le voyage.

T iv

» D'après un tel commencement, vous at-
» tendez peut-être de meilleures nouvelles
» que je n'en ai à vous apprendre. Mais,
» je vous prie, mes chers enfans, moi
» qui ai toujours ri de mes propres afflic-
» tions, pourquoi ne pourrois-je pas badi-
» ner des vôtres sans être taxé de mauvais
» cœur ? Je souhaite que vous appreniez
» de moi à vous posséder. Rien n'est si
» vrai que ce passage d'un Philosophe
» païen :

» *Le fardeau devient léger, quand on*
» *se fait bien le porter.*

» Aristote (qui n'étoit pas si fort que cer-
» taines gens, faute d'avoir lu, le pensent)
» a élevé un doute dans ses livres de la mo-
» rale, sçavoir, si on peut appeler heu-
» reux un homme aussi accablé d'infortunes
» que le Roi Priam ? J'avoue que je n'ai
» pas trouvé que ce Philosophe ait bien
» expliqué ce doute ; j'ai pourtant pensé
» depuis long-tems, qu'il n'y a point de
» calamité, pour grande qu'elle soit, dont
» un Philosophe chrétien ne puisse raison-
» nablement se moquer ; puisque Ciceron
» qui étoit un Philosophe païen, doutant
» de l'immortalité de l'âme (car on peut
» dire qu'il en a douté, puisqu'il a em-
» ployé des raisons si foibles pour la sou-
» tenir) a assuré comme une règle de sa-
» gesse, qu'il falloit mépriser les choses hu-

» maines, & les regarder comme au-dessous de
» soi. Vous pouvez voir ce passage, & plu-
» sieurs autres semblables dans le troisié-
» me livre des Tusculanes.

» Avec combien plus de confiance un
» bon Chrétien ne doit-il pas mépriser, &
» même se moquer de tous les maux tem-
» porels & passagers ? Si le pauvre qui tra-
» vaille dans sa misérable chaumiere, peut
» se moquer des orages & des tempêtes,
» de la pluie & des coups de vent qui l'en-
» tourent, tandis que sa plus riche espé-
» rance n'est que celle du repos, avec quelle
» sérénité un homme sage ne doit-il pas
» supporter ces maux passagers. Lorsque
» son esprit est pénétré de l'attente cer-
» taine de trouver un beau palais, & le
» plus somptueux repas prêts à le recevoir ?
» Je ne goûte pas beaucoup cette compa-
» raison, mais je n'en scaurois trouver une
» meilleure. Toute imparfaite qu'elle est,
» nous pouvons conclure d'après les actions
» des hommes, qu'ils ne la regardent que
» comme trop forte : car dans la supposi-
» tion que j'ai mise d'un banquet, y a-t-il un
» seul homme, dont l'esprit soit assez foible
» ou assez bas, pour ne pas mépriser, &
» même affronter le plus fâcheux des con-
» tretems dont j'ai fait mention ? Mais dans
» notre voyage vers le séjour glorieux du
» bonheur éternel, rencontre-t-on la moins

» dre petite ronce, l'accident le plus foible ?
» on s'en plaint amèrement : & si la for-
» tune verse sur nous quelques-uns de ses
» revers les plus fâcheux , combien ne pas
» nous-nous pas pour misérables , tant à
» nos yeux propres , qu'à ceux des autres ?
» On ne sçauroit en donner d'autre rai-
» son que notre peu de fermeté dans la foi ;
» & tout au moins le peu d'attention que
» nous donnons à l'affaire la plus impor-
» tante : tandis que les objets les plus mé-
» prisables de ce monde , des bagatelles pi-
» toyables , des jouets d'enfans nous oc-
» cupent très-sérieusement , & attirent tou-
» tes nos pensées , nous négligeons l'affaire
» intéressante de l'immortalité , nous la
» mettons de côté , & ne daignons pas
» même la faire marcher de pair avec
» celles de ce monde. Si un homme de
» mon état alloit faire un sermon sur le
» Ciel , au milieu du tumulte des affaires
» & des divertissemens , pourroit-il se faire
» entendre , si ce n'est de quelque méchant
» râilleur qui voudroit le tourner en ridi-
» cule ? Ne passeroit-il pas pour un insen-
» sé ? Et tout le monde ne le jugeroit-il
» pas digne des *Petites maisons* ? Mais
» pourquoi parler ici des lieux d'affaires &
» de plaisirs ? Qu'on prolonge un sermon
» un peu plus qu'à l'ordinaire , la moitié
» de l'auditoire ne s'endort-elle pas ? Vous

» avez peut-être été vous-mêmes dans le
» cas, mes enfans.... Eh bien donc, com-
» me un bon Chirurgien, qui dispose son
» patient à une opération douloureuse,
» en tâchant, autant qu'il peut, d'amortir
» la sensation de la douleur, je vais vous
» faire part dans votre état d'engourdis-
» sement, des nouvelles dont je vous ai
» menacés. Votre bonne mere est morte
» depuis quelque tems, & a laissé tout son
» bien à sa fille aînée. Voilà les mauvaises
» nouvelles que j'avois à vous dire. Avouez-
» le maintenant, si vous êtes éveillés, ne
» vous attendiez-vous pas encore à quel-
» que chose de pis? N'appréhendiez-vous
» pas que votre charmant enfant ne fût
» mort? Non, il est en parfaite santé, &
» fait l'admiration de tout le monde. Il y
» a plus: on en aura soin, & on le traî-
» tera jusqu'à votre retour avec une ten-
» dresse de pere. Quel plaisir ne vous don-
» nera-t-il pas, si en effet quelque chose
» peut ajouter au bonheur de deux époux
» qui ont l'un pour l'autre un amour bien
» tendre & bien mérité; & qui, comme
» vous me l'écrivez, jouissent d'une parfaite
» santé? Un païen superstitieux redoute-
» roit dans votre situation la colere de Ne-
» mesis; mais moi qui suis Chrétien, je m'a-
» venturerai d'ajouter une autre circonstan-
» ce à votre bonheur, en vous assurant

» qu'outre votre femme il vous teste en:
» core un ami fidèle & zélé..... N'allez
» donc pas, mes chers enfans, tomber dans
» une faute que l'excellent Thucydides ne
» trouve que trop ordinaire chez les hom-
» mes, de ressentir avec chagrin la priva-
» tion des plus petits biens, sans conce-
» voir en même-tems aucune reconnois-
» sance pour les avantages beaucoup plus
» importans, dont vous avez le bonheur
» de jouir. Je n'ai plus qu'une chose à vous
» dire, mon fils, c'est que vous pouvez al-
» ler chez M^r. Morand, rue Dauphine ;
» vous y trouverez pour vous une somme
» de cent livres sterlings. Bon Dieu ! com-
» bien de millions de gens, sans manquer
» de rien, sont cependant moins riches
» que vous ! Adieu, reconnoissez-moi tou-
» jours pour votre ami sincère & affection-
» né.

Eh bien, Madame, comment trouvez-
vous cette lettre, s'écria Booth ?

Extrêmement belle, répondit-elle. Le
Docteur est un homme charmant. J'ai tou-
jours aimé beaucoup à l'entendre prêcher.
Je me souviens d'avoir oui dire, que M^e.
Harris étoit morte plus d'un an avant que
je quittasse le pays ; mais je n'avois pas en-
core fçu les particularités de son testa-
ment. J'en suis extrêmement mortifiée ; en
vérité.

Fi donc, Madame, s'écria Booth, avez-vous sitôt oublié le principal objet de la lettre du Docteur?

Bon, bon, répondit-elle, ce sont de fort bonnes choses à lire, je l'avoue : mais la perte d'une fortune est une affaire très-sensible; & je suis sûre qu'un homme qui a autant de raison que Mr. Booth, doit être de mon avis. Il y a, je vous l'avoue, Madame, dit Booth, une réflexion qui détruisoit entièrement tous les argumens du Docteur; c'étoit l'inquiétude pour ma petite famille naissante, qui devoit un jour ressentir cette perte. Je n'étois pas non plus si aisé à tranquilliser sur le compte d'Amelie que sur le mien propre, quoiqu'elle prît elle-même la chose avec résignation, & qu'elle fit les plus grands efforts pour me consoler.... Mais aussi, Madame, il y a dans la lettre du Docteur quelque chose de digne d'admiration, indépendamment de la philosophie qui y regne; c'est la façon, belle, généreuse & pleine d'amitié avec laquelle il m'envoie les cent livres sterlings.

Cela est en effet bien noble & bien généreux, repliqua-t-elle : mais, je vous prie, continuez votre histoire; car je desire de ne pas en perdre un mot.

C H A P I T R E X I .

Booth raconte son retour en Angleterre.

JE ne me rappelle pas qu'il nous soit rien arrivé de plus durant notre séjour à Paris, que nous quittâmes peu de tems après pour venir à Londres. Nous n'y restâmes que deux jours, & alors ayant quitté nos compagnons de voyage, nous prîmes la route de la Comté de Willshire ; car ma chere femme étoit si impatiente de voir son enfant qu'elle y avoit laissé, que celui qu'elle menoit avec elle pensa périr de la fatigüe du voyage.

Nous arrivâmes à l'auberge le soir bien tard. Quoiqu'Amelie n'eût pas lieu de se louer beaucoup de la conduite de sa sœur, elle résolut de se comporter avec elle comme s'il ne fût jamais rien arrivé de désagréable. Elle lui envoya donc un petit billet dès l'instant de notre arrivée, pour lui proposer, ou de venir à notre auberge, ou de recevoir notre visite ce soir chez elle. Après avoir attendu une heure, le domes-tique nous apporta sa réponse ; elle s'excusoit de venir nous voir si tard, sur ce qu'elle étoit incommodée d'un rhume, & prioit ma femme de ne point risquer de

sortir à une telle heure, à cause de la fatigue d'un long voyage, disant que par cette raison elle remettoit le plaisir de la voir jusqu'au lendemain, sans faire plus de mention de moi que si jamais je n'avois existé, quoique je n'eusse pas manqué de lui présenter très-poliment mes respects. Je ne rappellerois pas cette bagatelle, si ce n'étoit pour faire voir le caractère de cette femme, & ce qui doit servir à expliquer toute sa conduite avec nous.

Quand le domestique revint, le bon Docteur qui avoit été avec nous presque tout le tems de son absence, nous mena dans sa maison, où nous trouvâmes à souper, & un lit préparé pour nous. Ma femme auroit désiré avec ardeur de voir sa fille dès le soir même ; mais le Docteur n'y voulut pas consentir; elle étoit en nourrice dans un quartier éloigné de la ville ; le Docteur l'assurant de l'avoir vue en bonne santé le soir même, elle se laissa persuader enfin d'attendre au lendemain.

Nous passâmes la soirée de la manière la plus agréable; l'esprit & la bonne humeur du Docteur, jointe à sa sérénité ordinaire & à son bon naturel, en faisoient la plus charmante société du monde ; il étoit alors dans la situation d'esprit la plus enjouée, & jugea à propos de nous en attribuer la cause. Nous restâmes ensemble fort

tard : car ma femme qui est d'un tempérament excellent , nous certifia qu'à peine lui restoit-il la moindre fatigue de notre voyage.

Amelie ne put fermer les yeux de toute la nuit ; & le matin de très-bonne heure le Docteur nous mena voir notre petite fille. Il est difficile d'exprimer les transports que nous éprouvâmes dans cette occasion. Il n'y a que des peres & meres tendres qui puissent s'en former une juste idée. Notre imagination nous suggera cent circonstances agréables , dont aucune peut-être n'a voit le moindre fondement. Chaque son qu'elle proferoit , nous en faisions des mots que nous entendions ; je trouvois dans chaque trait quelque ressemblance avec ceux d'Amelie , & Amelie avec les miens.

Pardonnez , si je m'arrête à des bagatelles si pueriles. Je vais passer tout-à-l'heure à des scènes qui paroîtront plus amusantes à certaines personnes.

Delà nous allâmes rendre visite à Miss Harris ; la reception qu'elle nous fit , fut à mon avis des plus ridicules ; comme vous connoissez cette Dame , je tâcherai de vous la rapporter avec toutes ses particularités. A notre arrivée on nous fit asseoir dans un parloir , où on nous laissa attendre près d'une heure , alors la Dame du logis parut en grand deuil avec un air encore plus lugubre

gubre , s'il est possible , que son habillement , mais où l'on pouvoit cependant remarquer les apprêts de l'art. Les traits de son visage étoient montés sur le plus haut degré de l'affliction. Avec cet air & l'appareil du monde le plus composé , elle s'approcha d'Amelie qu'elle salua froidement. Après quoi elle me fit une politesse de cérémonie , comme à un inconnu , & nous nous assîmes tous. On fut quelque tems sans proférer une seule parole ; alors Miss Harris rompit le silence la premiere , par un profond soupir , & dit : Ma sœur , il est arrivé ici bien du changement depuis que vous avez quitté cette maison : il a plu au Ciel d'appeller à lui ma pauvre mere..... Ici elle essuya ses yeux , & ensuite continua. Je crois connoître mes devoirs ; & j'ai appris qu'il falloit se résigner à la volonté de Dieu; mais il faut donner quelque chose à l'affliction pour la meilleure des mères : car en effet elle nous en a toujours donné des marques à toutes les deux : & si dans ses derniers momens elle a fait quelque distinction entre nous , elle a eu sans doute , des raisons pour en agir ainsi. Je puis dire avec vérité , & vous le protestter , que je ne l'ai jamais demandé ni même désiré. Ici les larmes vinrent aux yeux de ma pauvre Amelie: elle en avoit déjà trop donné à la mémoire d'une mere si dénaturée.

Elle répondit avec une douceur d'Ange, qu'elle étoit fort éloignée de blâmer les mouvemens de sa sœur dans une circons-tance si tendre ; qu'elle partageoit sincére-ment ses chagrins ; que rien de ce que sa mere avoit fait dans les derniers tems de sa vie, ne pourroit effacer la tendresse qu'elle lui avoit marquée précédemment. *Effacer*, s'écria Miss Harris ! O Miss Amelie ! Car vous ne devez pas plus attendre de me voir employer des noms qui me feront pour toujours odieux ; je voudrois bien en effet que tout pût être effacé ! *Effacer* ? O plutôt à Dieu que cela fût possible ! Nous jouirions peut-être encore de ma pauvre mere : car je suis convaincue qu'elle n'a pu surmonter sa douleur dans une certaine oc-
casion.... C'est ainsi qu'elle causa pendant long-tems, & après avoir lancé quelques traits durs & amers contre sa sœur, elle re-jetta directement la mort de sa mere sur mon mariage avec Amelie. Je ne pus me taire plus long-tems. Je lui rappellai la re-conciliation sincère qui s'étoit faite entre nous avant mon départ, & l'amitié tendre qu'elle avoit montrée pour moi. Enfin je ne pus m'empêcher de lui dire en termes fort clairs, que si jamais elle avoit pris d'autres idées sur mon compte, j'étois bien con-vaincu de n'avoir jamais mérité un tel changement par ma conduite, & que je

n'étois pas embarrassé de sçavoir aux bons offices de qui j'en étois redevable. Le crime a les oreilles fines quand on l'accuse. Miss Harris me répondit aussi-tôt, que de pareils soupçons n'étonnoient pas, qu'elle s'y étoit attendue; qu'ils alloient de pair avec tout le reste de ma conduite: mais qu'elle y trouvoit une consolation, puisqu'ils servoient à expliquer le peu d'amitié de sa sœur Amelie, tant pour elle que pour sa pauvre mère, & diminuoient en quelque sorte le reproche qu'elle avoit à lui en faire, d'autant plus qu'il n'est pas facile de connoître jusqu'à quel point une femme est au pouvoir de son mari. Ce reproche qui tomboit directement sur moi, fit rougir Amelie; elle somma sa sœur de lui citer un seul exemple de manquement de respect & d'amitié, dont elle se fût jamais rendue coupable. A quoi l'autre répondit: (Voici à coup sur ses propres paroles, mais je ne sçaurois imiter le ton dont elle les prononça.) Miss Amelie, dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui nous jugera? est-ce vous, ou ce Gentilhomme? Je me rappelle bien un tems où je m'en ferois rapportée à votre jugement sur toutes sortes d'affaires; mais n'étant plus maîtresse de vous-même, vous ne pouvez répondre de vos actions. En effet ç'a toujours été ma priere constante, que vos actions ne pu-

sent pas vous être imputées.... C'est ce qu'a toujours demandé à Dieu cette chere mere qui est maintenant une sainte dans le Ciel, & dont je ne puis encore répéter le nom sans répandre des larmes, quoique je vous l'entends proférer d'un œil sec.... Je ne puis m'empêcher de vous marquer quelque chagrin à cette occasion ; vous devriez donner du moins quelque chose à la décence : mais peut-être vous empêche-t-on de pleurer ? (car je souhaite toujours de pouvoir vous excuser) L'idée de commander ou d'interdire les larmes, me frappa tellement, que l'indignation seule me retint de lui faire un éclat de rire au nez. Mais sans doute mon récit commence à vous ennuier. Après avoir essuyé pendant près d'une heure, toutes les réflexions malignes qu'un génie fertile peut inventer, nous prîmes congé d'elle, & nous nous séparâmes, comme des gens qui n'avoient pas envie de se revoir du reste de leurs jours.

Le lendemain matin après cette entrevue, Amelie reçut une longue lettre de Miss Harris, dans laquelle, après mille invectives contre moi, elle excusoit sa mere, en disant que ce qui l'avoit excité à faire ce qu'elle avoit fait, étoit la crainte de la ruine d'Amelie, si le bien étoit tombé entre mes mains : qu'elle lui insinuoit

même foiblement qu'elle ne vouloit être que fidei-commissaire pour les enfans de sa sœur ; & déclaroit qu'elle consentiroit de vivre avec elle comme avec une sœur, si elle pouvoit trouver quelques moyens de se séparer absolument de cet homme, (c'étoit moi qu'elle vouloit bien nommer ainsi) qui avoit causé tant de malheurs dans la famille.

Je fus si outré de cet indigne traitement, que si Amelie ne m'en eût empêché, je crois que je serois allé de ce pas trouver un Magistrat pour obtenir la permission de visiter chez elle, à cause de ce portrait que j'avois tout lieu de la soupçonner d'avoir dérobé, & que je suis persuadé, qu'en faisant bien perquisition, on auroit pu trouver en sa possession.

Cela est assez possible, s'écria Miss Mathieu ; car je ne crois pas qu'il y ait de méchancetés, dont cette fille ne soit capable.

Cette agréable lettre fut suivie d'une autre à peu-près aussi consolante, qui m'apprenoit que la compagnie dans laquelle je servois, n'étant qu'une augmentation faite au commencement de la guerre, venoit d'être reformée ; de sorte que je n'étois plus que Lieutenant à la demi-paye.

Tandis que nous étions occupés à méditer sur notre situation présente, le bon Docteur vint nous voir. En apprenant la maniere dont ma sœur nous avoit regus, il

s'écria : Pauvre ame ! je la plains de tout mon cœur : car voilà le ressentiment le plus violent qu'on lui voye jamais marquer. En effet je lui ai souvent entendu dire, qu'une ame méchante est l'objet qui mérite la plus forte compassion. C'est un sentiment que je laisse au Lecteur le loisir de digérer.

CHAPITRE XII.

Mr. Booth finit le récit de son histoire.

LE lendemain le Docteur partit pour son bénéfice qui étoit à environ dix lieues de la ville. Amélie & moi nous l'y accompagnâmes, & y restâmes tout le tems de sa résidence, qui fut de près de trois mois.

La Patoisse confiée aux soins de ce bon ami est dans une situation fort agréable, au milieu de prairies qui sont arrosées par un ruisseau abondant en truites, & flanqué de Dunes de côté & d'autre. Il est vrai que sa maison n'est pas propre à attirer l'admiration des amateurs d'architecture ; il l'a fait construire lui-même, & elle n'est remarquable que par sa simplicité. Ses ameublemens répondent à cette simplicité de l'édifice ; on n'y trouve rien qui ne soit

absolument nécessaire , si ce n'est des livres & des gravures de Mr. Hogarth , qu'il appelle un peintre moral ; il prétend qu'un Ecclésiastique ne doit pas manquer d'avoir tous ses ouvrages , dans la connoissance desquels il souhaitteroit qu'il instruisît tous ses Paroissiens , comme il le fait lui-même très - souvent .

On ne peut cependant rien imaginer de plus agréable que la vie que mene le Docteur dans cette maison , qu'il appelle son Paradis terrestre . Ses Paroissiens qu'il traite comme ses enfans , le regardent tous comme leur pere commun . Une fois par semaine , il visite régulierement toutes les maisons de la Paroisse , examine , ordonne , & reprend selon qu'il le juge nécessaire . C'est ce que pratique aussi son Curé pendant son absence ; & ce soin dont ils ne s'écartent jamais l'un ou l'autre , produit un si bon effet , qu'il n'y a jamais entre eux de différends qui en viennent aux coups ni aux procès ; on ne trouve point de mendians dans cette Paroisse ; & je n'y ai jamais entendu prononcer un seul jurement dans tout le tems que j'y ai passé .

Après une digression si agréable , passons à mes propres affaires qui sont beaucoup moins dignes de votre attention . Au milieu des plaisirs que je gouttois dans cet endroit délicieux , avec la plus aimable com-

pagne, la femme & l'homme que j'aimois par-dessus toutes choses, des réflexions tristes sur mon état yénoient souvent empoisonner ma satisfaction. Ma fortune étoit maintenant réduite au-dessous de quarante livres sterling par an. J'avois déjà deux enfans, & ma chere Amelie étoit encore enceinte.

Un jour le Docteur me trouva seul assis, & plongé dans des réflexions mélancoliques : il me dit qu'il avoit remarqué depuis peu en moi un air fort sérieux ; qu'il en scavoit la cause, dont il ne pouvoit, ni être surpris, ni me blâmer. Ensuite il me demanda si j'avois encore quelque dessein de retourner à l'armée ; ou bien quel genre de vie je me proposois de suivre.

Je lui répondis, que n'ayant point des amis bien accrédités, je ne pouvois pas espérer beaucoup d'avantages du côté des troupes ; que j'étois aussi incapable de penser à tout autre état, parce que toutes les affaires demandoient une certaine connoissance, de l'expérience, même un certain fonds pour se mettre dans le train : & que je n'avois rien de tout cela.

Scachez mon enfant, me dit le Docteur, que j'ai réfléchi sur tout cela, aussi-bien que vous : car je scais penser aussi, ajouta-t-il d'un air agréable. Voici ses propres termes. A l'égard de l'armée, peut-être pourroit-on trouver

trouver les moyens de vous faire obtenir une autre commission. Mais il me semble que ma fille est fort opposée à ce parti-là, & s'il faut que je vous le dise franchement, je m'imagine que vous n'avez pas dans l'idée que la gloire puisse vous dédommager de votre éloignement d'auprès d'elle. A mon égard, je n'ai jamais regardé comme bien sages, ceux qui pour un vil intérêt abandonnent la plus grande félicité de leur vie. Si je ne me trompe, ajouta-t-il, une vie champêtre, où vous seriez toujours ensemble, vous rendroit tous les deux beaucoup plus contens.

Je lui répondis que c'étoit véritablement le parti que je choisirois le plus volontiers : & que je croyois qu'Amelie seroit de même opinion que moi.

Après avoir un peu hésité, le Docteur me proposa de devenir fermier ; & offrit de me louer la ferme de son bénéfice, qui se trouvoit alors vacante. Il me dit que c'étoit un bien qui ne demandoit pas de grandes avances, & qu'une petite somme ne me manqueroit pas.

J'acceptai cette offre avec beaucoup d'empressement & de reconnaissance. Aussitôt j'allai trouver Amelie pour lui faire part de cette ouverture & apprendre ses sentiments.

Amelie reçut cette nouvelle avec les

Tome I.

X

plus grands transports de joie ; elle me dit que sa plus forte appréhension avoit toujours été que je ne voulusse encore rentrer dans les troupes. Elle fut même assez bonne pour me protester que tous les états de la vie lui étoient parfaitement égaux , à moins que l'un ne lui fournit plus d'occasions d'être avec que l'autre. Quant à nos enfans , ajouta-t-elle , élevons-les dans un état humble , & ils en seront contens ; car , dit encore mon Ange , personne ne mérite d'être heureux , ou même n'est capable de le devenir , à moins qu'il ne faille de quelque état particulier le principal moyen de sa félicité.

Ainsi , Madame , vous me voyez dégradé de l'état dans lequel j'avois vécu jusqu'alors ; je ne suis plus le Capitaine Booth , mais le Fermier Booth à votre service.

Pendant la première année que je passai dans cette nouvelle situation de vie , il ne m'arriva rien de bien remarquable , l'histoire d'un jour seroit , je crois , l'histoire de toute l'année.

Eh bien , dit Miss Mathieu , apprenez-là-moi donc l'histoire de ce jour. J'ai une curiosité extrême de connoître comment vous pouviez charmer le tems , & trouver , s'il est possible , ce jour même le plus agréable pour vous.

Si vous l'ordonnez , Madame , vous se-

rez satisfaite, repliqua Booth ; mais prenez-vous-en à vous-même , si ce récit ne vous amuse pas. Je crois même qu'en cela vous exigez de moi une tâche assez difficile ; car le plus grand bonheur ne peut guère se décrire.

N'importe, repliqua-t-elle , je puis bien deviner votre plus grand bonheur ; mais tâchez de me le décrire autant que vous le pourrez.

Je me levois donc , Madame , reprit Booth.....

Oh , sans doute , à l'instant que vous vous éveilliez , dit Miss Mathieu.....

Peut - être que non , Madame , dit-il ; mais ordinairement c'étoit entre cinq & six heures du matin.....

Je ne veux point d'ordinaire , s'écria Miss Mathieu ; vous vous êtes restreint à un seul jour ; & ce doit être le meilleur & le plus heureux de l'année.

Eh bien , Madame , s'écria Booth , je dois donc vous parler de celui où Amelie accoucha après un travail pénible & fort dangereux. Car je crois bien que ce fut le jour le plus heureux de ma vie.

Je vous proteste , dit-elle , que vous vous êtes devenu réellement le Fermier Booth. Quel bonheur avez-vous là peint à mon imagination ! Vous me rappellez le style d'une gazette , où l'on dit ; Milady telle est

accouchée d'un fils , à la grande satisfaction de toute sa famille.

En vérité , Miss Mathieu , dit Booth , je ne vois guère de circonstance qui ait distingué aucun jour d'avec un autre. Tout étoit une suite continue d'amour , de santé de tranquillité. Notre vie ressembleroit à une mer calme.....

Voilà la plus forte de toutes les idées , dit la Dame.

Je le scçais , dit-il , elle doit paroître telle dans la description. Car , qui peut décrire les plaisirs que l'air du matin donne à une personne qui jouit d'une parfaite santé ? le cours des esprits qui provient d'un exercice de corps moderé , les charmes que ressentent un pere & une mere du babil & des jeux innocens de leurs petits enfans ; la joie que le sourire d'une femme cherie inspire à son mari ; ou enfin la consolation ferme & solide qu'éprouvent deux époux tendres dans la conversation l'un de l'autre ? Ces plaisirs & tous les autres dont notre situation étoit susceptible , nous les goûtons dans le degré le plus parfait. Notre bonheur étoit sans doute trop grand ; la fortune sembla en devenir envieuse , & nous suscita un des plus cruels accidens en nous élevant notre cher ami le Docteur.

J'en suis bien fâchée , reprit Miss Mathieu ; c'étoit en vérité un homme bien esti-

table : je n'avois pas encore entendu dire qu'il fut mort.

Plaïse à Dieu qu'on n'entende pas si tôt annoncer un pareil malheur , dit Booth. Il est véritablement mort pour nous ; mais j'espére qu'il aura encore bien des années à jouir de la vie. Vous sçavez les obligations qu'il avoit au Comte de ***. Il n'étoit pas possible de se trouver une seule fois en sa compagnie sans lui en entendre parler. Vous ne serez donc pas surprise d'apprendre qu'il fut choisi pour accompagner le fils de ce Lord dans ses voyages , en qualité de Gouverneur ; quelque désagréable que pût être pour lui cette fonction , & contraire à son inclination , il n'hésita point de s'en charger à la priere de son Patron & son ami..

Ce contre-tems me priva non-seulement de la meilleure compagnie du monde , mais du meilleur conseil : j'ai senti depuis des suites bien amères de sa perte. Car il ne peut point arriver rien de plus avantageux à mon avis pour un jeune homme qui a un peu d'entendement , que de former une liaison intime avec un homme d'un âge mûr , qui , non seulement est capable de lui donner des conseils , mais encore sait la maniere de les lui faire embrasser. C'est par de tels moyens que la jeunesse peut profiter des avantages de l'âge mûr ,

dans des circonstances sur-tout, où une telle expérience est plus utile à un homme, que quand il a vécu assez long-tems pour en acquérir par lui-même.

Pendant l'absence de mon sage Conseiller, je suis tombé dans quantité de fautes. La premiere de toutes a été d'augmenter mon labour, en ajoutant une ferme de cent livres sterlings de redevance à celle du Bénéfice; pour l'obtenir, j'ai fait un marché aussi mauvais que celui que j'avois avec le Docteur étoit favorable. La suite de tout cela fut que moi qui au bout d'un an, me voyois avec un profit de plus de quatre-vingts livres sterlings, aujourd'hui à la fin de la seconde année, je me trouve, comme on dit, à près de moitié de cette somme au-dessous de rien.

Ma seconde sortise, fut de ne former qu'une seule famille avec le Curé de la Paroisse qui étoit marié depuis peu, parce que ma femme & moi nous goutions assez la sienne. Cependant nous ne vécumes pas un mois ensemble sans nous appercevoir clairement que cette femme avoit pris contre mon Amelie un travers considérable, que j'aurois été fort embarrassé d'expliquer, si je n'avois été un peu au fait des passions humaines, & du pouvoir que l'envie a sur les femmes. Car mon Ange bien loin de lui avoir jamais donné le moindre sujet de

plainte, l'avoit traitée avec toute sorte de politesses & d'amitiés.

Outre la supériorité de beauté, que personne n'auroit pu refuser à Amelie, il y avoit une autre cause de cette envie que je suis presque honteux de vous dire, par ce qu'on peut la regarder comme ma plus grande folie. Vous sçaurez donc, Madame, que j'ai toujours aimé à mener un carosse, & que je me faisois gloire d'y être fort adroit. Ce plaisir étoit peut-être innocent en lui-même, j'avoue qu'en tout autre cas c'eût été une vanité d'enfant; mais ayant eu l'occasion d'acheter un carosse avec les harnois à très-bon compte, puisque le tout ne me couta que douze guinées, & que j'envisageai que les mêmes chevaux qui me noient ma charrette, iroient pareillement au carosse, j'eus la foiblesse de me donner ce plaisir.

L'achat de ce vieux carosse eut des suites inconcevables. Avant ce moment, ma femme & moi nous ne nous étions guère distingués des autres Fermiers & de leurs femmes, ni par les habillemens, ni par nos façons de vivre; ils nous traitoient comme leurs égaux: actuellement nous prenant pour des gens qui vouloient prendre sur eux un état de supériorité, ils commencerent à nous envier, à nous haïr, & à nous déclarer la guerre. Les petits Gentils-

hommes du voisinage , prirent de l'ombrage de voir un pauvre laboureur devenir leur égal dans les choses où ils font consister tout leur mérite ; ne doutant pas que je n'eusse fait par ostentation , ils commencerent aussi à me haïr , & à railler sur mon équipage , disant que mes chevaux qui étoient aussi bien appareillés qu'aucuns du Royaume , n'étoient ni de même couleur , ni de même hauteur , & beaucoup d'autres semblables gentillesses dont le mensonge étoit la base .

Ce qui vous paroîtra plus surprenant , Madame , c'est que la femme du Curé qui étant boiteuse avoit plus besoin du carosse que mon Amelie (en effet , elle n'alloit guère autrement à l'Eglise) se montra dans cette occasion une de mes plus mortnelles ennemis . Si elle avoit quelque discussion avec mon Amelie , ce que toute la douceur de caractère de ma pauvre fille ne pouvoit pas éviter quelquefois , elle ne manquoit jamais de lui dire avec un sourire méchant : quoique mon mari ne soit pas un homme à équipage ; bien plus , elle saisit cette occasion pour reprocher à ma femme la perte de sa fortune , en disant ; que certaines gens auroient pu avoir d'aussi bonnes prétentions que d'autres pour avoir un carosse , & même de meilleures en ce qu'elles apportoient plus de biens à leurs maris ; mais que

tout le monde n'avoit pas le secret de faire des briques avec de la paille.

Vous serez peut-être surprise, Madame, comment je puis me rappeller de pareilles sottises, qui à la vérité nous servirent long-tems d'amusement à Amelie & à moi. À la fin nous ressentîmes les effets pernicieux de l'envie. Mes voisins se liguerent contre moi, ils me surnommerent par dérision *l'Ecuyer fermier*. Tout ce que j'achetois, il falloit le payer plus cher. Si je vendois quelque denrée, j'étois obligé de la donner à meilleur marché que les autres. En un mot, ils s'étoient tous donné le mot : & tandis que tous les jours ils me faisoient des friponneries sur mes terres impunément, si par hasard quelques-uns de mes bestiaux s'échappoient dans leurs champs, j'étois aussitôt forcé de soutenir un procès contre eux, ou de leur payer le dommage au quadruple.

La fin de tout cela fut ma ruine totale. Sans vous fatiguer par des détails inutiles, je me trouvai au bout de quatre ans endetté de près de trois cens livres sterlings au-delà de tout ce que je possédois. Mon Propriétaire fit saisir mes effets pour ses redevances, & pour éviter la prison, je fus force de quitter le pays avec tout ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme & ma pauvre petite famille.

Dans cet état je suis arrivé à la ville , il y a cinq ou six jours. Je venois d'arrêter un logement dans l'étendue des libertés de Westminster , & j'avois écrit à ma chere Annelie où elle pourroit me joindre , quand elle auroit arrangé ses affaires le mieux qu'elle pourroit. Le soir même , en retournant du caffé chez moi , il arriva une batte-rie dans la rue : je tâchai de secourir le malheureux qui étoit attaqué , lorsque je fus saisi par le Guet ; & après avoir été retenu toute la nuit dans le corps de garde , on me mena le lendemain matin devant un Juge de paix , qui m'a envoyé ici , où probable-
ment je serois mort de faim , si je n'eusse reçu de vos mains le secours le plus impré-
vu. Permettez-moi ici de vous assurer , ma chere Miss Mathieu , que quelque avanta-
ge qu'ait pu me procurer votre mauvaise fortune , je vous plains sincèrement , & je ne voudrois pas acheter les secours les plus nécessaires dans mon état au prix de vous voir dans cette demeure affreuse.

Il prononça ces derniers mots d'un ton fort attendri. Car il étoit d'un naturel ex-
cellent , & avoit eu anciennement beau-
coup d'affection pour cette Dame , plus mê-
me que la plupart des gens ne sont capa-
bles d'en ressentir pour quelque personne
que ce soit.

Fin du premier volume.

